



Edgar Wallace

(Richard Horacio Edgar Freeman)

ANGEL ESQUIRE

Traduction : Pierre Lapre

1931 (1908)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

CHAPITRE PREMIER LA MAISON DE LOMBARD STREET.....	3
CHAPITRE II LE DRAME DE TERRINGTON SQUARE	9
CHAPITRE III ANGEL ESQUIRE.....	25
CHAPITRE IV LA BANDE DU BOURG	40
CHAPITRE V LE CRYPTOGRAMME.....	55
CHAPITRE VI L'ENVELOPPE ROUGE	69
CHAPITRE VII LE CONTENU DE L'ENVELOPPE ROUGE	83
CHAPITRE VIII LE VIEUX GEORGE.....	97
CHAPITRE IX LA GRANDE TENTATIVE	112
CHAPITRE X QUELQUES VILAINS MESSIEURS	132
CHAPITRE XI À LA RECHERCHE DU LIVRE	145
CHAPITRE XII CE QUI SE PASSA AU MOULIN DE FLAIRBY	155
CHAPITRE XIII CONNOR S'EN MÊLE.....	170
CHAPITRE XIV L'OUVERTURE DU COFFRE.....	185
CHAPITRE XV LA SOLUTION	200
Ce livre numérique :.....	210

CHAPITRE PREMIER

LA MAISON DE LOMBARD STREET

M. William Spedding, de Spedding, Mortimer et Larach, avoués et notaires, avait acquis le terrain dans les formes légales. Situé dans Lombard Street, il avait été mis aux enchères à la mort d'une vieille dame de Market Harborough (qui n'a aucun rôle en cette histoire).

M. William Spedding l'avait payé 106.000 livres, somme suffisante pour exciter la curiosité de tous les journaux du soir, et celle d'un grand nombre de journaux du matin.

Pour compléter nos renseignements, ajoutons que les plans d'un édifice singulier furent soumis à l'architecte de la ville, qui les approuva. L'aménagement intérieur l'intrigua bien un peu ; mais comme celui-ci satisfaisait à tous les règlements municipaux, que rien dans son aspect ne leur était contraire, – la façade en était parfaitement banale ! – et que l'aération et l'éclairage ne soulevaient aucune objection, il accepta les plans avec un haussement d'épaules.

– Je ne puis comprendre, monsieur Spedding, dit-il, posant son index sur le papier, comment votre client entend assurer son intimité. Il y a là un vestibule et une unique salle énorme. Où sont les bureaux particuliers ? Que signifie ce coffre-fort au milieu de la salle ? Et où seront installés les em-

ployés ? Car il aura des employés, j'imagine ? Voyons ! il n'aura pas une seconde de tranquillité !

M. Spedding eut un sourire énigmatique.

– Il aura toute la tranquillité voulue...

– Et les caves ? J'aurais pensé qu'il vous fallait surtout des caves pour cela.

Il tapota le coin de la feuille où se lisait :

Plan pour la construction de Nouvelles Chambres fortes.

– Il y a le coffre-fort, répondit M. Spedding, en souriant à nouveau.

William Spedding, qui n'est malheureusement plus parmi nous, – il est mort subitement, comme je le raconterai, – était un gros homme aux manières suaves. Il fumait de bons cigares dont il coupait l'extrémité avec un coupe-cigare en or, et il avait le sourire facile des gens à qui la vie n'a rien refusé.

Toujours afin de préciser – inutilement, peut-être ? – j'ajoute que, lorsqu'on mit en adjudication la construction des Nouvelles Chambres fortes, on fit savoir que le devis le moins coûteux ne serait pas forcément celui qu'on adopterait. En effet, le devis Potham et Holloway, qui fut choisi, était le plus onéreux.

– Mon client veut tout ce qu'il y a de mieux ; un immeuble capable de résister aux secousses.

M. Spedding lança un rapide coup d'œil sur l'entrepreneur assis derrière son bureau.

– Quelque chose qu'une bonne petite explosion de dynamite n'éparpille pas aux quatre vents !

L'entrepreneur approuva de la tête.

– Vous avez lu le devis, continua le notaire en décapitant un nouveau cigare ; et quant au soubassement... Ah ! le soubassement, vous savez... ?

Il s'arrêta et regarda l'entrepreneur.

– Tout ceci paraît très clair, répondit le grand entrepreneur.

Il tira de sa serviette une liasse de papiers et les parcourut :

– Les fondations, en ciment armé, descendront jusqu'à une profondeur de six mètres... Le soubassement sera constitué de couches superposées de granit poli et d'acier... Au centre, un compartiment à revêtement intérieur en acier de vingt-cinq centimètres sur douze, et d'une hauteur égale à la moitié de celle du soubassement...

Le notaire opina :

– Ce soubassement doit être la partie la plus importante de toute la structure. La niche (je ne connais pas le terme technique) doublée d'acier, que vos hommes auront à remplir un de ces jours, vient ensuite ; quant au coffre qui va dominer le plancher de quinze mètres, il devra... Mais la question du coffre a été réglée d'autre part...

Une armée d'ouvriers s'abattit sur Lombard Street, démolit les vieux bâtiments, les morcela, les enleva ; et toute la rue devint grise de poussière. L'intérieur de vieilles chambres aux lambris de chêne crasseux fut indécemment exposé aux regards des passants. De gros camions remplis de terre bloquèrent Lombard Street et, la nuit, des lampes à acétylène grésillèrent au milieu du chaos.

Des terrassiers aux bras nus suèrent et creusèrent nuit et jour. Par un matin de bruine, M. Spedding vint, sous un parapluie de soie, exprimer, de la part de son client, sa profonde sa-

tisfaction des progrès accomplis. Il se tenait sur une planche glissante servant de passerelle aux brouettes, et les ouvriers, stimulés par la présence de « l'Entreprise » – c'était le guide de M. Spedding, – s'activaient avec une hâte fébrile.

– Ils n'ont pas peur de la pluie, dit l'homme d'affaires en tendant le menton vers les équipes au travail.

L'« Entreprise » hocha la tête.

– Gratifications, fit-il ; et, pour justifier sa munificence : prévues au devis.

Ainsi, par la pluie et le beau temps, de jour et de nuit, l'édifice des Nouvelles Chambres fortes commença de prendre tournure.

Une fois (c'était au cours d'une relève de nuit), un fiacre arriva par la rue déserte, et un valet aida un vieillard frissonnant, au visage pâle et tiré, à en descendre. Il montra au contremaître un ordre écrit, et fut autorisé à pénétrer dans le chantier.

Il circula agilement parmi les débris, sans poser de questions ni répondre aux explications du contremaître stupéfait, qui se demandait par quel charme mystérieux un immeuble en construction tirait un vieillard de son lit, à trois heures du matin, par une nuit glaciale d'avril.

Le vieillard ne parla qu'une seule fois.

– Où il sera, ce soubassement ? demanda-t-il d'une voix rauque et vulgaire.

Et quand le contremaître lui eut indiqué l'endroit, avec les ouvriers qui travaillaient aux fondations, les lèvres du vieillard ébauchèrent un vilain sourire qui découvrit les dents trop blanches et trop régulières pour un homme de son âge. Il n'ajouta mot, mais serra le col de sa pelisse plus étroitement autour de son cou maigre, puis retourna d'un pas lassé vers sa voiture.

L'immeuble ne revit plus le client de M. Spedding, si c'était lui pour autant qu'on sache ; il ne revint plus à Lombard Street avant l'achèvement des travaux – même quand la dernière vitre eut été posée au sommet du dôme doré, même quand la dernière dalle de marbre eut été fixée aux murs de la grande salle, même quand le notaire vint contempler en silence le grand soubassement de granit qui se dressait au milieu d'un enchevêtrement de minces poutrelles d'acier soutenant un escalier qui montait en tournant jusqu'au gigantesque coffre-fort aérien.

Pas tout à fait seul, pourtant, car l'entrepreneur, muet devant son œuvre, l'accompagnait.

– Achevé, dit-il, et sa voix résonna dans les espaces sombres de l'édifice.

L'avoué ne répondit pas.

– Votre client peut commencer demain, s'il le veut.

L'avoué se détourna du soubassement.

– Il n'est pas encore prêt, dit-il à voix basse, comme s'il avait peur de l'écho.

Il alla vers les grandes portes d'acier de la salle, l'entrepreneur sur ses talons.

Dans le vestibule, il tira deux clefs de sa poche. Les lourds battants se rejoignirent silencieusement et M. Spedding les ferma. Les deux hommes gagnèrent la rue et l'avoué assujettit les portes extérieures derrière lui.

– Mon client me charge de vous remercier de votre diligence.

L'entrepreneur se frotta les mains.

– Vous êtes en avance de deux jours sur les délais prévus, continua M. Spedding.

L'entrepreneur n'avait guère d'idées en dehors de son métier. Il dit encore :

– Oui, votre client peut s'installer demain.

Le notaire sourit.

– Mon client, monsieur Potham, peut... heu... ne pas commencer avant dix ans... En fait, pas avant... pas avant sa mort, monsieur Potham.

CHAPITRE II

LE DRAME DE TERRINGTON SQUARE

Débouchant de Seymour Street, un homme dépassa l'agent de service dans Terrington Square en le gratifiant d'un bref « bonsoir ». Le policier décrivit plus tard le passant comme un étranger, portant une barbiche en pointe. Il devait être en habit, sous son léger pardessus, car l'agent avait remarqué le chapeau claque, les escarpins vernis et le foulard de soie blanche. L'homme traversa la rue et disparut derrière le coin du jardin qui forme le centre du square. Un fiacre attardé passa en geignant, puis le camion d'un journal du matin coupant vers Paddington, et il n'y eut plus que l'agent et l'homme.

Rideaux tirés et volets clos, les maisons étaient enveloppées de sommeil et de silence.

L'homme continua son chemin jusqu'au numéro 43. Il s'arrêta une seconde, sonda la rue d'un coup d'œil et gravit les trois marches. Il tâtonna un peu avec la clef, la tourna et entra. Il s'immobilisa un instant, puis, tirant une petite lampe électrique de sa poche, il manœuvra l'interrupteur. Sans se soucier du large vestibule, il dirigea le mince faisceau de lumière sur le panneau intérieur de la porte. Deux minces fils ténus et une petite bobine fixés au linteau se passaient de commentaires. Un des fils avait été rompu au moment où la porte s'était ouverte.

« Sonnerie d'alarme, naturellement, murmura-t-il, approbateur. Toutes les fenêtres équipées de même, et Dieu sait quels pièges attendent l'imprudent ! »

Le pinceau de sa lampe fit le tour de la salle. Un épais tapis de Turquie, au pied de l'escalier tournant, attira son attention. Il sortit de sa poche une canne télescopique, l'étira et l'assujettit. Du bout de sa canne, il en souleva le coin, et ce qu'il vit parut le satisfaire ; il retourna vers la porte, où se trouvait un petit marbre dans une niche. Il lui fallut toutes ses forces pour le soulever ; il le posa à terre en chancelant et, le faisant rouler sur sa base comme les tonneliers font d'une barrique, il l'amena jusqu'au tapis au centre duquel il le lança d'un vigoureux effort. La statuette oscilla une seconde, puis, comme un éclair, disparut. Un trou noir et béant se creusa à la place du tapis. L'homme attendit. Le bruit d'un écrasement monta des profondeurs et le tapis vint doucement reprendre sa place. Sans s'émouvoir, le visiteur hocha la tête, comme approuvant la défiance du propriétaire.

« Je ne crois pas qu'il en ait appris de nouveaux, murmura-t-il avec regret ; il se fait bien vieux. »

Il fit l'inventaire des murs ; ils étaient couverts de tableaux et de gravures.

« Il n'a pas pu installer de feux croisés dans une maison moderne », continua-t-il ; et, prenant un léger élan, il sauta par-dessus le tapis et demeura un instant sur la première marche de l'escalier.

Une moitié d'armure, sur le premier palier, retint son attention. « Corps de l'époque d'Elizabeth, avec baïonnette espagnole ; ça ne ressemble pas au chef-d'œuvre d'une collection. » Il déplaça sa lampe du haut en bas de la silhouette silencieuse, menaçante, la hache levée. « Je n'aime pas cette hache », murmura-t-il en mesurant la distance.

Il vit alors le fil mince tendu en travers du palier. Avec précaution, il l'enjamba et s'arrêta le long du chevalier d'acier. Il retira son pardessus, et, tendant le bras, saisit l'armure au poignet. Puis, d'un coup de pied brusque, il rompit le fil.

Il s'attendait à la chute automatique de la hache ; mais, sitôt le fil cassé, l'armure pivota vers la droite, et bzzz !... la hache décrivit un foudroyant demi-cercle. Il avait pensé pouvoir retenir le bras ; il aurait aussi bien pu essayer d'arrêter le piston d'une machine ! Sa main fut entraînée, tordue, et la lame affilée de la hache frôla sa tête. Dans un grincement, le bras se releva avec raideur et reprit son immobilité première.

Le visiteur humecta ses lèvres et poussa un soupir.

« Celui-là est nouveau, vraiment nouveau », fit-il à mi-voix, avec admiration. Il ramassa son pardessus, le mit sur son bras et gagna le palier suivant. L'inspection du cabinet chinois fut satisfaisante.

Le rayon de sa lampe scruta coins et fissures, et ne découvrit rien. L'homme frappa le rideau d'une fenêtre et tendit l'oreille, retenant son souffle.

« Pas ici, murmura-t-il. Le vieux ne voudrait pas jouer ce jeu-là. Des serpents en liberté dans une maison de Londres seraient difficiles à rassembler le matin. »

Il regarda autour de lui. Trois pièces ouvraient sur ce palier. L'une d'elles, conjectura-t-il, devait donner sur la rue ; il ne tenta pas d'y entrer. La seconde, masquée par une lourde tenture, retint un moment son attention. Il se dirigea vers la troisième, et, avant d'en tourner la poignée, il l'enveloppa soigneusement de son cache-col de soie. La porte céda. Il hésita encore, puis, l'ouvrant toute grande d'une poussée brusque, il se rejeta en arrière.

L'intérieur de la pièce ne demeura qu'un instant dans l'obscurité, trouée seulement par la lueur vacillante d'une che-

minée. Le visiteur entendit un déclic, et la chambre fut inondée de lumière. L'homme attendait sur le palier obscur. Une voix, la voix cassée d'un vieillard s'éleva :

– Entre !

Sur le palier, l'homme attendit encore.

– Entre donc, Jimmy ; je sais que c'est toi.

Prudemment, l'homme franchit le seuil et fit face au vieillard assis auprès du feu, dans un grand fauteuil, un vieillard au visage blême, au rictus ironique, vêtu d'une robe de chambre ouatée, les genoux couverts de papiers.

Le visiteur fit un signe de tête amical :

– Pour autant que je puisse me rendre compte, nous sommes juste au-dessus de votre cabinet de toilette, et si vous me précipitez par une de vos trappes, Réale, je tomberais parmi vos précieuses porcelaines.

Au mot de porcelaines, le vieillard imperturbable, qui n'avait pas quitté des yeux le visage de l'intrus, laissa paraître une émotion fugitive. Puis son expression sardonique reparut, et il désigna une chaise de l'autre côté de la cheminée.

Jimmy, avant de s'asseoir, en retourna le coussin du bout de sa canne.

– Tu te méfies ? – Le rictus s'élargit. – Tu te méfies de ton vieil ami, Jimmy ? Du vieux patron ?

Jimmy se tut un moment, puis :

– Vous êtes admirable, patron, admirable, ma parole ! L'armure, c'est de vous ?

Le vieillard branla la tête avec regret.

– Pas tout à fait, Jimmy. Elle est électrique, vois-tu, et je ne connais pas grand-chose en électricité... Je n’y ai jamais rien compris, sauf...

– Sauf ?

– Oh ! cette roulette, que j’avais inventée, mais c’est du magnétisme ; ce qui n’est pas de l’électricité, à mon avis.

Jimmy approuva.

– Tu as évité la trappe ?

L’œil du vieillard pétilla d’admiration.

– Oui, j’ai sauté.

– Tu as toujours eu de la tête. J’en ai connu des tas qui n’y auraient pas pensé. Connor et cette brute de Massey auraient couru s’y jeter ! Tu n’as rien abîmé ? s’écria-t-il tout à coup, féroce. J’ai entendu quelque chose se casser, et j’espérais que c’était toi.

Jimmy se rappela la statue de marbre, qui lui avait paru si précieuse.

– Rien du tout.

Il mentait avec aisance, et l’anxiété du vieillard disparut.

Ils gardèrent le silence pendant dix minutes, vis-à-vis l’un de l’autre, de chaque côté de la cheminée. Puis Jimmy demanda :

– Réale, combien possèdes-tu ?

Loin d’être démonté par cette question, le vieillard répondit aussitôt, avec une vive satisfaction :

– Deux millions, et même un peu plus, Jimmy. J’ai les chiffres dans la tête. En estimant le mobilier et le contenu de

cette maison à leur juste valeur, deux millions quarante-sept mille quarante-trois livres – comptant, Jimmy, absolument comptant, comme si tu n'avais qu'à porter la main à la poche pour le dépenser – un million sept cent cinquante mille exactement.

Il se renversa sur son fauteuil avec un sourire de triomphe, et regarda son visiteur.

Jimmy allumait une cigarette puisée dans sa poche et réfléchissait, en regardant brûler lentement l'allumette.

– Un million sept cent cinquante mille livres, c'est une somme !

Le vieux Réale ricana doucement.

– Soutirée tout entière au public confiant avec l'aide de... moi-même, de Connor et de Massey.

– Massey est une brute ! interrompit le vieillard méchamment.

Jimmy souffla une bouffée de fumée.

– ... Arrachées, à la sueur de leur front, aux jeunes fous qui taquinaient la dame de pique et jouaient gros jeu au Temple Unique de la Chance, tenu par Réale, au Caire, Égypte – avec succursales à Alexandrie, Port-Saïd et Suez.

Un accès de gaîté silencieuse secoua le vieillard.

– Combien d'hommes as-tu ruinés, Réale ?

– Dieu le sait ! Trois seulement, à ma connaissance. Deux sont morts ; le troisième est mourant. Les deux morts n'ont laissé personne ; le mourant a une fille.

Jimmy plissa les paupières.

– Quelle sollicitude pour les parents ! Tu ne vas pas... ?

Comme s'il s'attendait à la question, le vieillard avait commencé d'approuver énergiquement, tandis que Jimmy parlait encore ; et son rictus allait s'élargissant.

– Ce que tu aimes les grands mots, Jimmy ! C'est comme ça que tu as réussi à persuader tes copains chics de venir tenter leur chance. Sollicitude ! Qu'est-ce que ça veut dire ? Se tourmenter pour eux ? Eh bien ! oui, c'est ça, je me tourmente pour eux. Et je vais... comment dis-tu ? tu avais le mot sur le bout de la langue, il y a une minute.

– Réparer ?

Réale acquiesça de la tête.

– Comment ?

– Pas de questions, gronda le vieillard, enflant sa voix rude. Je ne t'ai pas demandé pourquoi tu t'es introduit chez moi au milieu de la nuit, quoique j'aie su que tu étais venu l'autre jour relever le compteur électrique. Je t'ai vu, et depuis je t'attendais.

– Je le sais bien, répondit Jimmy avec calme, en secouant la cendre de sa cigarette avec son petit doigt, et je pensais que tu...

Il s'arrêta net pour tendre l'oreille.

– Qui est dans la maison à part nous deux ? demanda-t-il vivement.

Mais le visage du vieillard le rassura.

– Personne, dit Réale avec humeur. Les domestiques n'habitent pas ici ; ils viennent le matin, après que j'ai démonté mes... mes signaux d'alarme.

Il ricana, puis une expression de crainte passa sur son visage.

– Les signaux ! Tu les as brisés en entrant, Jimmy, je l’ai entendu... S’il y avait quelqu’un dans la maison, nous ne le saurions plus, maintenant.

Ils écoutèrent.

En bas, dans le vestibule, quelque chose crissa, puis un bruit assourdi leur parvint.

– Il a sauté le tapis, murmura Jimmy en éteignant la lumière.

Un pas furtif monta l’escalier. Une lueur brilla un instant, et ils entendirent haleter derrière la porte.

Se penchant vers le vieillard, Jimmy lui parla à l’oreille.

Puis, quand la poignée eut tourné et que la porte se fut ouverte, Jimmy alluma.

Le nouveau venu était un petit homme trapu au large visage rouge. Il était vêtu d’un complet écossais particulièrement voyant, et le bord étroit de son chapeau melon rejeté en arrière semblait lui élargir encore le visage. Un observateur inexpérimenté aurait pu le prendre pour un homme grossier et bon, d’humeur rude mais violente. Un ethnologue eût immédiatement reconnu une bête féroce et inaccessible à la pitié.

Il recula devant la lumière, cillant un peu ; mais sa main dirigeait un pistolet automatique sur les occupants de la pièce.

– Haut les mains ! grogna-t-il. Haut les mains !

Aucun des deux autres n’obéit. Jimmy ne dissimulait pas son amusement et se caressait la barbe de ses doigts effilés. Le vieillard était la fureur en personne.

Il se tourna vers Jimmy et grogna :

– Qu’est-ce que je te disais, Jimmy ? Qu’est-ce que j’ai toujours dit, Jimmy ? Massey est une brute ; il se conduit comme une brute. Pouah !...

– Haut les mains ! siffla l’homme au pistolet. Haut les mains, ou vous y passerez tous les deux.

– Ah ! que n’est-il entré le premier, Jimmy ! – Le vieux Réale se tordait les mains. – Admettons qu’il ait sauté le tapis (n’importe quel voleur un peu malin l’aurait fait), crois-tu qu’il aurait pris garde à l’armure ? Si seulement tu l’avais réparée !

– Pose ton pistolet, Massey, dit Jimmy froidement ; à moins qu’il te faille un jouet ? Réale est trop vieux pour cette gymnastique-là et moi je n’ai pas envie de te faire plaisir.

L’homme tempêta :

– Nom de Dieu ! pas de vilains tours, vous deux, ou sinon...

– Oh ! je ne suis qu’un visiteur comme toi, dit Jimmy avec un geste de la main ; et quant aux vilains tours, j’aurais pu te descendre avant que tu sois entré...

Massey fronça les sourcils et resta à taquiner son arme.

– Tu trouveras un cran de sûreté sur le côté gauche du canon, dit Jimmy en désignant le pistolet. Lève-le ; tu pourras toujours le baisser avec le pouce si tu veux réellement t’en servir. Tu ne réponds pas à mon idéal du cambrioleur. Tu respirez trop bruyamment et tu es trop lourdaud... Je t’ai entendu ouvrir la porte d’entrée.

Le mépris tranquille de ces paroles fit rougir l’homme davantage.

– Oh ! toi, tu es un malin, nous le savons, commença-t-il.

Le vieillard, qui s’était ressaisi, lui désigna une chaise.

– Assieds-toi, monsieur Massey, assieds-toi, mon ami, et dégoise-nous les nouvelles. Jimmy et moi, on parlait justement de toi, tous les deux, ma foi. On disait quel beau monsieur tu fais. – Sa voix devint suraiguë. – Quelle brute, quel salaud, quel gros cochon tu fais, monsieur Massey !

Il se renversa, épuisé, dans son fauteuil.

– Voyons, patron, reprit Massey (il avait déposé son pistolet sur la table à côté de lui, et sa grosse main rouge scandait ses paroles), pourquoi qu'on se dirait des choses désagréables ? J'ai été un ami sûr pour toi, et Jimmy aussi. Nous avons fait tes sales besognes pendant des années, Jimmy et moi, et Jimmy le sait. – Il se tourna vers lui avec un sourire séducteur. – Et maintenant, nous voulons une partie de notre dû, c'est-à-dire la totalité de notre dû.

Le vieux Réale regarda dessous ses sourcils touffus Jimmy, qui, les yeux pensifs, considérait le feu.

– Alors, c'est un complot, hein ? Vous êtes de mèche ? Jimmy est venu le premier parce que le plus malin, et il a déblayé la route à l'autre.

– Pas vrai ! dit Jimmy en tournant la tête pour dévisager longuement le nouveau venu, avec une expression de mépris manifeste.

– ... Regarde-le, dit-il enfin. Notre cher Massey ! Est-ce que c'est en un type comme ça que j'aurais confiance ?

Une colère froide parut l'animer soudain.

– C'est une coïncidence qui nous a conduits ici en même temps.

Se levant, il s'approcha de Massey et le regarda fixement. Celui-ci chercha son arme de la main.

– Canaille ! commença-t-il.

Puis il s'interrompit en riant et traversa la chambre. Il avisa un plateau garni d'un siphon et se versa une copieuse rasade de whisky additionné d'eau pétillante.

Levant son verre, il le tint contre la lumière et regarda le vieillard. Il se souvint d'avoir vu cette expression-là sur son visage. Il but et énonça la pensée du vieux Réale :

– Ça ne sert à rien, Réale ; il faudra régler les comptes avec Massey, mais pas comme tu crois. On pourrait l'écartier, mais il faudrait nous écartier aussi. – Il s'arrêta. – Et il y a moi.

– Et Connor, dit Massey d'une voix sourde. Et Connor est pire que moi ! Je suis raisonnable, Réale, je prendrais une bonne part...

– Tiens, tiens ! Voyez-vous !

De nouveau, le vieillard ricanait.

– Eh bien ! ta part est exactement d'un million sept cent cinquante mille livres en argent comptant, et un peu plus de deux millions en tout.

Il se tut pour observer l'effet de ses paroles.

Le calme de Jimmy l'irrita ; l'indifférence de Massey était outrageante.

– Et c'est aussi la part de Jimmy, et celle de Connor, et celle de miss Kathleen Kent.

Cette fois, le coup porta. Une lueur d'intérêt avait passé sur le visage impassible de Jimmy.

– Kent ? fit-il. N'est-ce pas le nom de l'homme qui...

Le vieux ricana :

– Lui-même, Jimmy... l'homme qui venait pour perdre dix écus et qui en perdit dix mille, qui revint le lendemain pour les rattraper et se ruina. Lui-même.

Il frota ses mains décharnées comme au souvenir d'un événement agréable.

– Ouvre le buffet, Jimmy.

Il désigna un meuble ancien près de la porte.

– Vois-tu quelque chose qui... qui ressemble à un moulin à vent ?

Jimmy retira une construction en carton qui paraissait être un jouet mécanique. Avec précaution, il l'apporta sur la table à côté du vieillard. Réale le prit négligemment. Du petit doigt, il actionna un volant ; de frêles pistons se mirent en mouvement et de petites roues commencèrent à tourner.

– Voilà ce que j'ai fait de *son* argent. Une nouvelle machine qui marche toute seule – le mouvement perpétuel. Tu peux rire, Massey, mais voilà ce que j'en ai fait ! Cinq ans de travail et deux cent cinquante mille livres ; voilà ce que représente ce petit modèle. Je n'ai jamais trouvé le secret. J'ai toujours pu faire une machine qui fonctionnait pendant des heures avec une petite poussée ; mais il fallait toujours la petite poussée. J'ai toujours été un type qui s'intéresse aux inventions et aux rébus. Vous vous rappelez la table à Suez ?

Son regard rusé chercha les deux hommes.

Massey s'impatientait. Il était venu cette nuit-là avec un but précis ; il avait risqué gros et ne l'oubliait pas. Il s'interrompt :

– Au diable tes rébus, Réale ! Et moi, alors ? Je ne m'occupe pas de Jimmy... Qu'est-ce que ces deux millions pour chacun et cette petite ? Quand tu as liquidé en Égypte ; tu as dit

qu'on ne serait pas oubliés, quand le moment viendrait. Eh bien ! le moment est venu.

– Presque, presque, dit Réale avec son rictus de squelette. Il est presque venu. C'était pas la peine de vous déranger pour me voir. Mon avoué a vos adresses. Je suis presque au bout ; je serai mort dans six mois, aussi sûr que, que la mort elle-même. À ce moment-là, vous aurez l'argent, mes petits.

Il parlait lentement, pour donner plus de poids à ses paroles.

– L'un de vous : Jimmy ou Connor, ou la petite dame. Tu n'aimes pas les rébus, dis-tu, Massey ? Alors, tu n'as pas beaucoup de chance... Jimmy est le plus malin, et probablement il aura l'argent. Connor est astucieux, et peut-être qu'il le volera à Jimmy ; mais c'est la jeune dame qu'a le plus de chances parce que les femmes s'y connaissent en fait de rébus.

– Nom d'un chien ! hurla Massey en se levant d'un bond.

– Assieds-toi, fit Jimmy, et Massey obéit.

– Ces deux millions dépendent d'un rébus, continua Réale.

Sa voix rauque et vulgaire s'enrouait de plaisir devant la perplexité de Massey et les sourcils froncés de Jimmy.

– Et celui qui le devinera aura l'argent.

S'il se fût moins amusé, le visage de Massey, en changeant d'expression, l'aurait averti.

– C'est dans mon testament... Je vais lancer les pots de terre contre les pots de fer, les racoleurs de tripots – c'est vous deux, mes gars – contre les pigeons. Deux des plus gros pigeons sont morts, et un autre est mourant. Oui, mais il a une fille ; voyons-la, elle, à l'œuvre !... Quand je serai mort !...

– Et ça ne va pas tarder ! tonna Massey en s'élançant sur le vieillard.

Jimmy, debout, vit le jet de sang et le couteau de Massey. Sa main chercha sa poche.

– Haut les mains, ou Dieu m'est témoin que je te descends !...

Jimmy leva les mains.

– Il a l'argent ici, haleta Massey, quelque part dans la maison.

– Tu es fou ! dit l'autre avec mépris. Pourquoi l'as-tu frappé ?

– Il était là à se moquer de moi.

L'assassin jeta un regard mauvais à sa victime inerte sur le sol.

– Je veux autre chose que cette histoire de rébus. C'est lui qui l'aura voulu !

Il recula vers la table où se trouvait la carafe, et but un verre à demi rempli d'alcool.

– Nous voilà complices, Jimmy, dit-il sans abaisser son arme. Tu peux baisser les mains ; pas de bêtises... Ton pistolet ?

Jimmy tira son arme de sa poche et la tendit la crosse en avant. Massey se pencha pour fouiller les poches de sa victime.

– Voilà les clefs... Reste ici, toi, fit Massey en sortant et en refermant la porte derrière lui.

Jimmy entendit le grincement de la clef. Il était prisonnier. Il se pencha sur le vieillard qui gisait immobile et lui saisit le poignet : le pouls battait faiblement. Il versa un peu de whisky

entre les dents serrées ; au bout d'un instant, le vieillard ouvrit les yeux.

– Jimmy, murmura-t-il ; puis, se souvenant : Où est Massey ?

La question était inutile : ses pas résonnaient lourdement au-dessus de leurs têtes.

– Il cherche l'argent ? haleta le vieillard, et l'ombre d'un sourire passa sur son visage. – Le coffre-fort est là-haut, murmura-t-il, et il sourit encore. – Il a les clefs ?

Jimmy acquiesça.

Les yeux du vieillard firent le tour de la pièce avant de s'arrêter sur une sorte de tableau de commande électrique.

– Tu vois la poignée marquée sept ?

Jimmy acquiesça de nouveau.

– Baisse-la, mon petit. – Sa voix s'affaiblissait.

– C'est un nouveau truc que j'ai lu dans un livre. Baisse-la.

– Pourquoi ?

– Fais ce que je te dis, chuchotèrent les lèvres. Jimmy, traversant la pièce, renversa le levier. Le bruit sourd d'une chute ébranla le plafond. Puis le silence régna.

– Qu'est-ce que c'est ?

Le mourant sourit ; ses lèvres chuchotèrent :

– C'est Massey !

*** **

Une demi-heure plus tard, Jimmy quittait la maison avec, dans la poche de son gilet, sur un papier sale, les vers de mirilton les plus précieux que le monde eût jamais connus.

Et le lendemain, la découverte des deux cadavres fournissait à la presse du soir l'information sensationnelle de l'année.

CHAPITRE III

ANGEL ESQUIRE

Personne ne sait au juste comment Angel parvint à la position qu'il occupe à Scotland Yard. Lors de sa nomination, un « fonctionnaire ayant vingt ans de service » écrivit à la *Police Review* pour le dénoncer comme un « tripotage ». Sans doute avait-il raison, car si M. Angel avait été beaucoup de choses dans une carrière courte, mais bien employée, il n'avait jamais été un policier. Il avait été chasseur de fauves, correspondant particulier, magistrat d'occasion. Ce fut en qualité de juge en Rodhésia, siégeant parmi la commission Tuli, et lorsqu'il fit pendre Mac Linchwe et six compagnons de cet énergumène, qu'Angel fut le plus près d'occuper un poste régulier dans la police.

Le cercle de ses relations comprenait les faubourgs de Londres ; et les banlieusards, qui adorent qu'on leur donne la chair de poule, frissonnaient d'une horreur délectable au récit de cette exécution.

Dans le quartier aristocratique de Mayfair, Angel passait pour un médiateur heureux.

– Qui est ce jeune homme aux yeux pervers qui paraît si vieux ? demanda la duchesse douairière de Hœburn à son vis-à-vis au « thé assis » de l'Honorable Mrs. Carter.

Walker – c’était à l’époque où Mayfair singeait la banlieue
– enchâssa un monocle superflu.

– Oh ! c’est Angel Esquire, dit-il négligemment.

– Qu’est-il ? demanda la duchesse.

– Un policier.

– Dans l’Inde ?

– Oh ! non, à Scotland Yard.

– Ciel ! Mais c’est terrible ! Que fait-il ici ? Il surveille les invités, ou les cuillères de la Carter ?

Le jeune homme pouffa.

– Ne méprisez pas M. Angel, duchesse. C’est un homme à connaître. Il s’entend à régler les affaires. Si vous avez des difficultés avec votre « paternel » ou si vous tombez entre les mains de... hum !... d’indésirables, ou si, d’une façon générale, vous avez un embêtement quelconque, Angel est homme à vous en tirer.

Sa Grâce dévisagea cet homme admirable avec un intérêt nouveau.

M. Angel, une tasse de thé dans une main, un mince sandwich aux herbes dans l’autre, était le centre d’un groupe d’hommes où se trouvait le maître de la maison.

– J’avais trois as, et j’ouvre bas pour amorcer. Le petit Saville monte l’enjeu à dix livres, et le donneur met dix de plus. George Manfred, qui avait passé, y vient pour vingt-cinq et prend une carte. J’en prends deux et tire un autre as. Saville en prend une et le donneur joue servi. Je crois avoir gagné et je mise vingt-cinq. Saville monte à cinquante, le donneur à cent, et George Manfred double le pot. C’était clair. J’avais quatre as ; Saville un « plein », sans doute, et le donneur un « flush ». Je

les battais donc ; mais Manfred ? Manfred est un garçon de bon sens. Il savait ce qu'avaient les autres. S'il jouait, c'est qu'il était gagnant. Aussi je jetai mon jeu. Georges avait un « flush royal ».

Un chœur d'approbations unanimes s'éleva.

Si le « fonctionnaire aux vingt ans de service » avait entendu, il eût confirmé dans son opinion que M. Angel était des moins qualifiés pour remplir le poste qu'il occupait.

À la vérité, nul ne savait exactement quel poste occupait Angel. Si vous entrez au Nouveau Scotland Yard et demandez au concierge M. Christopher Angel, le gardien, votre identité une fois vérifiée, vous fait monter un escalier, puis vous passez à un autre agent qui vous conduit par d'innombrables portes tournantes le long de corridors infinis, jusqu'à la porte « 647 ». Poussez-la et vous trouvez M. Angel assis à son bureau, ne faisant rien, en compagnie d'un numéro de *La Vie sportive* et d'un petit hebdomadaire du turf.

Une fois, le Préfet de police lui-même, qui ne s'était pas fait annoncer, trouva Angel tellement plongé dans des calculs compliqués, au milieu de grandes feuilles pleines de chiffres et de livres ouverts de tous côtés, qu'il ne l'avait pas entendu entrer.

– De quoi s'agit-il ? demanda le Préfet.

Angel leva les yeux, avec son plus gracieux sourire, et, reconnaissant son visiteur, se leva.

– De quoi s'agit-il ? répéta le Préfet.

– D'un gros hic, monsieur le Préfet, dit Angel, grave comme un pape. Voici Mimosa handicapée avec quarante-cinq kilos dans le Friary Nursery, alors que, selon mes calculs, elle peut rendre six kilos et les battre tous !...

Le Préfet resta stupéfait :

– Mon garçon, fit-il, je croyais que vous vous occupiez de l'affaire de la Banque du Lagos.

Angel eut un regard lointain en répondant :

– Oh ! c'est terminé depuis belle lurette ! Le vieux Carloy a été empoisonné par un nommé... J'oublie son nom en ce moment, mais c'était un Monrovien. J'ai télégraphié à la police du Lagos et nous l'avons cueilli, ce matin, à Liverpool, sur un bateau de la Compagnie Dempster.

Le Préfet de police rayonna.

– Mes félicitations, Angel. Par ma foi, je ne pensais pas que nous aurions l'occasion d'aider les Africains. Y a-t-il un blanc dans l'histoire ?

– Nous ne savons pas, répondit Angel, perdu dans la contemplation d'une colonne de chiffres sur la feuille placée devant lui.

– Je penche à croire qu'il y a... un nommé Connor qui a été croupier, ou quelque chose, chez le vieux Réale.

Angel fronça les sourcils et, ramassant un crayon sur le bureau, fit un rapide calcul.

– Cinquante kilos, murmura-t-il.

Le Préfet pianota la table avec impatience. Il s'était laissé tomber sur un siège en face d'Angel.

– Mon cher, qui est ce vieux Réale ? Oubliez-vous que vous êtes notre spécialiste pour les étrangers ? Bon Dieu ! Angel, si vous entendiez seulement la moitié des horreurs qui se disent à propos de votre nomination, vous mourriez de honte !

Angel écarta les papiers en riant doucement.

– J'ai toute honte bue, dit-il sur un ton détaché. Et d'ailleurs, j'ai entendu. Vous parliez de Réale ? Réale est un

type. Pendant vingt ans, propriétaire de l'un des plus délicieux tripots en Égypte, à Rome, Dieu sait où !... Éducation : nulle. Marottes : les inventions. C'est là son dada : inventer !... S'il en a un autre, ce sont les énigmes et jeux d'esprit ! Anagrammes, rébus, mots à trouver, tous les concours truqués qu'ouvrent les petits journaux, il les fait tous. Il habite 43, Terrington Square.

– Où cela ?

Le Préfet haussa les épaules.

– Réale ? 43, Terrington Square ? Hé ! naturellement !

Il regarda Angel d'un air bizarre.

– Vous savez tout sur le compte de Réale ?

Angel haussa les épaules :

– Autant que quiconque...

– Eh bien ! prenez un cab, et allez tout de suite au 43, Terrington Square. Votre vieux Réale a été assassiné cette nuit.

Rien ne surprenait M. Angel. Il apprenait les nouvelles les plus prodigieuses avec un intérêt poli. Il se contenta de dire :

– Vraiment !

Puis, tandis qu'un cab rapide l'emportait le long de Whitehall, il se permit d'ajouter :

– Diable !...

Devant le 43 de Terrington Square, quelques curieux, avides de spectacles lugubres ou autres, attendaient mélancoliquement.

Un agent l'introduisit, et l'inspecteur du quartier interrompit l'interrogatoire d'un maître d'hôtel tout pâle pour lui souhaiter le bonjour d'un ton sec.

L'examen préalable que passa Angel ne lui prit pas longtemps. Il vit les corps, qu'on n'avait pas encore enlevés. Il fouilla les poches des deux hommes et promena son regard sur les papiers dispersés dans la chambre où s'était déroulé le drame. Puis il revint au grand salon où l'inspecteur, assis, écrivait son rapport.

– C'est l'individu qui est au second qui fait le coup, naturellement.

– Ça, je le sais, répondit brusquement l'inspecteur Boyden.

– Et il a été électrocuté par le courant qui traversait la poignée du coffre-fort.

– C'est bien ce que j'avais compris, dit l'inspecteur sur le même ton, en se remettant au travail.

– L'assassin s'appelle Massey, continua Angel avec patience. George-Charles Massey.

L'inspecteur se retourna avec un sourire sarcastique.

– Moi aussi, j'ai vu les enveloppes à ce nom trouvées dans sa poche.

Le visage d'Angel devint anormalement solennel :

– Je ne suis pas aussi sûr du troisième...

L'inspecteur lui jeta un regard soupçonneux :

– Le troisième ?... Quel troisième ?

Un étonnement bien simulé donna aux sourcils d'Angel la forme d'un V renversé.

– Ils étaient trois. Vous ne saviez donc pas cela, monsieur l'inspecteur ?

– Je n’ai trouvé aucun indice de la présence d’un troisième individu ! Mais je n’ai pas encore terminé mes recherches.

– Bon ! fit Angel d’un ton enjoué. Quand ce sera fait, vous trouverez trois bouts de cigarettes – deux dans la chambre où le vieillard a été tué, et un dans la pièce du coffre-fort. Ils sont marqués *Al Kam* ; ce sont des cigarettes égyptiennes assez chères. Massey fumait des cigares ; le vieux Réale ne fumait pas du tout ! La question est de savoir, continua-t-il comme se parlant à lui-même, et sans s’occuper de l’inspecteur embarrassé, si c’était Connor ou Jimmy...

L’inspecteur refréna son envie de satisfaire sa curiosité aux dépens de sa dignité, et se décida à conserver une attitude d’incrédulité supérieure. Il se retourna vers son travail.

– Il serait joliment difficile de les inculper l’un ou l’autre, continua Angel pensif, s’adressant au dos de l’inspecteur. Ils fourniraient cinquante alibis irréfutables et, en outre, intenteraient un procès pour arrestation arbitraire, ajouta-t-il astucieusement.

– Ils ne peuvent pas, dit l’inspecteur d’un ton rogue.

– Vous croyez ? demanda innocemment Angel. Ah ! bon... En tout cas, il n’est pas prudent de les arrêter... Jimmy...

L’inspecteur Boyden pivota sur sa chaise.

– Je ne sais pas si vous vous fichez de moi, monsieur Angel. Peut-être n’êtes-vous pas au courant de la procédure criminelle à Londres, et il faut d’abord que je vous dise que je suis dès maintenant chargé de cette affaire, et je vous prie, si vous possédez des renseignements sur ce crime, de me les donner sur-le-champ.

– Avec le plus vif plaisir ! Tout d’abord, Jimmy...

– Nom et prénoms, s’il vous plaît.

L'inspecteur trempa sa plume dans l'encre.

– Je n'ai pas la moindre idée, répondit l'autre négligemment. Tout le monde connaît Jimmy. C'était le meilleur appeau du vieux Réale. Il en avait l'allure, le plumage, et paraissait si vivant que tous les autres petits pigeons venaient se poser autour de lui ; et bien avant qu'ils eussent découvert que l'admirable oiseau qui les attirait n'était que bois peint et plumage, pif ! paf ! le fusil du vieux Réale partait, et le pigeon rôti était au menu pour longtemps.

L'inspecteur Boyden posa sa plume en grognant.

– Je crains de ne pas pouvoir introduire votre fable dans mon rapport. Quand vous aurez des faits précis à me fournir, je serai heureux de les connaître.

Un peu plus tard, à Scotland Yard, Angel fut reçu par le Préfet.

– Quelle sorte d'homme est Boyden ? demanda celui-ci.

– Excellent garçon, d'humeur charmante, obligeant et des plus zélés, dit Angel dont c'était la manière.

– Je vais lui laisser l'affaire, dit le chef.

– Vous ne sauriez mieux faire, approuva Angel.

Puis il rentra chez lui, à Jermyn Street, et mit son habit pour aller dîner.

Ce fut un M. Angel immaculé qui poussa la porte à tambour du Heinz et qui, traversant la magnifique salle à manger, choisit une table près d'une fenêtre qui donnait sur Piccadilly.

Son autre occupant leva la tête et le salua :

– Tiens ! Angel.

– Tiens ! Jimmy, répliqua sans façon le détective.

Il prit la carte et composa son dîner avec soin. Une demi-bouteille de beaujolais compléta son menu.

– Ce qui est ridicule, c’est de payer cinquante francs pour une petite bouteille qu’on aurait pour six francs chez n’importe quel épicier...

– Il faut bien payer le cadre, répondit l’autre avec une tranquillité amusée.

Puis, après un bref silence :

– Que cherchez-vous ?

– Pas vous, Jimmy, quoique mon jeune ami Boyden, inspecteur de police, doive bientôt se mettre à votre recherche.

Jimmy choisit soigneusement un cure-dents et le dépouilla de son enveloppe.

– Bien entendu, fit-il avec calme, je n’y ai pas trempé ; je parle du crime. J’étais là, simplement.

– Je sais tout cela ; j’ai vu vos sottes cigarettes. Je n’ai jamais pensé que vous ayez participé au crime. Vous êtes un voleur, non un assassin.

– Vous entendez par là, je suppose, cette distinction subtile entre les crimes contre la propriété et les crimes contre les individus ?

– Exactement.

Un silence...

– Et alors ? fit Jimmy.

– Ce que je voudrais savoir, c’est au sujet des vers, répondit Angel en remuant son potage.

Jimmy se mit à rire bruyamment.

– Quel malin petit démon vous faites, Angel ! dit-il avec admiration. Pas tellement petit, d'ailleurs, ni pour la taille ni pour la malice.

Il retomba dans le silence, le front plissé.

– L'esprit travaille, chantonna Angel.

– Je réfléchis, répondit lentement Jimmy. Je me suis servi d'un crayon, car il n'y avait pas de buvard. Je n'ai fait qu'une seule copie, sous la dictée du vieux, et...

– Vous vous êtes servi d'un bloc, dit Angel obligeamment. Et vous n'en avez arraché que la première feuille. Vous avez appuyé assez fort, en sorte que le feuillet suivant portait des traces fort lisibles...

Jimmy parut ennuyé.

– Quel idiot je suis !

– Les vers, dit Angel, y comprenez-vous quelque chose ?

– Non, dit Jimmy, et vous ?

– Pas un traître mot, avoua Angel avec franchise.

Ils se turent pendant les trois autres services.

Au moment du café, Jimmy rompit le silence :

– Vous n'avez pas à vous inquiéter des vers. Je n'ai gagné que quelques jours. Connor les aura pris, puis ce sera une petite poule quelconque. Massey l'aurait eu aussi.

Il sourit amèrement.

– Mais de quoi s'agit-il dans tout ça ?

Jimmy eut un regard soupçonneux.

– Vous ne savez pas ?... demanda-t-il.

– Je n’ai pas la moindre idée... C’est pourquoi je suis venu vous voir...

– Curieux ! J’avais pensé aller vous trouver, vous, pour la même raison. Nous le saurons dans un jour ou deux. – Il appela le garçon. – Le vieux a dit que tout était dans le testament. Il m’a dicté les vers au moment de mourir. La passion dominante, vous comprenez ! « Apprends-les par cœur, Jimmy, râla-t-il. C’est deux millions pour toi si tu devines » – et c’est ainsi qu’il est mort. Ma note, garçon !... De quel côté allez-vous ? demanda-t-il comme ils tournaient le coin de Piccadilly.

– Au Plait, pour une heure.

– Pour affaires ?

– En partie ; je cherche quelqu’un qui pourrait bien y être.

Ils traversèrent Piccadilly, tournèrent deux fois à gauche, puis une fois à droite, et se trouvèrent devant un hôtel brillamment illuminé. On entendait les violons. Aux petites tables qui garnissaient le bar, des femmes riaient en face de jeunes gens en habit. Un nuage de fumée moirait l’atmosphère ; les voix et les éclats de rire couvraient presque la musique.

– Vous paraissez être assez bien connu ici, dit Jimmy.

– Oui, répondit Angel, morose, joliment trop connu. Vous n’êtes pas tout à fait un étranger, Jimmy !

– Non, fit l’autre avec un peu d’amertume. Mais nous ne siégeons pas sur les mêmes bancs. Vous êtes dans le gouvernement, et moi dans l’éternelle opposition.

– Sanglots étouffés ! dit Angel, volubile. Ayez pitié du pauvre Ismaël qui nasille pour son plaisir ! Discours pour un frère tombé ! Une larme silencieuse pour cette épave magnifique qui aimerait mieux être sur les rochers que sur les flots. Ne vous mettez pas dedans vous-même, Jimmy, ou je vous prends par la peau du cou et j’en appelle à vos bons sentiments. Vous

êtes voleur tout comme un autre collectionne les timbres ou va à la chasse. C'est votre fort ! Hep ! Charles, est-ce que vous avez l'intention de vous occuper de moi un jour ?

– Oui, m'sieu ; tout de suite, m'sieu !

Charles s'activa.

– Qu'est-ce que ce sera, messieurs ? Bonsoir, monsieur Angel.

– Je prendrai ce que mon ami Dooley appelle un muid d'absinthe ; et vous ?

Jimmy fit un effort pour rester sérieux.

– Une limonade, dit-il simplement.

Le garçon lui apporta un whisky.

Si vous ne connaissez pas le « Plait », vous ne connaissez pas Londres. C'est un des établissements bizarres qui seraient notés, sur le Continent, comme « réservé aux grandes personnes ». Mais comme il se trouve à Londres, ni le Baedeker ni les autres guides de la capitale ne daignent le mentionner. Car il y a une loi sur la diffamation.

– Voici Snatch Walker, dit Angel indolemment. Snatch n'est pas recherché pour l'instant... en Angleterre !... Voici Frisco Rate, qui va être condamné à perpétuité un de ces jours. Connaissez-vous le propriétaire de ce complet moutarde, Jimmy ?...

Jimmy glissa un regard de côté vers le jeune homme.

– Non, c'est un nouveau ?

– Pas tellement, dit Angel. Budapest pendant la saison des courses. Jérusalem avec les touristes, un opulent et noble Hongrois qui voyage pour sa santé en tout temps – tel est l'individu.

– Obscur, incorrect, mais convaincant, murmura Jimmy. À propos, je le cherche.

Angel s'était soudain animé.

– Si vous venez pour avoir une histoire, je n'en suis pas, dit Jimmy en finissant son verre.

Angel lui prit le bras. Un homme venait d'entrer et semblait chercher quelqu'un. Il croisa le regard de Jimmy et tressaillit. Puis il se faufila parmi la foule qui emplissait la pièce.

– Ohé ! Jim...

Il s'arrêta net en voyant le compagnon de Jimmy, et sa main disparut dans sa poche.

– Ohé ! Connor.

Le sourire d'Angel était particulièrement désarmant :

– Vous êtes l'homme que je voulais voir !

– Qu'est-ce qu'il y a ? grommela l'autre.

C'était un gros homme, bien découpé, à la moustache tombante.

– Rien, rien, sourit Angel. Je vous recherche pour l'affaire du Lagos, mais il n'y a pas assez de preuves pour vous inculper. Rassurez-vous.

L'homme pâlit sous son hâle ; il se retint au bord de la table.

– Le Lagos ! balbutia-t-il. Qu'est-ce que... Quoi ?

– Oh ! ne vous mettez pas en peine.

Angel écarta allègrement le sujet d'un geste de la main.

– Asseyez-vous là.

L'homme hésita, puis obéit et se laissa choir sur un siège entre les deux hommes.

Angel regarda autour de lui. Ils ne risquaient d'être entendus ; ils n'auraient pas été plus seuls au centre d'un désert.

– Jimmy (Angel le prit par le bras), vous venez de dire que vous aviez pris l'avantage en avouant avoir vu les vers énigmatiques du vieux Réale. Ce n'était pas un avantage comme vous le croyiez, car je connais le testament... et Connor aussi !

Il planta son regard dans les yeux du gros homme.

– Il y a encore quelqu'un que ce testament avantage. C'est une jeune fille.

Ses yeux ne quittèrent pas Connor.

– J'ai eu la curiosité de la voir, et je suis allé, cette après-midi, lui rendre visite à Clapham.

De nouveau, il s'arrêta.

– Un monsieur est arrivé, porteur d'un message de... de qui croyez-vous, Connor ?

Toute insouciance avait disparu, et Connor, levant la tête, rencontra le regard froid de deux yeux bleus, et frissonna.

– Eh bien ! continua Angel, c'était un message de l'inspecteur Angel – ce qui est une imprudence, Connor, car je ne suis pas inspecteur !... Et la jeune dame est partie pour Scotland Yard. Et maintenant, Connor, je vous le demande : *Qu'avez-vous fait de l'héritière du vieux Réale ?*

Connor humecta ses lèvres et ne répondit rien.

Angel appela un garçon, paya son écot et se leva.

– Vous allez ramener tout de suite miss Kathleen Kent chez elle. J'irai la voir demain, et si vous avez touché à un cheveu de sa tête, Connor...

– Eh bien ? défia Connor.

– Je me risque à éprouver vos alibis, et je vous arrête pour l'affaire du Lagos.

Et, après un léger salut à Jimmy, il quitta la salle.

– Tu l'as entendu, Jimmy ? Tu l'as entendu, ce salaud...

– Je te conseille, interrompit l'autre, de faire ce que t'a dit Angel.

– Tu crois que j'ai peur de...

– Oh ! non, répondit tranquillement Jimmy, tu n'as pas peur de ce que peut faire Angel. Ce qu'il fera n'importe guère. C'est ce que je vais faire, moi, qui est inquiétant...

CHAPITRE IV

LA BANDE DU BOURG

Ce n'est nullement ainsi que Kathleen Kent s'était imaginé Scotland Yard. Évidemment, il y avait une sorte de cour, car la ruelle sale, que bordaient les façades de petites maisons mal-propres, finissait brusquement devant un grand mur au-dessus duquel apparaissaient les coques grises et les grosses cheminées écarlates des transatlantiques.

Le cocher avait arrêté son cab près du mur, et la porte d'une des maisons s'était ouverte. Alors, l'homme qui était resté assis à côté d'elle, plongé dans un silence maussade et répondant par des monosyllabes, lui saisit le bras et l'entraîna dans la maison. La porte claqua derrière eux et la jeune fille comprit le danger qu'elle courait. Elle avait eu un pressentiment, une prémonition instinctive quand le cab avait quitté la grande artère qui conduisait, croyait-elle, à Scotland Yard, et que, coupant à travers d'innombrables ruelles, il s'était dirigé vers l'est à vive allure. Sans connaître cette partie de Londres qui de Trafalgar Square s'étend vers l'est jusqu'à Walthamstow, connaissant même à peine le petit faubourg où l'avait reléguée la modestie de ses revenus, Kathleen Kent sentit, sans le savoir, que Scotland Yard ne devait pas se trouver à l'extrémité est de Commercial Road.

Puis, quand la porte eut claqué derrière elle, lorsqu'une main lui eut saisi le bras et qu'une voix rude eut murmuré à son oreille que si elle criait on la « descendrait », elle devina, sans savoir exactement ce que signifiait « descendre », qu'il serait plus sage de se taire, et elle suivit docilement son ravisseur dans l'escalier. Il s'arrêta un instant sur le palier branlant, puis ouvrit une porte.

Devant la fenêtre, qui, en temps ordinaire, aurait laissé pénétrer la lumière, pendait un lourd rideau vert, derrière lequel, bien qu'elle l'ignorât, trois couvertures militaires, judicieusement fixées, interceptaient efficacement les rayons du soleil et voilaient tout aussi efficacement, aux regards extérieurs, la lumière d'une suspension.

Pâle mais résolue, la jeune fille faisait face aux occupants de la pièce.

Kathleen Kent était un peu plus que jolie, sans être tout à fait belle. Un visage ovale aux yeux gris et énergiques, un nez droit, la lèvre supérieure mince et aristocratique, ses traits étaient peut-être trop humains pour satisfaire pleinement les connaisseurs en beauté.

Elle dévisageait ses adversaires l'un après l'autre, et sa pâleur seule décelait son effroi.

À son insu, elle jouissait d'un extraordinaire privilège. Par le plus simple des hasards, elle se trouvait devant la « Bande du Bourg ». Le titre n'était guère héroïque pour une bande organisée ; mais les criminels organisés ne choisissent jamais de titres génériques et retentissants. Nos « Hachettes d'Argent » et nos « Poignards Sanglants » sont des apaches en herbe qui tirent avec des pistolets à flèche. La police les désignait vaguement sous le nom de « Bande du Bourg ». Des criminels de moindre envergure se vantaient de n'être pas sans rapports avec cette organisation ; et lorsqu'un coup particulièrement odieux faisait

frémir le monde, la police commençait par se demander si le coupable appartenait ou non à la terrible « Bande ».

Lorsque Kathleen fut poussée dans la pièce, le bourdonnement de la conversation cessa net, et elle devint le point de mire de neuf paires d'yeux impassibles qui la regardèrent durement.

Quand elle avait entendu les voix, quand, ayant jeté un coup d'œil rapide dans la pièce, elle avait vu les visages en face d'elle, elle s'était cuirassée contre une tentative de « rigolade » grossière. Elle redoutait... elle n'aurait su dire quoi. Chose curieuse, le silence de mort qui salua son entrée lui inspira courage ; le froid regard de ces hommes la remit d'aplomb. Un seul d'entre eux perdit contenance. Ce grand, gros personnage assis au bout de la pièce, tête baissée et attentif aux paroles d'un petit individu à favoris qui ressemblait à un ancien jockey, étouffa un juron.

– Là-haut ! tonna-t-il.

Et il ajouta quelque chose en langue étrangère qui fit reculer et pâlir l'homme qui tenait le bras de la jeune fille.

– Je... Je... bégaya-t-il. Je n'avais pas compris.

Le grand, le visage empourpré de fureur, désigna la porte que l'autre ouvrit rapidement pour entraîner la jeune fille stupéfaite vers l'obscurité du palier.

– Par ici, marmotta-t-il ; et elle put sentir sa main trembler pendant qu'il gravissait en trébuchant un second escalier, sans desserrer son étreinte : Ne braillez pas, ni quoi que ce soit, sinon gare !... Vous voyez ce qui m'est arrivé parce que je m'ai trompé de chambre... Oh ! c'est un démon, Connor, Smith, que je veux dire ! C'est Smith qui s'appelle, entendez-vous ?

Il lui secoua le bras rudement. Sans aucun doute, il était affolé de terreur. Quelle horrible menace avait proféré l'autre ?

Kathleen ne pouvait que deviner. Elle-même était à demi morte de peur. Ces visages sinistres, cette assemblée mystérieuse dans la pièce obscure, son enlèvement, tout contribuait à l'horreur de sa situation.

Son guide ouvrit une porte fermée à clé et poussa Kathleen devant lui. La chambre avait évidemment été préparée pour la recevoir, car une table était mise, garnie de plats et de bouteilles.

L'homme sortit et poussa un verrou. Comme dans la pièce du dessous, une tenture interceptait la lumière du jour. Tout d'abord, la jeune fille songea à fuir. Elle attendit que le bruit des pas se fût amorti, puis traversa rapidement la pièce. La fenêtre ne devait pas être très haute. Elle risquerait la chute. Elle écarta le rideau. À la place de la fenêtre luisait une plaque d'acier. Elle était vissée aux montants. Quelqu'un avait prévu sa tentative. Elle lut ces mots tracés à la craie :

On vous fera pas de mal si vous resté tranquille. Il nous faut quèque renseignemant, puis on vous relâchera. Ne faites pas de boucan, ou, ça ira mal pour vous. Resté tranquille et donnez-nous les renseignements et on vous relâchera.

Qu'avaient-ils à demander, et qu'avait-elle à répondre ? Elle se demanda ce qu'elle pouvait avoir à leur dire. Qui étaient ces gens qui la retenaient prisonnière ? Au cours des heures qui suivirent, elle agita ces questions dans sa tête. Elle se sentit défaillir de faim et de soif, mais elle ne goûta pas aux mets qui garnissaient la table. Le mystère qui entourait son enlèvement la déconcertait. Que représentait-elle pour ces hommes ? Au-dessous, le bourdonnement ne cessait pas. Une fois ou deux, elle entendit une voix courroucée s'élever. Une porte claqua, et

quelqu'un dégringola les escaliers. Il y avait un concierge ; elle l'entendit parler à celui qui sortait...

Sans qu'elle le sût, le problème qui l'intriguait n'intriguait pas moins les autres hôtes de la maison.

Les individus notoires qu'elle avait aperçus sans connaître leur titre à la notoriété étaient eux-mêmes fort perplexes. Bat Sands, celui qui avait l'air si malade (il paraissait relever d'une longue convalescence) était d'un naturel curieux. Vennis (nul ne connaissait son prénom) l'était également ; et ils n'étaient pas hommes à laisser leur curiosité insatisfaite.

Vennis regarda le gros Connor d'un œil terne et demanda posément :

– Connor, qu'est-ce que cette affaire avec la petite ? On en est-y ?

Connor connaissait trop bien ses hommes pour temporer :

– On en est si ça vaut la peine.

Bat avança sa caboche tondue :

– Il y a de l'argent ?

Connor fit oui de la tête.

– Beaucoup ?

Connor aspira profondément. À la vérité, partager avec la Bande était le cadet de ses soucis. Sans la bévue de son commissionnaire, on eût ignoré la présence de la jeune fille dans la maison. Mais le seul soupçon d'une malhonnêteté était dangereuse. Il connaissait ses hommes, et ils le connaissaient. Pas un seul n'eût hésité à le supprimer au moindre signe de trahison. La franchise était le meilleur et le plus sûr parti à prendre.

– C’est difficile de vous expliquer pourquoi j’ai fait venir la petite, mais il s’agit d’un million.

Il savait qu’on le croyait. Il y comptait. Les bandits de cette classe ont de l’envergure. Ce ne sont pas de ces petits filous insignifiants et vantards qui se mentent les uns aux autres, conscients qu’ils mentent et que leurs auditeurs le savent.

Seule la tension de leur visage montra comment ils accueillirent la nouvelle.

– C’est l’argent du vieux Réale, reprit Connor. Nous étions quatre héritiers. Massey est mort, donc il en reste trois.

Point n’était besoin d’expliquer qui était Réale ou Massey. Huit jours plus tôt, Massey lui-même, assis dans cette pièce, discutait avec Connor les vers cryptiques qui jouaient un rôle si bizarre dans le testament du vieillard. Il était, en un certain sens, membre honoraire de la « Bande du Bourg ».

Connor poursuivit. Il parlait lentement, cherchant l’inspiration. Un mensonge adroit pouvait sauver la situation. Mais l’inspiration ne vint pas, et il ne put, bien qu’à contre-cœur, que dire la vérité.

– L’argent est entassé dans un seul coffre... Oh ! c’est pas la peine de faire ces yeux-là, Tony : autant essayer de faire sauter la Banque d’Angleterre !... Oui, il a converti dix-sept cent cinquante mille livres en argent liquide, jusqu’au dernier penny – billet et or. Il a tout mis dans son sacré coffre, et l’a bouclé. Et, par testament, il a laissé une clef.

Connor n’avait pas la parole facile. Il parlait lentement, s’arrêtant à chaque mot comme s’il hésitait à s’en séparer.

– La clef est ici, dit-il.

Il y eut un frémissement d’attente avide quand il plongea la main dans sa poche de gilet. Il n’en retira qu’un carré de papier soigneusement plié.

– La serrure du coffre est de l’invention de Réale. Elle n’a pas d’autre clef que ça.

Il agita le papier et se tut.

– Eh bien ! s’écria Bat avec impatience. Pourquoi n’ouvres-tu pas le coffre ? Et qu’est-ce que la petite vient faire là dedans ?

– Elle aussi, elle a une clef, ou elle l’aura demain. Et Jimmy...

Un rire l’interrompt. Jusque-là, « Curt » Goyle avait écouté avec attention ; mais au nom de Jimmy, son ricanement âpre rompit le lourd silence.

– Ah ! lord James en est, alors ? Je suis d’avis de nous débarrasser de lui.

Il se leva et s’étira, les yeux fixés sur Connor.

– Si tu veux savoir pourquoi, je vais te le dire. Jimmy est un peu tatillon et trop de la police à mon goût. Si nous nous en mêlons, pas de Jimmy dans l’affaire !

Un murmure d’approbation s’éleva.

Connor réfléchit rapidement. Il pouvait se passer de Jimmy, mais non pas de la Bande. À vrai dire, il avait un peu peur de Jimmy. C’était un type de criminel qu’il n’arrivait pas à comprendre. S’il émettait des prétentions aux millions de Réale, la Bande éliminerait Jimmy. Tant mieux ! La disparition de Massey avait réduit à trois les héritiers. Jimmy écarté, les chances de Connor augmenteraient encore, et l’autre légataire était prisonnière là-haut. La déclaration de Goyle avait délié les langues, et il ne se trouva personne pour prendre la défense de Jimmy. Plusieurs voix réclamèrent alors la fin de l’histoire, et dans un silence absolu, Connor parla du testament et du rébus dont la solution serait la fortune pour eux tous.

– Et la petite n’a qu’à ne pas bouger et à prendre ce qu’on lui laissera. Elle est trop dangereuse pour qu’on la lâche. Il y a près de deux millions en jeu. Pas de risque ! Elle restera ici tant que nous n’aurons pas trouvé le mot. Voyez-vous qu’elle nous souffle l’argent sous le nez ?

– Et Jimmy ? demanda Goyle.

Connor pétrissait nerveusement son revers de veston. Il connaissait la réponse que la Bande avait déjà faite à cette question. Il savait qu’on lui demanderait d’acquiescer à la plus basse trahison de sa vilaine vie ; mais il savait aussi que tous ces hommes haïssaient Jimmy. Jimmy travaillait seul. Il ne partageait ni risques ni profits. Son cynisme glacial les dépassait. Eux aussi le craignaient.

Connor toussa pour s’éclaircir la voix.

– Peut-être que si on discutait...

Goyle et Bat échangèrent de rapides coups d’œil.

– Dis-lui de venir pour qu’on en parle ce soir, dit Goyle négligemment.

*** **

– Connor reste bien longtemps parti !

Sands tourna vers la société son visage maladif.

Il y avait trois heures que Connor était parti à la recherche de Jimmy.

– Il ne va pas tarder, dit Goyle avec assurance.

– Il les regarda. – S’il y en a qui ne veulent pas être dans le coup, ils peuvent partir. On va régler le compte à Jimmy.

Nul ne bougea ; personne ne frissonna au terrible sous-entendu.

– Un million sept cent cinquante mille livres, ça vaut la potence !...

Il se dirigea vers un placard étroit disposé en hauteur à côté de la cheminée et en ouvrit la porte. Un homme pouvait y tenir. L'examen le satisfit.

– C'est là qu'il y avait quelqu'un (il regarda significativement Bat Sands) quand on a descendu Ike Steen. Ike, avec l'argent de la police en poche, prêt à vous vendre tous, les gars !

– Qui c'est qu'habite dans la maison à côté ? demanda soudain une voix.

Goyle se mit à rire. C'était lui, en principe, le propriétaire. Il referma l'armoire.

– À part le vieux George, tout est vide... Écoutez !

À travers la mince cloison, un faible murmure perça le silence.

– Il se parle tout seul, ricana Goyle. Il est toqué, et pour nous il vaut un guetteur, car il effraye les enfants et les femmes qui pourraient venir rôder par là... Il...

On entendit la porte d'entrée se refermer et deux voix d'hommes dans le vestibule.

Goyle se dressa d'un bond, le visage mauvais.

– Voilà Jimmy ! murmura-t-il.

Les pas résonnaient dans l'escalier quand il alla prendre quelque chose dans la poche de son veston pendu au mur, et presque au moment où entraient les nouveaux arrivants, il se glissa dans le placard dont il tira la porte sur lui.

Jimmy, entrant sur les talons de Connor, sentit la fraîcheur de la réception. Il eut aussi l'indéfinissable sentiment d'un danger. Ce calme était sinistre. Bat Sands était poli, obséquieux même. Jimmy le remarqua et tous ses sens se tinrent sur le qui-vive. Bat avança une chaise, le dos tourné vers le placard.

– Assieds-toi, Jimmy, dit-il avec une gaîté forcée. On voudrait un peu causer.

Jimmy s'assit.

– Moi aussi, je voudrais causer un peu, dit-il avec calme. Il y a ici une demoiselle qui y a été amenée malgré elle. Il va falloir la relâcher.

Le grondement de protestations courroucées qu'il attendait ne vint pas. Ses paroles tombèrent dans un silence de mort. C'était mauvais signe, et il chercha autour de lui le danger. Il remarqua qu'un visage manquait.

– Où est notre ami Goyle, notre cher propriétaire ?

– Il n'est pas venu de la journée, se hâta de répondre Bat.

Jimmy regarda Connor qui se rongait les ongles, debout près de la porte. Connor détourna les yeux.

– Ah !

Son indifférence était parfaitement simulée.

– Jimmy veut que nous renvoyions la petite...

Connor bredouillait :

– Il croit que ça va mal tourner, et son ami le flic en pense autant.

L'astucieuse insinuation laissa Jimmy impassible. Il remarqua de nouveau, avec quelque inquiétude, que pas un mot n'avait accueilli cette accusation de trahison.

– Ce n'est pas ce que d'autres pensent, c'est ce que moi je pense, Connor, dit-il sèchement. Il faut que la jeune fille s'en retourne. Je guigne l'argent de Réale autant que toi, mais il me plaît de jouer franc jeu, pour une fois !

– Ah ! ça te plaît, vraiment ? railla Connor.

Il avait vu la porte s'entr'ouvrir imperceptiblement.

Jimmy était assis, les jambes croisées sur la chaise qu'on lui avait offerte, son pardessus en travers des genoux. Connor sentait que le moment approchait ; il concentra ses efforts pour retenir l'attention de son ex-camarade. Il avait deviné ce que signifiait l'absence de Goyle et le mouvement de la porte du placard. Dans la position qu'il occupait, Jimmy était à la merci de son adversaire.

Chemin faisant, Connor s'était montré nerveux jusqu'à l'incohérence. Maintenant, sa voix devenait stridente.

– Tu es trop malin, Jimmy, et il y a trop d'« il faut » dans tes paroles... Nous disons que la petite doit rester ici, et, nom de Dieu ! elle y restera !

L'esprit de Jimmy était actif. Le danger était tout proche, il le sentait. Il lui fallait changer de tactique. Il s'était trop fié à la peur qu'il inspirait à Connor, et il avait compté sans la « Bande ». Lequel de ces deux hommes recélait le danger ? Ses yeux attentifs scrutèrent d'un coup d'œil les visages. Il les connaissait ; il savait leurs lugubres histoires sur le bout du doigt. À ce moment, il vit un veston suspendu au mur, à l'autre bout de la chambre. Il le reconnut aussitôt : c'était le veston de Goyle. Où était celui-ci ? Jimmy temporisa.

– Je n'ai pas le moindre désir de déranger les plans de qui que ce soit, dit-il lentement, et il commença de mettre un gant, comme s'il allait partir. Je veux bien prendre votre avis, mais je vous ferais remarquer que la demoiselle m'inspire un égal intérêt...

Il contemplait pensivement la paume de son gant, comme s'il en admirait la coupe. Cette attitude en apparence innocente avait quelque chose de si bizarre que Connor s'élança en jurant :

– Vite, Goyle !...

Mais Jimmy avait quitté sa chaise et se tenait le dos contre le placard. Dans sa main nue, il tenait une arme noirâtre, menaçante, tout en crosse et en canon.

Il leur fit signe de reculer, et ils s'écartèrent.

– Je veux vous voir tous, ordonna-t-il. Ne vous cachez pas l'un derrière l'autre. Je veux voir ce que vous faites. Laisse ton pardessus, Bat, ou je te loge une balle dans le ventre.

Il s'était arc-bouté contre la porte, pour résister à la poussée du prisonnier ; mais Goyle semblait avoir accepté la situation, car il ne bougea pas.

– Alors, vous vous demandez tous comment j'ai su, railla-t-il.

Il leva sa main gantée et, dans la paume, quelque chose miroita sous la lampe.

Connor comprit. Un minuscule miroir cousu dans le gant fait partie de l'équipement des escrocs.

– Maintenant, messieurs, dit Jimmy avec un rire moqueur, je tiens à en faire à ma tête. Connor, vous allez, s'il vous plaît, m'amener la dame que vous avez enlevée cette après-midi.

Connor hésitait ; mais il rencontra le regard de Bat Sands, et sortit de la pièce, l'air maussade.

Jimmy ne dit mot jusqu'au retour de Connor, accompagné de la jeune fille, pâle et défaillante. Sur un signe de Jimmy, un homme lui présenta une chaise. Ce qu'elle vit au milieu du groupe abject, ce fut un jeune homme avec une petite barbiche

en pointe, qui la regardait avec des yeux graves et pensifs. C'était un homme du monde, à n'en pas douter, et son cœur bondit dans sa poitrine quand elle comprit que la présence en cet horrible endroit de cet homme aux vêtements de coupe irréprochable et au revolver si répréhensible signifiait sa délivrance.

– Miss Kent ? dit-il aimablement.

Elle inclina la tête, sans pouvoir parler. Les épreuves des heures précédentes l'avaient presque épuisée.

Jimmy la vit prête à défaillir.

– Je vais vous ramener chez vous, dit-il, et il ajouta d'un ton gamin : Mais permettez-moi de trouver que vous n'appréciez pas assez l'honneur qui vous est fait... Vous ne verrez pas souvent réunie une aussi belle collection des nôtres.

Il présenta de la main :

– Bat Sands, miss Kent, le plus vil des voleurs, et peut-être pire !... George Collroy, faussaire et féroce criminel... Vennis, le plus bas dans l'échelle des malfaiteurs, maître-chanteur. Et ici, continua Jimmy en s'écartant du placard, se trouve le joyau de la collection. Je vais vous présenter notre ami qui s'est effacé, si timidement...

Et, s'adressant à l'occupant :

– Sors de là, Goyle, dit-il sèchement.

Pas de réponse.

Jimmy désigna l'un des bandits :

– Ouvre-moi cette porte.

L'homme obéit.

– Sors de là, Goyle, grogna-t-il.

Puis il recula, blême d'étonnement.

– Quoi, quoi ! bégaya-t-il. Il n'y a personne !...

Avec un cri de surprise, Jimmy s'élança. Un regard lui suffit pour constater que l'homme disait vrai, et alors...

Il y avait des esprits vifs dans le nombre, des hommes habitués aux crises et prompts à agir. Bat Sands vit l'attention de Jimmy un instant distraite, et son pistolet momentanément abaissé. Pour Bat Sands, penser c'était agir.

Jimmy, en se retournant vers la « Bande », vit le casse-tête qui s'abattait et sauta de côté. Comme il reprenait son équilibre, quelqu'un jeta un pardessus sur la lampe, et la pièce fut plongée dans l'obscurité.

Jimmy étendit la main et saisit la jeune fille par le bras.

– Dans le placard, murmura-t-il, en la poussant vers la cachette d'où Goyle avait si mystérieusement disparu.

Puis, une main sur le bord de la porte, il chercha à tâtons les assaillants du bout de son pistolet... Il entendait leur souffle et les craquements du parquet, à mesure qu'ils s'avançaient vers lui. Il s'accroupit contre la porte, pensant bien qu'ils le viseraient à la tête. Il entendit le sifflement de la baguette et le casse-tête frappa le mur au-dessus de lui.

Une difficulté se présentait : faire feu créerait des ennuis. Il avait de nombreuses raisons pour éviter d'attirer l'attention de la police. Tant que la vie de la jeune fille ne courrait aucun danger, il résolut de ne pas tirer, et quand Ike Josephs, fouillant prudemment les ténèbres de sa canne, trébucha sur Jimmy, Ike s'écroula sans un cri, touché brutalement à cette partie de l'anatomie qui porte le noble nom de « plexus solaire ».

Aussitôt après, Jimmy entendit la jeune fille jeter un petit cri de frayeur, puis une voix qui le fit sursauter.

– Très bien ! Très bien ! Très bien !...

Il n’y avait qu’un homme qui se servît de ce mot de passe, et Jimmy, plein de reconnaissance, bénit son nom du fond du cœur.

– Par ici, miss Kent, disait la voix ; attention à la petite marche. N’ayez pas peur du monsieur qui est par terre, il a les menottes, il est ligoté, bâillonné, et absolument inoffensif.

Jimmy pouffa. Le mystère que constituait pour lui l’intime connaissance qu’avait Angel des plans de la « Bande » et des actions de Connor, la disparition de Goyle, tout s’expliquait. Il ne savait pas à coup sûr que l’occupant de la maison « vide » avait habilement percé la mince paroi qui séparait les deux immeubles, et installé un fond mobile au placard qui devenait ainsi une porte ; mais il le devina.

Puis un rayon de lumière aveuglant pénétra dans la pièce où la « Bande » cherchait encore à tâtons son ennemi ; et une voix douce s’éleva :

– Messieurs, vous pouvez choisir votre sortie : par la grande porte, où mon ami l’inspecteur Collyer monte la garde avec une troupe assez nombreuse ; ou par la porte de derrière où le brigadier Murtle, avec exactement sept agents en civil, vous attend impatiemment.

Bat reconnut la voix.

– Angel ! s’écria-t-il, consterné.

De l’obscurité, d’où jaillissait une étroite bande de lumière qui traversait la pièce, fusa un ricanement amusé :

– Qu’est-ce que c’est ? demanda la voix persuasive d’Angel, un flic ?

– Un rude flic, répondit Bat avec franchise.

CHAPITRE V

LE CRYPTOGRAMME

M. Spedding consulta sa montre. Il se tenait debout sur le dallage de marbre de la Grande Chambre Forte. Au-dessus de sa tête, retombant du dôme magnifique, flamboyaient les cent ampoules d'un lustre électrique. Il passa devant le grand soubassement qui se dressait au centre, et le sol était strié par les ombres de la carcasse d'acier qui l'entourait. À part une douzaine de chaises disposées en demi-cercle, la vaste salle était entièrement nue.

M. Spedding marcha de long en large, et ses pas résonnèrent. Quand il parla, les coins d'ombre de l'édifice enflèrent sa voix et renvoyèrent des échos bourdonnants.

– Il ne manque plus qu'une dame, fit-il en regardant à nouveau sa montre.

Il s'adressait à deux hommes assis aux deux extrémités du rang courbe de chaises : Jimmy, silhouette méditative, et Connor, mal à l'aise et subjugué. À une certaine distance derrière les chaises se tenaient deux ouvriers ; à leurs pieds gisait un sac d'outils, et sur une petite planche, un tas qui ressemblait à du sable.

Devant la porte, un gardien attendait, l'air stupide, la poitrine scintillante de médailles.

Des pas résonnèrent dans le vestibule, le froufrou d'une robe de femme, et Kathleen Kent entra, suivie de près par Angel. L'homme de loi eut un regard interrogateur à son adresse, tout en s'avancant pour saluer la jeune fille.

– M. Angel a bien voulu m'offrir son assistance, dit-elle timidement.

Son visage s'empourpra en reconnaissant Connor.

– ... Et au besoin, sa protection, ajouta-t-elle.

M. Spedding s'inclina.

– J'espère que vous ne trouverez pas trop pénible cette partie de la cérémonie, dit-il à voix basse en conduisant la jeune fille à sa chaise.

Puis il fit un signe au gardien.

– Que va-t-il se passer ? murmura Kathleen à l'oreille de son compagnon.

– Je me le demande, répondit Angel sur le même ton.

Il regardait le grand coffre où il savait entassée la fortune du joueur défunt, et il admirait l'ingéniosité fantasque qui avait préparé et prévu cette scène étrange. Un craquement de bottines lui fit tourner la tête. Il vit une silhouette en surplis blanc, puis un homme vêtu de noir portant sur un coussin une cassette dorée. Et soudain, les mots terribles et familiers le firent se dresser frissonnant :

« Je suis la résurrection et la vie, dit le Seigneur ; celui qui croit en Moi, quoiqu'il soit mort, vivra pourtant ; et tous ceux qui vivent et croient en Moi ne mourront jamais. »

La voix grave du clergyman résonnait dans l'édifice, et le détective comprit que les cendres du mort venaient occuper leur dernière demeure. La lente procession s'avançait vers les assistants silencieux. Lentement, elle approcha de la colonne ; puis le pasteur, gravissant l'escalier d'acier qui montait en tournant, commença le psaume qui peut-être convenait le mieux à la fin du vieux Réale :

« Aie pitié de moi, Seigneur, en Ta grande bonté... Lave-moi de toute perversité : et purge-moi de mon péché... Vois, j'étais pétri de perversité... Délivre-moi du mal, Seigneur. »

À mi-hauteur de la colonne s'ouvrait dans le granit une petite cavité. L'urne dorée y fut poussée, et les ouvriers, qui avaient suivi le petit groupe dans l'escalier, soulevèrent un cube lisse de granit poli.

« ... D'autant qu'il a plu à Dieu Tout-Puissant dans Sa miséricorde, de recevoir en Lui l'âme de notre cher défunt... »

La truelle du maçon grinça sur les parois de la cavité, et le bloc de pierre y fut ajusté jusqu'à se trouver à ras de la surface du soubassement. Quatre mots étaient gravés sur la pierre :

PULVIS
CINIS
ET
NIHIL

Les ouvriers leur tâche finie, l'avoué reconduisit à la porte le clergyman dont l'étrange office était accompli. Angel alla rejoindre Jimmy.

Il surprit son sourire et leva les yeux vers l'endroit où reposait la dépouille mortelle de Réale.

– Le latin ? demanda Angel.

– C'est étonnant, n'est-ce pas ? dit tranquillement l'autre. Réale avait vu beaucoup de choses... Un homme qui voyage se documente.

Il désigna l'épithaphe :

– Il a pris cette idée dans la cathédrale de Tolède. La connaissez-vous ? Une dalle de cuivre au-dessus du corps d'un faiseur de rois, Portocarrero : *Hic jacet pulvis, cinis et nihil*. Je la lui ai traduite ; la formule lui plut. Pendant qu'assis là je contemplais ces étranges funérailles, je me demandais si *pulvis, cinis et nihil* y figureraient...

Spedding revenait. Les ouvriers avaient disparu, la porte extérieure était fermée et le gardien s'était retiré dans sa chambre qui donnait sur le vestibule...

Spedding tenait une liasse de papiers. Il prit place, le dos tourné au piédestal, et ne perdit pas de temps en préliminaires :

– J'ai ici le testament de feu James Ryan Réale. Tout le monde ici, à l'exception de miss Kent, en connaît la teneur.

Il avait un certain humour caustique, cet avoué, et ses paroles le prouvèrent :

– Il y a huit jours, un très habile cambriolage a été commis dans mes bureaux : mon coffre a été ouvert, et mes papiers fouillés. Je dois cette justice à mon visiteur – il s'inclina légèrement, d'abord dans la direction de Connor, puis dans celle de Jimmy – de dire que rien n'a été volé ; à peine quelques papiers

ont été dérangés. Il est hors de doute que l'unique objet de ce cambriolage était de prendre connaissance de ce testament.

Jimmy demeura impassible sous cette accusation à peine dissimulée, et s'il bougea, ce fut seulement pour s'installer plus confortablement sur sa chaise. Même le regard implorant que la jeune fille lui lança ne parut lui causer le moindre embarras.

– Continuez, fit-il à l'avoué qui semblait attendre une approbation.

Il manifesta une gaîté tranquille. Il savait fort bien désormais qui était ce cambrioleur si prévenant.

– En copiant ce testament, le ou les cambrioleurs se sont assurés un avantage déloyal sur le ou les autres légataires.

Le papier raide bruissa lorsque M. Spedding déplia le document.

– Je vais vous lire ce testament, puis l'expliquer à ceux d'entre vous qui auraient besoin d'explications, reprit Spedding.

La jeune fille écouta attentivement le début de la lecture. Troublée par la terminologie légale, les répétitions incessantes et le verbiage chaotique de l'acte, elle se rendait pourtant compte peu à peu que les dernières volontés et le testament du vieux Réale constituaient quelque chose d'extraordinaire. Il était question de maisons et de propriétés, de bien-fonds et de reconnaissances... « ... et tout le reliquat de toute propriété que ce fût et où qu'elle fût », qui allaient à quelqu'un. À qui ? elle ne put le comprendre. Une fois, elle crut que c'était à elle-même : « à Francis Corydon Kent ou aux héritiers issus de lui » ; une autre fois, il lui parut que cette immense fortune dût revenir à « James Cavendish Fairfax Stannard, baronnet du Royaume-Uni ». Elle se demanda s'il s'agissait de Jimmy, et se rappela confusément qu'elle avait entendu dire que le neuvième baronnet de ce nom était un personnage de réputation douteuse. Puis il lui sembla encore que l'héritier dût être « Patrick George

Connor ». Il y avait encore dans le testament quelques vers de mirliton que bredouilla l'homme de loi, et quelque chose au sujet du grand coffre ; puis l'avoué se tut. Dans l'habituelle déclaration des témoins se trouvait la flèche du Parthe qui empourpra les joues de Connor, et provoqua le mauvais sourire de Jimmy.

L'avoué lut ceci :

Signé par ledit James Ryan Réale comme étant l'expression de ses dernières volontés, le mot voleur après « James Cavendish Fairfax Stannard, baronnet du Royaume-Uni », et le mot voleur après « Patrick George Connor », figurant dans les vingtième et vingt-troisième lignes à compter du début, ayant été biffés en notre présence...

L'homme de loi plia le testament d'un air revêché et le mit dans sa poche ; puis il tira quatre feuilles de papier d'une enveloppe.

– La chose est tout à fait claire pour vous, messieurs ?

Sans attendre la réponse des hommes, il se tourna vers la jeune fille interloquée.

– Pour vous, miss Kent, je crains que le testament ne soit pas aussi clair. Je vais vous l'expliquer en peu de mots.

« Feu mon client était propriétaire d'un établissement de jeux. Il amassa ainsi une énorme fortune, qu'il a laissée pour fonder, si je puis dire, un prix. Vous en êtes les concurrents. À vrai dire, c'est un concours entre les dupes, ou les héritiers de ces dupes, qui furent ruinés par feu mon client, et les hommes qui ont aidé à les dépouiller.

L'avoué parlait posément, comme s'il présentait une hypothèse ; mais il y avait quelque chose dans le ton qui fit broncher Connor.

– Votre père, mademoiselle, a été l'une de ces dupes, il y a bien des années – vous deviez être à l'école, à l'époque. Il devint subitement pauvre...

Le visage de la jeune fille devint dur :

– C'est donc ainsi que cela arriva ? dit-elle lentement.

– C'est ainsi que cela arriva, répéta lentement l'avoué. La fortune de votre père fut l'une des quatre grandes fortunes qui ont rempli le coffre de mon défunt client... Les trois autres sont morts depuis longtemps sans laisser de descendance. Vous seule représentez les victimes. Ces messieurs sont – mettons – des concurrents. Ce coffre (Spedding tendit le bras vers la grande chambre d'acier qui couronnait la colonne de granit) contient la fortune. Le coffre lui-même a été inventé par feu mon client. En place de la serrure se trouvent six cadrans portant chacun les vingt-six lettres de l'alphabet. Ces six cadrans sont concentriques, et il y a d'un côté un index d'acier. Un mot de six lettres ouvre le coffre. En tournant les cadrans de façon que les lettres s'arrêtent en face de l'index et forment ce mot, la porte s'ouvrira.

Il s'interrompit pour s'éponger le front, car il s'était échauffé dans l'ardeur de son explication. Puis il reprit :

– Quel est ce mot ? Il vous appartient de le découvrir. Mon défunt client, qui était passionné d'acrostiches, de rébus et d'inventions de toutes sortes, a laissé quelques mauvais vers qui, m'a-t-il expressément assuré, contiennent la solution.

Il tendit un feuillet d'abord à la jeune fille, puis aux trois autres. Pendant un instant, le monde se mit à danser devant les yeux de Kathleen. Tout ce qui dépendait de ces quelques mots

lui apparut. Fixant son attention sur chaque mot, comme si elle craignait d'en voir le sens lui échapper, elle lut :

*De cette énigme en langage ancien
Trouve le sens, et mon or sera tien.
Prends un Verrou, juste un seul (il importe),
Et fixe-le derrière certaine porte.
Ouest, Nord ou Sud, il faut que tu le mettes
Où dans la mer la Rivière se jette.
Prends quelques feuilles et toutes les entasse
Dans un peu d'Eau remplissant une Tasse.
J'ai trouvé cette énigme dans un livre,
Qui de puissantes vérités nous livre.*

Elle relut, et relut encore sous le regard des autres assistants. Plus elle lisait, plus il lui semblait que s'éloignait la solution ; de désespoir, elle se tourna vers Angel.

– Je n'y comprends absolument rien ! s'écria-t-elle. Rien, rien, rien !

– C'est, avec tout le respect que je dois à mon client, dit franchement l'homme de loi, un bel exemple de vers de mirilton ; et pourtant tout l'héritage dépend de ces vers !...

Il avait remarqué que ni Connor ni Jimmy n'avaient lu leur carré de papier.

– La feuille que je vous ai donnée est un fac-similé de l'original, lequel peut toujours être consulté à mon bureau.

La jeune fille, au comble de la perplexité, s'hypnotisait sur les quelques lignes.

– Je ne le trouverai jamais, dit-elle avec découragement.

Angel lui prit doucement le papier.

– N’essayez pas... Vous avez tout le temps... Je ne pense pas qu’aucun de vos concurrents aient rien gagné à l’avantage qu’ils se sont assuré. J’ai moi-même en ma possession une copie de ces vers depuis la semaine dernière.

La jeune fille ouvrit tout grand ses yeux étonnés :

– Vous ?

Un événement singulier arrêta l’explication d’Angel.

Connor était assis au bout de la rangée de chaises, considérant son papier d’un air maussade. Jimmy, qui caressait pensivement sa barbe, à l’autre bout, se leva tout à coup et se dirigea vers lui. L’autre recula à son approche, et Jimmy, s’asseyant à côté de lui, se pencha et lui dit quelque chose à voix basse. Il parlait rapidement ; Angel, qui les surveillait avec attention, vit le visage de Connor exprimer une surprise incrédule, puis la colère et l’incrédulité mêlées ; et Connor se dressa, frappant du point le dos de sa chaise.

– Quoi ? rugit-il. Renoncer à conquérir une fortune ? Plutôt te voir...

Jimmy ne prononça pas une parole ; il saisit Connor par le bras et le rassit sur sa chaise.

– Je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Penses-tu que je vais renoncer...

Jimmy lâcha le bras de l’homme et se leva en haussant les épaules. Il se dirigea vers Kathleen.

– Miss Kent... – Il hésita. – Ce que j’ai à dire est difficile ; mais je tiens à vous informer qu’en ce qui me concerne, la fortune est à vous. Je ne la revendiquerai pas, et je vous aiderai dans toute la mesure de mes moyens à découvrir le mot caché dans les dix vers.

La jeune fille ne répondit pas. Ses lèvres étaient crispées, et elle avait repris cet air dur qu'Angel avait remarqué quand l'avoué avait fait allusion à son père.

Jimmy attendit un moment qu'elle parlât ; mais elle demeura immobile ; et, s'inclinant légèrement, il se dirigea vers la porte.

– Arrêtez !...

C'était Kathleen qui avait parlé. Jimmy se retourna et attendit.

– D'après ce que j'ai compris, vous êtes l'un de ceux qui ont ruiné mon père ?

Jimmy ne baissa pas les yeux :

– Oui, dit-il simplement.

– Un de ceux auxquels je dois des années de misère et de chagrin... Quand j'ai vu mon père décliner lentement, le cœur brisé, accablé par la conscience de la folie qui avait réduit sa femme et son enfant à une pauvreté relative ; quand je l'ai vu mourir, broyé, anéanti par ses malheurs, je ne pensais pas devoir rencontrer un jour l'homme qui avait causé sa ruine.

Jimmy ne sourcillait toujours pas. Impassible, calme, imperturbable, il écoutait la dure accusation.

– D'après ce testament vous étiez de la même classe que mon père ; vous saviez comment induire en tentation un homme doux et simple qui avait une foi puérile en vous...

Jimmy ne répondit pas, et la jeune fille continua d'un ton mordant :

– Il y a quelques jours, vous m'avez aidée à échapper à des hommes que vous m'avez présentés, avec un air de supériorité, comme des voleurs et des maîtres-chanteurs. Je regretterai jus-

qu'à la fin de mes jours que ce soit vous qui m'ayez rendu ce service. Vous ! Vous ! Vous !

Elle étendit le bras avec mépris.

– C'étaient des voleurs ; mais vous, qu'êtes-vous ? Un racoleur de tripot ? Un appeau ? Une harpie se repaissant de la faiblesse de ses malheureux compagnons ?

Elle se tourna vers Connor.

– Si cet homme m'avait offert son aide, je l'aurais acceptée. M'eût-il offert de renoncer à ses droits sur cet héritage, j'aurais pu être touchée de sa générosité. Venant de vous, à qui Dieu avait donné les avantages de la naissance et de l'éducation, et qui les avez fait servir à la ruine et au malheur d'hommes comme mon père, cette offre est une insulte !

Jimmy était pâle comme la mort, mais il ne bougea pas. Seuls ses yeux devinrent plus brillants et la main qui tordait la pointe de sa barbe se crispa nerveusement.

La jeune fille se tourna vers Angel avec lassitude. Son indignation et la tension de cette soirée l'avaient épuisée.

– Voulez-vous me reconduire, monsieur Angel ?

Elle tendit la main à l'homme d'affaires qui avait observé la scène avec intérêt, et, feignant d'ignorer les deux hommes, elle se tourna pour partir.

Alors Jimmy éleva la voix :

– Je ne chercherai pas à m'excuser, miss Kent, dit-il tranquillement, car je ne dois compte de ma vie et de mes actes à personne. Votre condamnation ne rendra pas ma vie meilleure ou pire à vivre. Votre charité aurait pu tout changer...

Il la retint du geste, car Kathleen avait boutonné son manteau pour s'en aller.

– J’ai considéré loyalement votre question : je suis un de ceux auxquels votre père a dû sa ruine, en tant que j’étais l’un des complices de Réale. Je ne suis pas des leurs, en tant que j’ai tout fait pour dissuader votre père de courir les risques qu’il a courus.

Quelque souvenir parut l’amuser, et un sourire amer passa sur son visage.

– Vous dites que j’ai trahi votre père, dit-il du même ton posé. En fait, j’ai trahi Réale ; j’ai pris la peine d’expliquer à votre père le secret de la roulette électrique de Réale. Je lui ai démontré l’inutilité de risquer un sou de plus. (Il se mit à rire.) J’ai dit que je ne voulais pas m’excuser, et voilà que je me défends comme un gamin en faute !... dit-il, légèrement énervé. Puis il ajouta brusquement : Je ne veux pas vous retenir. Et il s’éloigna.

Il devina qu’elle attendait un instant, hésitant à répondre ; puis il entendit le frou-frou de sa robe et il sut qu’elle était partie. Il demeura à regarder le bloc de granit gravé qui recouvrait les cendres de Réale, jusqu’à ce que les pas de la jeune fille se fussent amortis ; et la voix du notaire rompit le silence :

– Et maintenant, sir James...

Jimmy pivota avec un juron, blême de colère :

– Jimmy, dit-il d’une voix âpre, Jimmy est mon nom, et je n’en veux pas d’autre, s’il vous plaît.

M. Spedding, si habitué qu’il fût aux accès d’humeur, fut un peu déconcerté par l’effet de ses paroles. Il se hâta de réparer sa bévue :

– Je... je voulais simplement dire...

Sans attendre la suite, Jimmy se tourna vers Connor :

– J’ai quelques mots à vous dire.

Sa voix avait repris son calme, mais ce calme était plein de menace.

– Quand j’ai persuadé Angel de vous laisser l’occasion d’échapper, le soir où la Bande a été arrêtée, j’espérais vous amener à tomber d’accord avec moi pour remettre l’argent à miss Kent, quand on aurait trouvé le mot... Je savais au fond de moi-même que c’était là un espoir chimérique et qu’il n’y a pas d’or dans le quartz dont vous êtes composé. Vous êtes une brute, pure et simple !

Il arpenta le hall une minute, puis s’arrêta.

– Connor, dit-il tout à coup, vous avez essayé de me tuer l’autre nuit. J’ai envie de vous rendre la pareille. Vous pouvez chercher à déchiffrer le mot qui ouvre le coffre... Trouvez-le par tous les moyens qui vous viendront à l’esprit. Volez-le, achetez-le, faites ce que vous voudrez. Le jour où tu auras trouvé la clef du trésor de Réale, je te tue !

Il parlait comme un homme qui expose une affaire ; et l’avoué, qui, dans sa jeunesse, avait écrit un volumineux petit traité sur « les Criminels de naissance », écoutait, regardait et, d’une façon tout à fait convenable, dévorait Jimmy des yeux.

Jimmy prit son chapeau et son pardessus sur une chaise, salua l’avoué et s’en fut tranquillement.

Dans le vestibule, au lieu d’un gardien, il en trouva six. Tous étaient des sous-officiers, et, comme l’indiquaient leurs médailles, ils avaient fait la guerre. Jimmy remarqua leur baudrier auquel pendait un étui à revolver, et il approuva la prudence de l’avoué.

– Garde de nuit, brigadier ? demanda-t-il à l’un d’eux dont il pouvait voir le grade sur la manche.

– Garde de jour et de nuit, monsieur, répondit-il tranquillement.

– Bon, fit Jimmy en sortant.

Il ne restait plus maintenant que l'avoué et Connor qui s'apprêtèrent à leur tour à partir.

L'homme de loi était médiocrement intéressé par le gros criminel lourdaud qui marchait à son côté, type assez commun de l'énergumène obstiné.

– Aucune explication que je puisse vous donner ? demanda Spedding dans le vestibule.

Les yeux de Connor étaient sur leurs gardes, et il fronça les sourcils.

– Vous n'avez pas grande confiance en nous, dit-il.

– Je n'en ai aucune, répondit le notaire.

CHAPITRE VI

L'ENVELOPPE ROUGE

M. Spedding, l'admirable notaire, habitait Clapham Common, où il possédait une charmante propriété : « High Holly Lodge ».

Il était célibataire, aimait le bridge et le madère. Les voisins curieux eussent été bien surpris d'apprendre que M. Spedding avait dépensé plus de trois mille livres en réparations pendant ses deux premières années de résidence à High Holly Lodge. Ce qu'ils savaient se résumait en ceci : M. Spedding avait eu « les ouvriers chez lui » pendant fort longtemps ; ceux-ci parlaient un langage tout à fait inconnu à Clapham ; et tant que dura leur travail, ils avaient habité un petit pavillon en fer galvanisé érigé tout exprès pour eux dans la propriété.

Un voisin en visite exprima l'opinion que, malgré le passage des ouvriers, il ne pouvait distinguer aucune modification importante dans la structure de la maison, et qu'à son point de vue, la demeure présentait le même aspect après le départ des maçons étrangers qu'avant leur arrivée. M. Spedding répondit avec la plus grande discrétion aux questions négligemment posées au sujet de l'importance des transformations locatives. Il parla vaguement d'un nouveau système de ventilation et fit allusion au chauffage central.

La banlieue aime à faire parade des perfectionnements de sa propre invention ; mais M. Spedding opposa aux envies mal déguisées d'inspecter ses travaux ce sourire rassurant qui lui était d'un si grand secours dans ses affaires.

Quelques jours après la scène dans la salle des dépôts de Lombard Street, M. Spedding était assis, solitaire, devant son modeste dîner.

Un journal du soir était à côté de sa chaise, et il le reprenait de temps en temps pour relire le paragraphe relatif à l'élargissement de la « Bande du Bourg ».

Les individus arrêtés à Poplar au cours de la rafle de la brigade des jeux ont été relâchés aujourd'hui, la police n'ayant pas réussi à réunir des preuves suffisantes pour tenter des poursuites.

L'avoué secoua la tête dubitativement.

– J'aime assez la définition d'Angel, dit-il avec un sourire de coin. C'est une bonne manière de sauver la face, mais je préférerais que la « Bande » fût... hors de jeu !...

Il changea d'ailleurs d'avis par la suite.

Un coup à la porte précéda l'apparition d'un paisible valet de chambre. L'avoué regarda la carte qu'il lui présentait sur un plateau, et il hésita.

– Faites entrer, dit-il néanmoins.

Jimmy se présenta et s'inclina légèrement devant l'homme d'affaires qui s'était levé à son arrivée.

Ils attendirent en silence que le domestique eût refermé la porte.

– À quoi dois-je l'honneur... ? commença le notaire en désignant un siège à son visiteur.

– Puis-je fumer ? demanda Jimmy.

M. Spedding acquiesça.

– C'est au sujet des millions de Réale, dit Jimmy en suivant des yeux le nuage de fumée qu'il exhalait.

– Je croyais qu'il était entendu que nous ne discuterions ce sujet qu'à mon bureau, pendant les heures de travail ? dit le notaire aigrement.

De nouveau, Jimmy approuva.

– Vous reconnaîtrez, monsieur Spedding, que le testament Réale est assez extraordinaire pour justifier une dérogation aux coutumes établies de la part des heureux, ou malheureux légataires.

M. Spedding eut un mouvement impatient de la main.

– Je ne me mêle pas de vos affaires, reprit Jimmy avec douceur, et l'étrange façon dont vous êtes entré en relations avec votre défunt client n'excite nullement ma curiosité ; non plus que les honoraires que vous avez reçus pour accepter une mission aussi extraordinaire. Mais je suis convaincu que vous êtes dédommagé d'inconvénients aussi légers que – disons : une visite d'après dîner de ma part...

Jimmy avait une façon de choisir ses mots, recherchant l'expression exacte qui convenait le mieux à sa pensée. L'homme d'affaires admit d'ailleurs la logique de ses propos et se contenta d'un haussement d'épaules qui ne signifiait rien.

– Je ne discute pas les mobiles qui vous guident, reprit Jimmy. Il me plaît de croire qu'ils sont absolument désintéressés et que vous avez adopté l'attitude du notaire idéal à l'égard de son client.

Cette fois, il garda le silence plus longtemps, et l'homme d'affaires lança un impatient :

– Eh bien ?

– Eh bien ! fit doucement Jimmy, cela admis, je me demande pourquoi, lors de la lecture du testament, vous ne nous avez pas révélé l'existence d'une clef à ces vers mystérieux.

– Il n'y a pas de clef, dit vivement l'avoué.

Et il ajouta :

– ... Autant que je sache.

– Pourquoi ne nous avez-vous pas parlé, continua Jimmy sans relever l'interruption, de la grande enveloppe rouge ?...

Spedding se dressa d'un bond, pâle comme la mort.

– L'enveloppe ?... balbutia-t-il. Que savez-vous... Quelle enveloppe ?

De la main, Jimmy le fit rasseoir.

– Pas d'émotions, pas de transports, pas d'honneur outragé, je vous prie, cher monsieur Spedding. Je n'insinue pas que vous ayez des intentions criminelles en taisant les renseignements sur ce que mon ami Angel appellerait la « pochette-surprise ». Le moment venu, je ne doute pas que vous nous eussiez révélé son existence.

– Je n'ai entendu parler d'aucune enveloppe rouge, dit l'avoué d'un ton rogue.

– Je pensais bien que vous diriez cela, dit Jimmy avec une certaine admiration dans la voix. Vous n'êtes pas de ces renards à vous enrouler et glapir au premier aboi du chien – si vous voulez me passer la comparaison. À vrai dire, vous m'auriez déçu, ce faisant...

Le notaire arpenta la pièce :

– Voyons, dit-il en faisant halte devant la silhouette à demi renversée dans le fauteuil enveloppé d'un nuage de fumée, vous avez passé pas mal de temps à me dire ce que j'étais, décrivant mes nombreuses qualités discutables et insinuant plus ou moins franchement que je suis un assez beau coquin. Puis-je vous demander où vous voulez en venir ? Est-ce du chantage ? demanda-t-il durement.

– Non, répondit Jimmy, nullement déconcerté par la brutalité de la question.

– Venez-vous mendier, ou emprunter, ou... ou voler ? s'informa Spedding d'un ton anxieux.

– Pas davantage, murmura paresseusement Jimmy.

– Tout ce que je puis vous dire, c'est d'en finir et de vous en aller. D'ailleurs, vous êtes libre de venir avec moi demain matin pour fouiller mes bureaux et interroger mes clercs. Je vous accompagnerai à mes banques et au coffre que je loue à la Banque de dépôts. Vous chercherez cette enveloppe rouge dont vous parlez, et si vous la trouvez, vous pourrez en tirer les pires déductions.

Jimmy aspira doucement sa cigarette, les yeux levés au plafond.

– Parlez-vous l'espagnol ? demanda-t-il.

– Non, dit l'autre avec impatience.

– C'est dommage, répondit Jimmy avec un ton de regret sincère. L'espagnol est une langue très utile – surtout en Argentine, pays délicieux, pour lequel les avoués indélicats ont, je crois, une prédilection toute spéciale... J'ai besoin de rafraîchir un peu mon espagnol, et pas plus tard que l'autre jour, je m'exerçais avec un homme dont le nom est, je crois, Murrello. Le connaissez-vous ?

– Si vous avez fini, je vais sonner le domestique.

– Il m’a raconté – mon Espagnol, veux-je dire – une curieuse histoire. Il est de Barcelone et, comme il est maçon ou quelque chose d’approchant, il fut amené en Angleterre avec quelques-uns de ses compatriotes pour effectuer de curieuses modifications dans la demeure d’un señor à – hem !... – à Clapham, précisément...

Le souffle du notaire devint court et rapide.

– D’après ce que j’ai cru comprendre, poursuivit languissamment Jimmy, – et mon Espagnol étant plus Andalou que Catalan, certaines parties de son intéressante histoire m’ont échappé, – ces transformations concernaient des chambres-fortes merveilleusement dissimulées : portes d’acier habilement recouvertes d’un mince plaquage de bois sculpté, caves artificieusement aménagées sous les cuisines en sous-sol, escaliers dérobés dans des murs pleins en apparence, et ainsi de suite.

Sa voix devint grave, et il se redressa dans son fauteuil.

– Je n’ai nul désir de fouiller votre bureau, ou plutôt, disons : je ne l’ai plus, ce désir, car j’en ai déjà méthodiquement examiné tous les coins et recoins. Non (il prévint les paroles de Spedding), non, ce n’est pas moi qui ai commis ce maladroit cambriolage dont vous avez parlé. Vous n’avez trouvé aucune trace de mon passage, j’en suis certain. Vous pouvez conserver les clefs de votre coffre, et je n’irai pas déranger vos banquiers.

– Que voulez-vous ? demanda brièvement l’avoué.

– Je veux voir ce qu’il y a dans vos caves, et plus spécialement l’enveloppe rouge.

Pensif, l’homme de loi fronça les sourcils. Ses yeux ne quittaient pas ceux de Jimmy.

– Admettons, dit-il lentement, que cette enveloppe existe ; admettons, pour les besoins de la cause, que ces caves mystérieuses et ces chambres secrètes existent réellement ; quel droit

avez-vous, plus que les autres héritiers, de demander à en faire la visite ?

Pourquoi vous donnerais-je sur eux un avantage illégitime ?

Jimmy se leva et se redressa avant de répondre :

– Je ne reconnais qu’un seul légataire, dit-il : la jeune fille. L’argent lui appartient. Je n’en veux pas un centime. Et je suis également décidé à ne laisser aucune autre personne en toucher un sou : ni mon jeune ami Connor... – Il s’arrêta pour donner plus d’importance aux trois mots suivants :

– ... ni vous même.

– Monsieur !... s’écria M. Spedding, outragé.

– Ni vous-même, monsieur Spedding, répéta Jimmy d’un ton convaincu. Entendons-nous bien. Vous êtes, me semble-t-il, un citoyen assez respectable. Je vous confierais dix ou cent mille livres sans éprouver la moindre inquiétude. Je ne vous confierais pas deux millions en espèces, à vous ni à personne. L’importance de la somme est de nature à annihiler votre sens moral. Le plus tôt l’enveloppe rouge sera remise à M. Angel, mieux cela vaudra pour nous tous.

Spedding, debout, la tête baissée, se tapotait le menton du bout des doigts ; il réfléchissait.

« Esprit vif, pensa Jimmy ; si je n’y prends pas garde, il va y avoir un drame. »

Il observa le visage du notaire et vit les rides s’effacer pour faire place au calme sourire.

« Conciliation et aveux partiels », jugea Jimmy.

Il ne se trompait pas.

– Eh bien ! monsieur Jimmy, dit Spedding avec une feinte cordialité, puisque vous savez tant de choses, mieux vaut vous en apprendre davantage. Comme vous l’avez si habilement découvert, ma demeure est en grande partie une chambre forte. Il y a nombre de précieux documents que je ne puis laisser à mon bureau. Ils sont plus en sécurité, ici, sous mes yeux, pour ainsi dire. Les papiers de M. Réale sont, je l’avoue, dans la maison. Mais – et maintenant suivez-moi bien – cette enveloppe rouge dont vous parlez y est-elle ou non, je n’en sais rien ! Il y a une foule de documents dans le dossier, et je n’ai pas eu le temps de les dépouiller tous. Il est tard, mais...

Il s’arrêta, incertain.

– ... si vous tenez à examiner les mystères du sous-sol (re-devenu lui-même, il souriait avec bienveillance), je serai charmé que vous m’aidiez à effectuer une rapide recherche.

Jimmy, sur le qui-vive, répondit aussitôt :

– Montrez-moi le chemin.

Spedding, après un moment d’hésitation, ouvrit la porte, et Jimmy le suivit dans le vestibule.

Contrairement à ses prévisions, le notaire le fit monter, et, traversant une chambre à coucher, meublée simplement, le conduisit dans un petit cabinet de toilette. Spedding ouvrit une armoire d’aspect ordinaire. Une douzaine de complets y pendaient sur des porte-habits, et l’homme de loi tâtonna un instant parmi eux. Puis on entendit un léger déclic et le fond de l’armoire pivota.

Spedding se tourna vers son visiteur avec un sourire railleur.

– Votre ami Angel n’a rien inventé en pénétrant dans l’antre de la « Bande du Bourg »... Venez !

Jimmy s'avança d'un pas léger dans l'obscurité. Il entendit tourner un bouton, et une lumière douce lui révéla une pièce minuscule où deux hommes tenaient debout à l'aise. Le fond de la garde-robe se referma et ils furent seuls dans une petite pièce de la taille d'un placard ordinaire.

Il y avait un levier d'acier sur l'un des murs. Spedding le manœuvra avec précaution. Jimmy se sentit s'enfoncer, et entendit un bourdonnement étouffé de mécanisme.

– Ascenseur électrique, sans doute ? dit-il avec calme.

– Ascenseur électrique, répéta Spedding.

Ils s'enfoncèrent à vingt pieds au moins (calcula Jimmy) au-dessous du niveau de la rue. L'ascenseur ralentit et s'arrêta devant une porte que l'avoué ouvrit avec une clé qu'il tira de sa poche, et ils pénétrèrent dans une obscurité glaciale.

– Il y a de la lumière par ici, dit l'homme d'affaires en cherchant à tâtons l'interrupteur.

Ils se trouvaient dans une vaste cave voûtée qu'éclairait une lampe au plafond. En face d'eux, une porte d'acier, et, rangées tout autour sur des supports de fer, un certain nombre de boîtes de laque noire.

Jimmy remarqua les inscriptions et fut un peu surpris de l'étendue et de l'importance de la clientèle de l'avoué. Spedding dut lire ses pensées, car il se retourna avec un sourire.

– Cela ne dénote guère un notaire en mauvaise posture, dit-il avec ironie.

– Deux millions de livres, rétorqua aussitôt Jimmy. Voilà ma réponse, monsieur Spedding. Fortune énorme pour qui n'a qu'à prendre. Je ne ferai pas confiance aux gouverneurs de la Banque d'Angleterre...

Si Spedding était ennuyé quand il se dirigea vers la porte et l'ouvrit, il réussit à dissimuler sa contrariété.

La porte, en se rabattant, découvrit une petite chambre de quatre pieds sur six, dont il pouvait toucher le plafond de la main. Il sentit un courant d'air frais, mais ne put découvrir d'où il provenait. Tout le mobilier de la petite cellule consistait en une table à écrire et une chaise tournante placées exactement sous la lampe électrique.

Spedding ouvrit un tiroir.

– Je ne ferme pas mes tiroirs à clef, ici, dit-il assez plaisamment.

Sans préambule, sans excuses préliminaires et sans manifester le moindre embarras, il glissa la main dans le tiroir et en retira une volumineuse enveloppe rouge qu'il jeta sur la table.

On eût pu croire qu'il n'avait jamais nié l'existence de l'enveloppe rouge. Jimmy le regarda avec curiosité, et le notaire soutint son regard.

– Un type nouveau ? demanda-t-il.

– Oh ! guère !... J'ai connu un homme comme vous, en Argentine. Il a fini par se faire pendre...

– Curieux !... J'ai souvent pensé que je pourrais être pendu, mais je n'ai jamais bien vu pourquoi...

Il fut sur le point d'ajouter quelque chose, mais se contint.

Jimmy tenait en main l'enveloppe rouge et l'examinait attentivement. Elle était scellée au chiffre de l'avoué et portait en suscription, de l'écriture gauche et illettrée de Réale : *Idées de rébus*. Il la soupesa, la palpa. Elle renfermait un petit paquet compact.

– Je vais l’ouvrir, dit résolument Jimmy. Vous, naturellement, vous avez déjà examiné son contenu...

L’homme d’affaires ne répondit pas.

Jimmy rompit le cachet.

Une partie de son attention était occupée à spéculer sur la nature du contenu ; l’autre s’efforçait de percer les intentions du notaire. Jimmy était trop expérimenté pour se laisser berner par la complaisance du mielleux M. Spedding. Il surveillait ses moindres mouvements. Tout en paraissant examiner le paquet avec une attention extrême, ses yeux ne quittaient pas l’homme d’affaires. De l’impassibilité même de Spedding, Jimmy inféra que le moment critique était proche.

– Nous pourrions examiner cette enveloppe là-haut tout aussi bien qu’ici, dit l’avoué.

L’autre approuva et le suivit hors de la petite pièce. Spedding tira la porte d’acier et la ferma ; puis il se retourna vers Jimmy.

– Remarquez-vous, dit-il sur un ton satisfait, combien cette chambre est habilement construite ?

D’un ample geste de la main, il désigna la grande cave, les supports d’acier, les boîtes noires et luisantes.

Jimmy était sur ses gardes. La bonne humeur du notaire était trop gratuite, ses remarques manquaient un tantinet d’à-propos. On eût dit l’introduction maladroite à une histoire que le conteur tient absolument à raconter.

– Voici, par exemple, dit Spedding en frappant sur l’une des boîtes, ce qui semble être un carton ordinaire... En fait, c’est un ingénieux piège à cambrioleurs, s’ils parvenaient à s’introduire dans cette cave. Il ne s’ouvre pas avec une clé, mais en pressant un bouton, soit dans ma chambre, soit ici...

Il se dirigea sans hâte vers le bout de la cave, suivi de Jimmy.

Pour un homme de sa corpulence, Spedding était remarquablement agile. Jimmy avait sous-estimé cette agilité.

Il s'en rendit compte lorsque la lumière s'éteignit subitement. Jimmy bondit vers l'avoué et heurta durement le mur de la cave. Il tâtonna rapidement à droite et à gauche et ne saisit que le vide.

– Restez tranquille, ordonna la voix de Spedding, de l'autre extrémité de la pièce, et gardez votre sang-froid. Je vais vous montrer mon piège à cambrioleurs.

Le long du mur, les doigts de Jimmy cherchaient l'interrupteur qui commandait la lumière. Comme s'il devinait son intention, l'avoué parla :

– L'électricité ne fonctionne plus, Jimmy, et je suis hors d'atteinte.

– Nous verrons bien, répondit tranquillement Jimmy.

– Et si vous vous mettez à tirer, vous ne ferez que rendre l'atmosphère un peu plus irrespirable qu'en ce moment, poursuivit Spedding.

Jimmy sourit dans l'obscurité, et l'avoué entendit le déclic d'un pistolet Colt que chargeait son prisonnier.

– Avez-vous remarqué le petit ventilateur ? demanda de nouveau l'homme de loi. Eh bien ! je suis derrière. Entre mon indigne personne et vos balles, il y a deux pieds de maçonnerie.

Sans répondre, Jimmy replaça son pistolet à hauteur de sa hanche. Il avait sa lampe électrique en poche, mais il s'abstint prudemment de s'en servir.

– Avant d’aller plus loin, dit-il lentement, voulez-vous être assez bon pour me faire part de vos intentions ?

Il avait besoin de trois minutes ; elles lui étaient fort nécessaires ; deux minutes suffiraient peut-être ?

Tout le temps pendant lequel parlait le notaire était activement employé.

Jimmy s’était rapidement déchaussé quand la lumière s’était éteinte ; en ce moment, il se glissait autour de la pièce, tâtant les murs de ses mains agiles.

– Pour ce qui est de mes intentions, disait l’homme d’affaires, vous devez bien vous douter que je ne vais pas vous remettre à la police... Je vais plutôt, mon jeune ami, vous « refroidir », pour employer le langage vulgaire des criminels ; par quoi j’entends dire (excusez la terminologie légale) que je vous dépêcherai dans un autre monde et, j’espère, quoique je n’en sois pas tellement sûr, un monde meilleur...

Il entendit dans les ténèbres le rire insolent de Jimmy.

– Vous êtes un homme selon mon cœur, Jimmy, continuait-il d’un ton de regret. J’aurais voulu m’épargner ce pénible devoir ; mais c’est un devoir que je dois à la société et à moi-même.

– Vous êtes un amusant personnage.

– Vous m’en voyez charmé... Jimmy, mon jeune ami, je crains que notre conversation ne doive en rester là. Avez-vous quelques notions de chimie ?

– Quelques-unes...

– Alors, vous apprécierez mon piège à cambrioleurs... Peut-être avez-vous remarqué la boîte de laque au couvercle perforé ? Oui ?... Bon !... Elle contient deux compartiments, et dans chacun d’eux se trouve un produit chimique en certaine quantité.

Quand le cyanure de potassium se combine avec l'acide sulfurique, savez-vous quel gaz se dégage ?

Jimmy ne répondit pas. Il avait trouvé ce qu'il cherchait. La conversation avec le maçon espagnol n'avait pas été inutile. C'était une petite aspérité dans la pierre. Il la poussa vers le bas et ressentit une impression de froid. Étendant la main, il rencontra le vide à la place du mur.

– Entendez-vous, Jimmy ? demanda le notaire.

– J'entends, répondit Jimmy, qui cherchait le battant de la porte secrète.

Ses doigts, glissant le long de la surface lisse de la saillie, rencontrèrent les deux loquets.

– C'est de l'acide cyanhydrique, dit la voix mielleuse de Spedding.

Et Jimmy entendit le déclic du bouton.

– Au revoir, dit encore la voix.

Jimmy trébucha à travers l'embrasement en refermant la porte sur lui et en entraînant avec lui une bouffée d'air lourdement chargé d'une odeur d'amandes...

CHAPITRE VII

LE CONTENU DE L'ENVELOPPE ROUGE

Mon cher Angel, écrivait Jimmy, je vous recommande un nommé Spedding, homme ingénieux. Si, par hasard, vous désirez lui rendre visite, faites-le pendant les heures de bureau.

Si vous avez envie de connaître le trésor secret de ses possessions, entrez par une maison lugubre au coin de Cleys Road, à un jet de pierre de « High Holly Lodge ». Elle est marquée « À LOUER ». Au sous-sol, vous trouverez un réduit à charbon. En le fouillant avec soin, vous découvrirez un escalier de pierre, puis un souterrain qui s'enfonce dans le sol jusqu'à la cave de l'ami Spedding. Si ces détails semblent extraits de Dumas ou de Harisson Ainsworth, ce n'est pas ma faute, j'ai rendu visite, hier soir, à notre conseiller juridique et j'ai passé une soirée fort mouvementée. Si je suis encore vivant ce matin, je le dois à ma prudence et à ma clairvoyance. Quant au résultat de ma visite, le voici : j'ai la clef du mot entre les mains. Venez la chercher.

Angel trouva ce billet en arrivant le matin à Scotland Yard. Lui aussi avait passé des heures d'insomnie à chercher vainement la clef des vers mystérieux.

Un télégramme convoqua Kathleen Kent en ville. Angel la rejoignit dans un petit restaurant de Rupert Street ; il fut frappé de la beauté délicate de la svelte jeune fille aux calmes yeux gris.

Elle l'accueillit avec un petit sourire triste.

– Je craignais que vous ne veuillez plus me revoir après mon éclat de l'autre soir... Ce... cette... personne est de vos amis ?

– Jimmy ? demanda gaiement le détective. Oh ! oui, Jimmy est en passe de devenir un ami ; mais il méritait tout ce que vous lui avez dit, et il le sait, miss Kent.

Le visage de la jeune fille s'assombrit tandis qu'elle pensait à Jimmy.

– Je ne comprendrai jamais comment un homme doué comme il l'est a pu se laisser aller à...

– Mais il a dû vous dire qu'il n'avait aucune part à la ruine de votre père ?...

La jeune fille ouvrit de grands yeux étonnés.

– Mais vous ne pensez pas sérieusement que je vais ajouter foi à ses excuses ?

Angel prit un air grave :

– C'est précisément ce dont je vous prierai. Jimmy ne s'excuse pas, et il ne mentirait certainement pas pour atténuer ses fautes.

– Mais... mais... fit Kathleen bouleversée. C'est un voleur, il ne s'en cache pas... Un méchant homme...

– Un voleur, oui, mais pas un méchant homme !... Jimmy est un mystère pour la plupart des gens. Moi, je le comprends parfaitement. Peut-être parce que j'ai moi-même trop du criminel dans ma nature...

– Comme je voudrais... Oh ! comme je voudrais avoir foi en lui ! Je pourrais alors cesser de le soupçonner d’avoir contribué à la ruine de mon malheureux père.

– Je crois que vous le pouvez, fit Angel, convaincu. Croyez-moi, il ne faut pas juger Jimmy d’après notre morale conventionnelle. Si vous me demandiez de le décrire, je dirais que c’est un génie qui s’emploie dans un cercle excentrique qui tantôt débordé le cercle rigide de la loi, et tantôt s’y inscrit. Si vous me demandiez, en tant que policier, et si j’étais son pire ennemi, ce que je peux contre Jimmy, je répondrais : « Rien ». Je ne connais aucun délit dont je puisse l’accuser, sauf de fréquenter parfois des individus douteux. En fait, cela m’arrive aussi. Écoutez, miss Kent : la première grosse affaire internationale où j’ai figuré était une gigantesque escroquerie contre la Banque Égyptienne. Il s’agissait de quelque quatre cent mille livres ; et bien que Jimmy parût être au-dessus de tout soupçon, nous qui nous occupions de l’affaire, nous le soupçonnions, et très fortement ! Les propriétaires de la banque étaient de riches Égyptiens, et le plus important était un pacha quelconque, le plus abominable gremlin qui eût jamais existé... Il est impossible d’expliquer à une dame quel gremlin c’était exactement, mais vous pouvez vous en douter. Eh bien ! le pacha savait que c’était Jimmy qui avait fait le coup, et nous le savions aussi, mais nous n’osions pas le dire. L’arrestation de Jimmy aurait automatiquement ruiné le banquier. Ce fut là que je compris à qui j’avais affaire, et quand on parle de Jimmy à propos d’une grosse affaire criminelle, je m’attends toujours à découvrir que la victime méritait tout ce qui lui arrive, et même un peu plus...

La jeune fille eut un petit frisson :

– Cela paraît effrayant ! Un tel homme ne pourrait-il mieux employer ses talents ?

Angel haussa les épaules en signe de désespoir.

– J’ai cessé de me lamenter sur les talents mal employés ; c’est un sujet qui me touche de trop près... Quant à Jimmy, je suis heureux que vous ayez mis la conversation sur ce sujet, car je vais vous demander de le revoir aujourd’hui.

– Oh ! mais cela me serait impossible !...

– Vous pensez, à ce qui est arrivé le soir de l’ouverture du testament ? Eh bien ! il vous faut l’oublier. Jimmy a la clef des vers énigmatiques, et il est absolument nécessaire que vous soyez là cet après-midi.

Après quelques hésitations, elle consentit.

*** **

Tous trois étaient assis dans le salon de Jimmy autour d’une table couverte de petits bouts de papiers.

La jeune fille l’avait revu avec quelque appréhension, et son salut distant l’avait rassurée davantage que n’eût fait une tentative pour se réhabiliter à ses yeux.

Sans aucun préliminaire, Jimmy exhiba le contenu du paquet. Il n’expliqua pas à la jeune fille par quels moyens il se l’était procuré.

– De tous ces papiers, commença-t-il, un seul peut nous rendre service, et encore ne fait-il qu’obscurcir le mystère ! Réale avait évidemment ce maudit cryptogramme dans la tête depuis longtemps. Il avait fait mainte expérience et en avait rejeté beaucoup. En voici une.

Il tendit une carte qui portait quelques mots de la main de Réale.

Angel lut :

Le mot de cinq lettres que j'emploierai, à savoir :

- 1. Blanc toutes les 2.4 sec.*
- 2. Blanc et rouge fixes.*
- 3. Deux groupes blancs toutes les 30 sec.*
- 4. Groupe occ. blanc sec. rouge jo sec.*
- 5. Blanc et rouge fixes.*

Au-dessus, Réale avait noté :

Mauvais ; trop facile.

Le détective fronçait des sourcils perplexes :

– Je veux bien être pendu si je vois en quoi c'est trop facile ! Cela me paraît aussi compliqué et aussi difficile que l'autre.

Jimmy eut un sourire de satisfaction tranquille devant l'embarras du détective. Il ne regardait pas Kathleen en face ; mais il pouvait voir du coin de l'œil son jeune visage tendu penché sur la carte, son front charmant plissé par un effort désespéré pour déchiffrer le curieux document.

– Pourtant, c'était facile, et si Réale s'était arrêté à ce mot, le coffre serait ouvert dès maintenant !...

Angel couvrait des yeux la mystérieuse explication.

– Le mot, à mon avis, reprit Jimmy est *Smock*, mais il se peut que...

– Comment diable... ? commença Angel stupéfait.

– Oh ! c'est facile, dit Jimmy allègre, et je suis surpris qu'un vieux voyageur comme vous n'ait pas trouvé.

Angel lut :

Groupe occ. blanc sec. rouges 30 sec.

Jimmy se mit à rire.

C'était la première fois que la jeune fille voyait cet homme étrange se départir de sa contrainte habituelle, et elle remarqua avec une satisfaction inexplicable qu'il était vraiment joli garçon quand il était gai.

– Laissez-moi vous le traduire. Laissez-moi le compléter.
Groupe à occultation blanc avec secteurs rouges toutes les trente secondes. Comprenez-vous maintenant ?

Angel hocha la tête.

– Vous allez me juger déplorablement borné, dit-il franchement, mais, même après votre lumineuse explication, je suis encore dans les ténèbres...

Jimmy pouffa.

– Supposons que vous alliez ce soir à Douvres vous asseoir au bout du quai de l'Amirauté. La nuit est magnifique, les étoiles scintillent dans les cieux, vous regardez vers la France, et vous voyez ?...

– Rien, répondit lentement Angel ; quelques feux de navires, peut-être, et l'éclair du phare de Calais.

– Le feu à occultation ? insinua Jimmy.

– *Occ. ! Bon Dieu !*

– Je suis ravi... Réale n'avait fait que prendre les noms des cinq phares célèbres – tout almanach maritime vous les donnera :

Sanda,

Milford Haven,
Orcaes,
Caldy Island,
Kinnaird Head.

Ils forment un acrostiche et les initiales donnent le mot *Smock*¹ ; mais c'était trop facile – et trop difficile, parce qu'il y a deux ou trois feux, en particulier les feux fixes, qui sont exactement les mêmes. C'est pourquoi il a rejeté cette idée-là...

Angel eut un soupir admiratif :

– Jimmy, vous êtes une merveille, dit-il simplement.

Jimmy, s'affairant parmi les papiers, coula un regard vers la jeune fille.

« Je ne suis qu'un homme comme les autres », pensa-t-il, et cette découverte l'ennuya.

– Nous arrivons maintenant à l'indice le plus important, dit-il en défripant sur la table un papier froissé.

– Ceci, je le crois, se rapporte directement à nos vers...

Les trois têtes se rapprochèrent au-dessus de la feuille chiffonnée.

– Le croquis d'un canard, ce qui veut dire T, épela Angel, et il est raturé ; ensuite, c'est un serpent qui signifie T...

Jimmy acquiesça.

¹ Mot anglais signifiant « blouse ».

– Dans les vers de Réale, dit-il posément, il y a six mots. Hormis ces six mots, je suis convaincu que le poème n’a aucun sens. Six mots lus à la file et chacun en capitales. Écoutez.

Il tira de son calepin le feuillet où se trouvaient les vers :

*De cette énigme en langage ancien,
Trouve le sens, et mon or sera tien.
Prends un Verrou, juste un seul (il importe)
Et fixe-le derrière certaine Porte.
Ouest, Nord ou Sud, il faut que tu le mettes
Où dans la mer la Rivière se jette.
Prends quelques Feuilles et toutes les entasse
Dans un peu d’Eau remplissant une Tasse,
J’ai trouvé cette énigme dans un livre
Qui de puissantes vérités nous livre.*

– Il y a six mots, dit Jimmy, tout en les griffonnant :

Verrou
Porte
Rivière

Feuilles
Eau
Tasse

– Chacun d’eux représente une lettre ; mais quelle lettre ?

– Il n’y a guère d’espoir, si le vieillard a choisi toutes sortes d’objets hétéroclites et rares pour représenter des lettres de l’alphabet, dit Angel.

La jeune fille murmura quelque chose et rencontra le regard inquisiteur de Jimmy.

– Je voulais simplement dire qu’il paraît y avoir une méthode dans tout cela, hésita-t-elle.

– Sauf pour ceci, dit Jimmy en désignant le canard raturé. D’après cela, il semblerait que Réale ait choisi ses symboles au hasard, et que le canard ne lui plaisant pas, il l’ait remplacé par le serpent.

– Mais, dit Kathleen, s’adressant à Angel, ne semble-t-il pas étrange qu’un illettré comme M. Réale ait pu faire ces dessins, même rudimentaires, sans avoir un modèle sous les yeux ?

– Miss Kent a raison ! s’écria Jimmy.

– Et, continua-t-elle, prenant de l’assurance à mesure qu’elle parlait, est-ce que ces dessins ne vous rappellent rien ?

– Quoi ? demanda Angel.

– Je ne saurais dire, répondit-elle en hochant la tête, et pourtant ils me rappellent quelque chose, et ils me tracassent exactement comme une mesure que je ne puis arriver à jouer. Je suis certaine de les avoir déjà vus, certaine qu’ils font partie d’un système...

Elle s’arrêta tout à coup.

– Je sais, dit-elle à mi-voix. Ils sont associés dans mon esprit avec... avec la Bible.

Les deux hommes la regardèrent, stupéfaits. Puis Jimmy se leva d’un bond, rayonnant d’enthousiasme :

– Oui, oui ! s’écria-t-il. Angel, vous ne voyez pas ? Les deux derniers vers du chef-d’œuvre de Réale :

*J’ai trouve cette énigme dans un livre
Qui de grandes vérités nous livre.*

Continuez, continuez, miss Kent ! s’écria Ange ! avec passion. Vous êtes sur la bonne piste. Essayez de penser...

Kathleen hésita, puis se tourna vers Jimmy pour lui adresser les premières paroles qu'elle formula à son intention ce jour-là :

– Vous n'avez pas... ?

Le sourire de Jimmy fut un peu sévère :

– Désolé de vous causer une déception, miss Kent, mais j'en ai effectivement un exemplaire, dit-il avec une pointe d'amertume dans la voix.

Il alla à la bibliothèque qui garnissait le fond de la pièce, en retira l'ouvrage, un volume très fatigué, et le mit devant elle.

Elle sentit qu'elle méritait le reproche qu'impliquait le ton du jeune homme.

Elle feuilleta rapidement les pages, mais l'inspiration semblait avoir disparu, car il n'y avait rien dans le saint livre qui mît de l'ordre dans ses pensées.

– Est-ce un texte ? demanda Angel.

Elle secoua la tête :

– C'est... quelque chose, dit-elle. Cela paraît vague, n'est-ce pas ?... Je pensais qu'avec le livre en main, cela reviendrait tout entier.

Angel étudiait avec ardeur le rébus.

– Voici l'une des lettres, en tout cas : c'est vous qui l'avez dit, Jimmy.

– La porte ? Oui, c'est à peu près évident. Quel que soit le mot, la seconde lettre est P. Vous voyez les griffonnages de Réale ? Tout cela ne vaut rien, les autres lettres sont bonnes. Voilà, je pense, ce que cela signifie, aussi pouvons-nous écarter T, O et K.

Le meilleur indice, continua-t-il, sont les notes au sujet du professeur. Vous le voyez :

Mem : Se procurer le nouveau livre du professeur.

Mem : Faire ce que le professeur juge bon.

Mem : Écrire au professeur au sujet de...

Or il s'agirait de savoir qui est le professeur, quel est son livre et ce qu'il conseillait... Réale était en correspondance avec lui, c'est certain ; dans son désir d'exactitude, Réale lui a demandé son avis. Parmi tous ces papiers, il n'y a pas trace de lettre, et s'il existe un livre, il est encore chez Sped..., il est toujours à l'endroit d'où provient cette enveloppe rouge.

Les deux hommes échangèrent un regard.

– Oui, dit Angel, comme s'il répondait à la pensée exprimée de Jimmy. Cela serait réalisable...

La jeune fille les regarda l'un après l'autre, l'air interrogateur.

– Cela veut dire courir de nouveaux risques ? demanda-t-elle d'une voix douce. Je ne vous ai pas demandé comment cette enveloppe rouge est parvenue entre vos mains, mais je me doute que cela n'a pas été sans danger.

Angel négligea la prière muette de Jimmy. Il était décidé à montrer à la jeune fille le beau côté du caractère de son singulier ami :

– Jimmy a affronté une mort particulièrement désagréable pour se procurer ce paquet, miss Kent.

– Alors, j'interdis de courir tous autres risques, dit-elle avec animation. Je croyais avoir nettement fait comprendre que je ne voulais accepter aucune faveur de votre ami ; encore bien moins sa vie.

Jimmy ne sourcilla pas. Il savait être mordant quand il le voulait, et il lui plut de l'être :

– Je crois que vous ne ferez jamais trop nettement comprendre à miss Kent que je suis partie intéressée dans l'affaire, dit-il d'un ton acide. Étant donné qu'elle a refusé l'offre que je lui faisais de renoncer à ma part de la fortune, elle pourrait ne pas oublier que mes intérêts dans l'héritage sont au moins aussi considérables que les siens. Je cours le risque qu'il me plaît, incité non par les motifs chevaleresques qu'elle me prête sans doute, que par le désir naturel de servir ma propre cause.

Elle broncha un peu sous l'âpreté de ses paroles, puis, reconnaissant qu'elle avait eu tort, elle s'irrita de son imprudence.

– Si le livre se trouve... là où se trouvaient ces papiers, on peut se le procurer, continua Jimmy, retrouvant sa suavité d'expression. Si le professeur vit toujours, nous le retrouverons. Dès demain, je serai en possession d'une liste de tous les livres qui ont jamais été écrits par des professeurs de quoi que ce soit.

Une pensée l'égaya, et il se mit à rire pour la seconde fois de la journée :

– Nous allons tous avoir de quoi lire, dit-il en souriant. Dieu sait dans quelles régions mystérieuses le professeur va nous conduire ! Je connais un professeur qui a rédigé un traité de sociologie en dix volumes ; et un autre qui a dit ce qu'il pensait de la Logique Inductive en douze cents pages compactes. Je m'imagine trois personnes assises au milieu d'un chaos de littérature scientifique, compulsant de pesants in-folio à la recherche de références ésotériques aux verrous, portes, rivières, *et cætera*.

Cette image eut raison de la gravité de la jeune fille, et son amitié avec cet homme qui faisait profession d'être un voleur et probablement pis commença par un éclat de rire qui accueillit sa boutade.

Jimmy rassembla les papiers et les replaça soigneusement dans l'enveloppe, puis il la tendit à Angel :

– Mettez cela dans les archives, dit-il sur un ton désinvolte.

– Pourquoi ne pas le garder ici ? demanda Angel, étonné.

Jimmy alla vers l'une des trois fenêtres qui s'ouvraient sur un petit balcon. Il jeta un coup d'œil rapide dans la rue et fit un signe au détective :

– Voyez-vous cet homme ?

Il désignait un badaud sur le trottoir opposé.

– Oui.

Jimmy revint au centre de la pièce :

– Voici pourquoi, dit-il simplement. Il y aura un cambriolage chez moi, cette nuit ou demain soir.

On ne laisse pas une fortune vous glisser entre les doigts sans faire un effort pour la conserver...

– Qui, *on* ? demanda la jeune fille. Vous voulez dire ces affreux hommes qui m'avaient enlevée ?

– C'est très possible, répondit Jimmy. Je pensais toutefois à quelqu'un d'autre.

La jeune fille avait mis son écharpe et demeurait, irrésolue, près de la porte. Angel attendait.

– Au revoir, dit-elle avec hésitation. Je... je crains d'avoir été injuste à votre égard et... et je voudrais vous remercier de tout ce que vous avez enduré pour moi... Je sais... je sens que j'ai été peu aimable, et...

– Vous n'avez pas été injuste, dit Jimmy à mi-voix. Je suis tout ce que vous pensez – et pis encore.

Elle lui tendit la main, et il l'éleva à ses lèvres, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

CHAPITRE VIII

LE VIEUX GEORGE

Un inconnu allant en visite dans la partie de North-Kensington qui avoisine Ladbroke Grove perdit son chemin. Il erra le long des rues cossues et de paisibles squares qui reflétaient l'opulence de la riche bourgeoisie, de larges avenues où stationnaient d'élégants coupés, et une fois il s'égara dans une ruelle bordée de remises où des palefreniers préparaient en sifflant les chars de la ploutocratie de Notting Hill. Peut-être n'avait-il aucune hâte d'arriver à destination, cet inconnu – qui n'a rien à faire en cette histoire ; mais il négligea l'occasion de se renseigner qui se présentait sous la forme d'un agent, et continua d'errer sans but. Il tomba dans Kensington Park Road, large artère bordée de vastes jardins et de cours ceintes de murs, puis tourna, dans une rue latérale. Il fit environ vingt pas et se trouva au cœur d'un quartier de taudis.

Ce ne sont pas des taudis ordinaires qui s'étendent entre Westbourne Grove et Kensington Park Road. Point de bicoques écroulées ni de passages bruyants, mais des rues aux maisons ornées de perrons qui conduisent à des portails prétentieux, et des sous-sols où des domestiques morts depuis longtemps ont été au service d'une petite bourgeoisie disparue.

Les rues sont livrées à une légion d'enfants braillards, crasseux à des degrés divers. Les vestibules de ces maisons n'ont ni

tapis ni revêtement, et dans certaines la responsabilité du bail est partagée par huit ou neuf familles, toutes confondant leur saleté commune.

Il y a des rues pleines de souillons qui vivent sur le pas de leur porte, les manches roulées sous des tabliers décolorés, et le samedi soir une rue au moins mérite le nom énergique mais profane que la police lui a donné : « le Petit Enfer ».

Dans cette rue en particulier, tout ce qui touche au « mouchardage » est considéré comme le plus grand des péchés. « Mouchard » signifie beaucoup de choses dans Cawdor Street. Ce peut être un agent, un détective, un inspecteur d'école primaire, un encaisseur de loyers ou le monsieur que la Compagnie du gaz emploie à retirer les gros sous des compteurs automatiques.

Un homme vint dans Cawdor Street, qui en loua l'une des plus grandes maisons. À la surprise des voisins, il ne prit pas de locataires. C'était la seule maison isolée de cette rue salubre, et elle portait le n° 49. Ses meubles arrivèrent de nuit, ce qui est courant chez les gens qui placent leur dernière ombre d'orgueil dans la respectabilité de leurs ustensiles de ménage. Cawdor Street sur le qui-vive pour voir la maîtresse de maison, apprit avec un étonnement sincère qu'il n'y en avait point et que le nouveau venu était célibataire.

Le n° 49 avait été jadis la résidence d'un petit entrepreneur de constructions ; d'où la petite porte de la cour qui flanquait l'un des côtés ; et ce fut avec satisfaction que les gens de Cawdor Street découvrirent que le nouvel occupant avait l'intention de restaurer l'ancienne splendeur de la maison. En tout cas, un panneau portant l'inscription :

J. JONES
CONSTRUCTEUR ET ENTREPRENEUR

fut étalé en évidence, et le curieux M. Lane (du n° 76), ayant réussi à jeter un regard dans la cour par la porte, vit le mot « *Bureau* » en grosses lettres, au-dessus de la porte latérale.

À heures fixes, principalement dans la soirée, des hommes assez mal habillés entraient au bureau, y restaient un moment et s'en allaient. Deux échelles délabrées firent leur apparition dans la cour, élevant ostensiblement leurs échelons en ruines au-dessus de la porte.

– J'ai essayé d'acheter une vieille voiture d'entrepreneur et une brouette aujourd'hui, dit M. Jones à un ouvrier. Je les aurai probablement demain à mon prix, et il ne serait pas mauvais de se procurer quelques sacs de chaux et deux ou trois charge-ments de sable et de briques, ainsi que quelques auges à plâtre pour compléter le tableau...

L'ouvrier grimaça :

– L'endroit aura été prêt à temps, Connor.

M. Connor (car tel était J. Jones, constructeur et entrepreneur) approuva de la tête et, pensif, se cura les dents avec un bout d'allumette.

– Il y a longtemps que j'ai vu que l'autre ne servait à rien, dit-il avec un juron. C'est pas de chance qu'Angel nous a découverts, la semaine dernière. Voilà deux mois que j'installe cette maison. C'est un voisinage agréable, où les gens ne fourrent pas leur nez partout, et les gars peuvent se retrouver ici sans que personne en sache rien...

– Et le vieux George ?

– Nous réglerons son compte cette nuit, dit l'autre en fronçant les sourcils. Bat va l'amener, et je veux savoir comment il se fait qu'il a laissé Angel nous surprendre.

Le vieux George avait toujours été une énigme pour la « Bande ». Il jouissait d'un poste de confiance que, selon beau-

coup, un vieillard toqué n'aurait pas dû occuper. Était-il prudent et raisonnable de lui confier l'argenterie si laborieusement enlevée de Raebury House, et les bijoux de lady Ivy Task-Hender, pour le vol desquels un certain « Hog » Stander purgeait en ce moment sept « piges » ? Avait-on eu raison de l'installer comme gardien de la maison vide de Blackwall, par où M. Angel avait pénétré jusqu'au lieu de réunion de la « Bande du Bourg » ?

Certains répondaient « oui », et ils constituaient la puissante faction qui comptait Bat Sands, Curt, Goyle et Connor parmi ses membres. Ils prétendaient que nul soupçon ne pouvait peser sur ce vieux bonhomme à moitié idiot, avec ses « serins empaillés, ses poissons rouges, ses lapins et ses souris en cage ; et leur opinion était corroborée par le fait que les inestimables diamants de lady Ivy étaient cachés depuis des mois dans le double-fond du clapier dévolu aux cobayes, dans l'étrange ménagerie du vieux George, tandis que la police mettait Londres sens dessus dessous pour les retrouver.

Mais, actuellement, le vieux George était en disgrâce. Bien qu'on l'eût trouvé au milieu de sa ménagerie, solidement ligoté à une chaise, avec un mouchoir sur la bouche, certains soupçons pesaient sur lui. Comment Angel avait-il opéré dans la chambre du premier étage sans que le vieux George le sût ?

Angel aurait pu l'expliquer. En vérité, il aurait pu les tranquilliser en grande partie au sujet du vieux George, car en observant l'autre de la « Bande », il s'était complètement mépris sur le rôle de « gardien » de la maison « vide » joué par le vieillard.

Dans un fiacre à quatre roues, le vieux George souriait naïvement et passait de temps en temps la main sur sa bouche tremblante en écoutant les exhortations de M. Bat Sands.

– Connor veut tout savoir, dit Bat menaçant, et si tu nous a joué un tour, mon vieux, que Dieu te protège !

– Que Dieu me protège, sourit le vieux George avec complaisance.

Il passa ses doigts sales dans ses rares mèches blanches, puis son sourire s’effaça et sa bouche tomba lamentablement.

– Monsieur Sands..., commença-t-il, et il s’arrêta. Puis il se répéta le nom une douzaine de fois, et il se gratta la tête à nouveau.

Bat, qui s’était penché pour recueillir une confession possible, se rejeta en arrière et jura doucement.

Chez « J. Jones, constructeur et entrepreneur », étaient rassemblés en face les membres de la « Bande du Bourg ».

– Supposé qu’il nous ait livrés, demanda Goyle, qu’est-ce qu’on fera de lui ?

Les sentiments de l’assemblée n’étaient guère douteux. Un sourd grondement animal, terrifiant dans sa férocité, parcourut l’assistance.

– S’il nous a vendus... – c’était Vennis qui parlait, ses yeux de poisson tournés vers Connor – ... eh bien ! on le refroidit !

– Tu parles comme un idiot, dit Connor avec mépris. S’il nous a vendus, vous pouvez être sûrs qu’il ne sera pas plutôt ici que la maison sera cernée par la police. Si Angel sait que le vieux George est l’un des nôtres, il sera filé nuit et jour, et le fiacre qui l’amène sera suivi par un autre qui amènera Angel. Non, je parie ma tête pour le vieux. Mais je veux savoir comment le maudit détective a pu entrer dans la maison voisine.

Leur attente ne fut pas longue, car Bat frappa à la porte presque au moment où Connor finissait sa phrase.

À demi tiré, à demi poussé dans la pièce, le vieux George s’arrêta, triturant son chapeau, souriant désespérément aux vi-

sages sombres qui l'accueillaient. Il marmonna quelque chose à voix basse.

– Qu'est-ce c'est ? demanda sévèrement Connor.

– Je disais, un monsieur... commença le vieux George, puis il garda le silence.

– Quel monsieur ? demanda Connor.

– Je parle de moi, dit le vieillard dont le visage prit une curieuse expression de dignité. Je dis et je soutiens qu'un monsieur est un monsieur, quelque société qu'il fréquente. Jadis, à l'Université, j'ai rabroué un étudiant.

George parlait avec une distinction majestueuse, presque pompeuse.

– Je disais : Il y a un axiome auquel je voulais vous renvoyer : *De gustibus, non est disputandum*, et... et...

Ses doigts tremblotants remontèrent sa bouche bredouillante, et le sourire sans expression reparut.

– Écoute, dit Connor en lui saisissant le bras, nous ne voulons rien savoir de ta sacrée Université : nous voulons savoir comment Angel est entré dans notre boîte ?

Le vieillard parut perplexe.

– Oui, oui, murmura-t-il ; naturellement, monsieur Connor, vous avez été très bon... La boîte... Ah !... le jeune homme qui voulait louer la chambre du premier ?

– Oui, oui, dit vivement Connor.

– Un jeune homme merveilleux, divagua le vieux George, mais plein de curiosité. Je me rappelle qu'une fois, je m'adressais à une nombreuse assemblée de jeunes gens à Cheltenham, ou, peut-être, de jeunes filles... Je...

– Au diable ! cria Goyle, furieux. Qu’il réponde, ou faites-le taire !

Connor le remit à sa place d’un mot :

– Laissez-le parler comme il l’entend.

– Ce jeune homme admirable, poursuivit le vieillard, revenant par bonheur à son sujet, désirait des renseignements que je n’étais pas disposé à donner, monsieur Connor, en me souvenant de vos nombreux bienfaits, renseignements concernant particulièrement un certain M. Vennis.

– Oui, continuez, pressa Connor.

Le visage de Vennis s’était tendu.

– Je crains qu’il y ait des moments où mon esprit habituellement actif tombe dans une paresse étrangère à mon caractère... à mon caractère normal...

Le vieux George était redevenu pédant.

– ... où un étranger peu observateur pourrait être tenté de me considérer comme une quantité négligeable. Cet admirable jeune homme fit de moi assez peu de cas pour dire à son compagnon qu’il y avait une corde... oui, distinctement, une corde... pour ledit M. Vennis...

Le visage de Vennis était livide.

– Et, demanda Connor, qu’est-ce qui est arrivé ensuite ? Ils étaient deux, n’est-ce pas ?

Le vieillard approuva gravement de la tête ; il recommença plusieurs fois, comme si ce mouvement lui plaisait.

– L’autre jeune homme (pas celui qui était aimable, un autre), voyant que je ne pouvais louer les chambres (car je ne le pouvais vraiment pas sans votre permission, monsieur Connor), entama la conversation avec moi. Il parlait très fort... sur la va-

leur relative des choux et des carottes comme aliments herbacés pour les mammifères. Où se trouvait alors le monsieur aimable ? je ne saurais le dire...

« Je le devine... » pensa Connor.

– Je me rappelle bien quand c'était, continua le vieux George, parce que cette nuit-là je fus réveillé et effrayé par des bruits étranges dans les chambres du premier, et j'ai naturellement et raisonnablement conclu qu'ils étaient causés...

Il s'arrêta et, regarda craintivement autour de la pièce, continua en baissant la voix :

– ... par certains esprits, murmura-t-il mystérieusement, et il montra du doigt, en les regardant les uns après les autres, les occupants de la pièce.

Il y avait quelque chose de fantastique dans les gestes et dans l'expression bizarre de l'étrange vieillard, et plus d'un de ces criminels endurcis frissonna.

Connor rompit le silence.

– Alors, voilà comment cela s'est passé, hein ? L'un d'eux vous tenait le crachoir pendant que l'autre montait se cacher ? Eh bien ! garçons, vous avez entendu le vieux. Qu'en dites-vous ?

Vennis s'agitait sur son siège et tourna son visage impassible vers le vieillard qui jouait toujours avec son chapeau en marmonnant à voix basse ; dans quelque région inconnue, où l'avait entraîné sa pauvre cervelle divaguante, il soutenait une conversation avec un personnage imaginaire. Connor pouvait voir ses sourcils remuer ; il saisissait des lambeaux de phrases, tantôt dans une bizarre langue morte, tantôt dans un anglais pompeux de maître d'école.

Ce fut Vennis qui parla pour tout le monde.

– Le vieux en sait beaucoup trop long, dit-il de sa voix calme. Je suis d’avis...

Il n’acheva pas sa phrase. Connor jeta un coup d’œil rapide sur les assistants.

– S’il y a quelqu’un ici, dit-il lentement, qui veut se réveiller à 7 heures du matin pour voir un homme lui lier les mains derrière le dos, et un prêtre prier pour lui ; s’il y a quelqu’un ici qui veut faire une courte promenade après son premier déjeuner, entre deux rangées de gardiens, jusqu’à un petit hangar où une corde flambant neuve tombe du toit, il est libre de faire ce qu’il lui plaît du vieux George, mais pas dans cette maison.

Il fixa son regard sur Vennis.

– Et s’il y a quelqu’un ici, continua-t-il, qui est déjà dans l’ombre de la corde, et pour qui un ou deux crimes de plus ne changeront rien à rien, il peut faire ce qu’il lui plaît... hors de cette maison.

Vennis recula.

– Il n’y a rien contre moi, gronda-t-il.

– La corde, murmura le vieillard. Vennis à la corde, s’égaya-t-il. Je crains bien qu’ils aient trop compté sur le fait que je ne suis pas toujours dans mon état normal... Vennis...

L’homme dont il parlait se dressa en grondant comme une bête prise au piège.

– Assieds-toi, sinon...

Bat Sands, ses cheveux rouges tondu ras, lança sa chaise dans la direction de Vennis furieux.

– Ce que dit Connor est la vérité. On va pas zigouiller le vieux, et nous zigouiller nous-mêmes ! Si on est pendus, que ce-

la en vaille la peine ! Quant au vieux, il est ramolli, et c'est tout ce qu'on peut dire. Il faut le surveiller de près...

Un coup frappé à la porte l'arrêta net.

– Qui que c'est ? murmura-t-il.

Sur la pointe des pieds, Connor alla jusqu'à la porte verrouillée :

– Qui est là ?

Une voix familière le rassura ; il ouvrit et se mit à parler à voix basse avec quelqu'un qui resta dehors.

– Il y a quelqu'un qui veut me voir, expliqua-t-il. Ferme à clef derrière moi, Bat.

Et il sortit rapidement.

Pas un mot ne fut prononcé, mais chacun raisonnant à sa manière, tira une conclusion du départ précipité de Connor.

– Assemblée plénière, fit une voix rauque du fond de la pièce. Connor nous a tous réunis ici. Est-ce que ce serait un piège ?...

Bat partageait cette idée.

– Non, dit-il, il n'y a rien contre nous, puisque Angel nous a relâchés la semaine dernière, faute de preuves, et Connor est sûr.

– Nom de Dieu ! je n'ai pas confiance en lui, dit Vennis.

– Je n'ai confiance en personne, dit Bat d'un ton revêche, mais Connor, lui, est sûr.

On frappa à la porte.

– Qui est là ?

– Ça va bien, dit une voix assourdie.

Bat ouvrit la porte, et Connor entra. Ce qu'il venait de voir et d'entendre avait produit en lui un changement merveilleux. Ses joues étaient rouges et ses yeux brillaient de triomphe.

– Les gars, dit-il (et ils perçurent un frémissement dans sa voix), j'ai une affaire épatante pour vous : un million de livres, parts égales.

Il sentit plutôt qu'il n'entendit l'émotion que causaient ses paroles. Il s'arrêta, le dos à la porte entr'ouverte :

– Je vais vous présenter un nouveau type, ajouta-t-il, hâlant ; je me porte garant pour lui.

– Qui c'est ? demanda Bat. Est-ce qu'on le connaît ?

– Non, dit Connor, et on ne vous demande pas de le connaître. Mais il a la galette et ça suffit, Bat... Cent livres chacun, cette nuit.

Bat Sands se cracha dans la main.

– Faites-le entrer, ça nous va. Et un murmure approbateur s'éleva.

Connor s'éclipsa un instant, puis revint, suivi d'un inconnu bien vêtu qui affronta avec un sourire tranquille les regards interrogateurs de l'assistance. Ses yeux parcoururent chaque visage. Ils s'arrêtèrent un moment sur Vennis, puis se posèrent avec soupçon sur le vieux George, qui, assis sur une chaise, les jambes croisées et la tête basse, se parlait rapidement à mi-voix.

– Messieurs, dit l'inconnu, je suis venu dans le but de m'assurer vos services. M. Connor m'a dit qu'il vous avait déjà parlé des millions de Réale. En deux mots, j'ai résolu de prévenir tous les autres et de m'assurer la fortune. Je vous en offre la moitié, à partager également entre vous, et en gage de ma sincé-

rité, je vais compter cent livres à chacun de vous qui acceptera de m'aider.

Il tira d'une de ses poches une épaisse liasse de billets et de deux autres poches deux liasses semblables. Il les tendit à Connor, et les yeux avides de la « Bande » convergèrent sur les papiers fripés.

– Ce que je vous demanderai, continua l'inconnu, je vous le dirai plus tard.

– Un instant, interrompit Bat. Qui d'autre est dans l'affaire ?

– Nous seuls, répondit l'homme.

– Jimmy en est-il ?

– Non.

– Angel en est-il ?

– Non.

– Allez-y, dit Bat satisfait.

– L'argent est dans un coffre que seul un mot peut ouvrir. Ce mot, personne ne le connaît... jusqu'à présent. La clef du mot a été volée, il y a quelques jours, chez le notaire du défunt, par... Jimmy.

Il s'interrompit pour observer l'effet produit par ses paroles.

– Jimmy a remis cette clef à Scotland Yard, et nous ne pouvons espérer l'avoir.

– Et alors ? demanda Bat.

– Ce que nous pouvons faire, continua l'autre, c'est ouvrir le coffre avec quelque chose de plus puissant qu'un mot.

– Mais la garde ! dit Bat. Il y a une garde en armes, postée là par l’homme d’affaires.

– Nous pouvons arranger cela...

– Pourquoi ne pas s’adresser à l’homme d’affaires ?

La suggestion venait de Curt Goyle.

L’inconnu fronça les sourcils :

– L’homme d’affaires n’a pas à intervenir, dit-il d’un ton bref. Maintenant, êtes-vous avec moi ?

La question était inutile. Connor disposait les billets en petits tas ; les hommes vinrent prendre, un par un, leur argent sur la table ; et, après avoir échangé quelques mots avec Connor, se retirèrent en saluant gauchement l’inconnu.

Bat partit le dernier.

– Demain soir... ici, murmura Connor.

Il demeura seul avec le nouveau venu, sauf le vieillard, qui n’avait pas changé d’attitude, plongé dans sa conversation avec un interlocuteur imaginaire.

– Qui est-ce ? demanda l’inconnu.

Connor sourit.

– Un vieux bonhomme, complètement toqué. Mais c’est un monsieur, et un savant ! Il parle toutes sortes de langues : latin, grec et Dieu sait quoi. Il a été maître d’école ; quant à ce qui l’a réduit là : boisson, drogues ou folie ordinaire, je n’en sais rien.

L’inconnu examina le fou avec intérêt, et le vieux George, comme s’il se rendait compte tout à coup qu’on l’observait, s’éveilla en sursaut et regarda l’autre de ses yeux clignotants. Puis il se mit lentement sur pied et dévisagea attentivement l’étranger sans interrompre sa conversation bredouillante.

– Ah ! dit-il en élevant la voix, un monsieur ! Enchanté, monsieur, enchanté ! *Omnia mutantur, nos et mutamur in illis*, mais vous n’avez pas changé.

Il recommença à marmonner.

– Je ne l’ai jamais vu, dit l’inconnu en se tournant vers Connor.

– Oh ! le vieux George se figure toujours qu’il a déjà vu les gens.

– Un monsieur, murmurait le vieux George, un monsieur accompli, et un maître généreux. Il a acheté un exemplaire de mon livre... Vous l’avez lu ? Ça s’appelle... ah ! j’ai oublié le titre !... Et il m’a fait consulter pour son... son anagramme.

– Quoi ?

Le visage de l’inconnu devint couleur de cendre, et il saisit Connor par le bras.

– Écoutez ! écoutez ! murmura-t-il passionnément.

Le vieux George redressa la tête et regarda l’inconnu avec douceur.

– Un monsieur accompli, dit-il avec une insolence pathétique. Il m’appelait invariablement « Monsieur le professeur ». C’était une attention délicate de sa part.

Il tendit un doigt triomphant vers l’inconnu.

– Je vous reconnais ! cria-t-il d’une voix perçante, et son rire fêlé résonna dans la pièce. Spedding, vous vous nommez Spedding ! Et vous êtes notaire !... Je vous ai vu dans la voiture de mon patron.

– Le livre, le livre ! haleta Spedding. Quel était le titre de votre livre ?

Ce fut de sa morne voix habituelle que le vieux George répondit avec une courtoisie extravagante :

– Voilà l'unique détail, monsieur, que je ne peux jamais me rappeler !

CHAPITRE IX

LA GRANDE TENTATIVE

Il y a des critiques dédaigneux qui se moquent de Scotland Yard. Ce sont des critiques officieux, naturellement, auteurs de récits où figurent des détectives amateurs d'une perspicacité anormale dénouant avec une aisance consommée des énigmes qui ont déconcerté la police pendant des années. En fait, Scotland Yard passe pour la meilleure police du monde. Les gens qui parlent si facilement des « bourdes » de la police devraient se rappeler le fait curieux suivant :

Depuis un quart de siècle, de tous les accusés traduits devant les juges d'Old Bailey sous une accusation capitale, un seul a évité le terrible châtement.

Scotland Yard possède une longue patience et une terrible sûreté.

Angel reçut dans son petit bureau une lettre à l'écriture allongée et maladroite ; elle était incohérente, tachée de larmes et soulignée d'un bout à l'autre. Il la parcourut, examina la date du timbre et sonna.

Le planton qui répondit à son appel le trouva en train d'examiner une carte de Londres.

– Allez chercher E. B. 93 au Bureau des Fiches, dit Angel.

Cinq minutes plus tard, le planton revint avec un gros dossier gonflé de papiers. Il y avait des photographies effrayantes comme n'en voit pas le monde extérieur ; et il y avait une petite clef munie d'une étiquette.

Angel examina soigneusement le dossier et relut la lettre de la femme...

*** **

Vennis, l'homme au visage d'une pâleur de mort, acheva son petit déjeuner tardif et, charmé par l'agréable froissement des billets neufs dans sa poche de pantalon, s'en vint flâner dans Commercial Road. Un camarade, adossé contre un cabaret, le salua d'un léger signe de tête. Une jeune femme crottée qui se hâtait de rentrer, avec le déjeuner de son homme dans son tablier, s'écarta avec un frisson, car, pour son malheur, elle connaissait Vennis ; un chien perdu vint se frôler à lui, alors qu'il s'était arrêté un moment au bord de la chaussée, et reçut pour sa peine un coup de pied.

Vennis était absolument dénué de sensibilité ; et, en outre, bien que l'argent qu'il avait en poche compensât la plupart des choses, le souvenir du vieux George et de ses divagations l'inquiétait.

Quelqu'un, sur l'autre trottoir, attira son attention. C'était une femme, et il la connaissait fort bien ; c'est pourquoi il fit semblant de ne pas voir le signe que sa main lui adressait.

Deux jours auparavant, elle avait mérité des reproches, et Vennis avait saisi l'occasion pour rompre la liaison qui les unissait depuis cinq ans. Aussi, quand la femme au visage meurtri l'appela, fit-il brusquement demi-tour et se dirigea-t-il vers Aldgate.

Il ne regarda pas derrière lui, mais il entendit bientôt les pas de la femme qui le suivait, puis son nom, prononcé d'une voix rauque. Il se jeta dans une rue latérale, enrageant à part lui ; enfin, arrivé dans une partie peu fréquentée, il se tourna vers elle.

Elle lut sa fureur dans ses yeux et tenta de parler. C'était une femme repentante, maintenant, et toute prête à l'aveu ; mais l'attitude férocement menaçante de l'homme figea la parole sur ses lèvres.

– Alors, dit-il, pinçant ses lèvres minces, alors, après ce que j'ai dit et ce que j'ai fait, tu me suis, n'est-ce pas ? Tu m'affiches dans la rue, hein ?

Il s'approcha d'elle, les poings serrés, et la pauvre fille, fascinée par le regard venimeux de ses yeux ternes, demeura clouée sur place. Puis, avec un grognement, il la frappa, une fois, deux fois, et elle s'affaissa en gémissant sur le pavé.

On peut se permettre dans Commercial Road, à la nuit tombante, des actes inadmissibles en plein jour, sauf le samedi ; et les quelques spectateurs attirés par l'espoir d'une rixe se montrèrent indignés, mais passifs, comme toutes les foules londoniennes. La seule exception fut un homme paisible et d'âge mûr, qui se dressa devant Vennis au moment où il allait s'éloigner.

– Vous avez été particulièrement brutal, fit l'homme paisible.

Vennis le toisa du regard et jugea qu'il n'y avait pas à badiner avec lui.

– Je n'ai rien à vous dire, dit-il rudement.

Et il essaya de passer, mais une poigne de fer le retint.

– Un instant, mon ami, fit l'autre tranquillement. Pas si vite ; on ne commet pas une agression aussi brutale en pleine rue sans châtement. Je vous prie de m'accompagner au poste.

– Et si je refuse ? demanda Vennis.

– Je vous y emmènerai, répondit l'autre. Je suis l'inspecteur Jarvis, de Scotland Yard.

Vennis réfléchit rapidement. Il n'avait guère de chances de s'échapper ; la rue finissait en cul-de-sac et deux agents venaient d'apparaître à l'entrée. Après tout, une « scène de ménage » n'était pas un délit sérieux, et la femme... eh bien ! elle jurerait que c'était un accident. Il décida de suivre tranquillement l'inspecteur ; en mettant les choses au pis, il aurait un mois, et, haussant les épaules, il accompagna Jarvis.

Un petit cortège les suivit jusqu'au poste.

Debout, et les pieds entravés, il attendait que les doigts habiles d'un geôlier l'eussent fouillé et palpé. Avec un juron étouffé, il se souvint de l'argent qu'il portait : dix livres seulement, car il avait caché le reste. Mais dix livres sur quelqu'un de sa condition constituent une jolie somme et soulèvent généralement des questions embarrassantes. À sa stupéfaction, le geôlier qui lui retira les billets ne sembla pas surpris le moins du monde ; et l'inspecteur assis au bureau trouva cette découverte toute naturelle. Vennis remarqua le nombre insolite d'agents de service dans la salle de police.

– Quelle est l'inculpation ? demanda l'inspecteur en prenant de l'encre.

– Assassinat prémédité ! fit une voix, – et Angel sortit du bureau de l'inspecteur et traversa la pièce. – J'accuse cet homme d'avoir, pendant la nuit du 17 février...

Vennis, muet de terreur et de rage, écoutait les accents brefs du détective détaillant les circonstances d'un crime

presque oublié. C'était l'histoire du cambriolage d'une maison de campagne ; un domestique avait surpris le voleur : une lutte dans l'obscurité, un coup de feu, et un cadavre étendu dans le grand salon. C'était une petite tragédie banale, oubliée de tous, sauf de Scotland Yard. Mais, pendant des années, des inconnus avaient réuni les fragments de preuve qu'ils trouvaient, brin à brin, tissé la corde destinée à pendre un féroce criminel : finalement arriva la lettre incohérente d'une femme jalouse (Scotland Yard compte toujours sur une femme jalouse) et les preuves furent suffisantes.

– Mettez-le au n° 14, dit l'inspecteur.

Alors Vennis sortit de sa torpeur et les six hommes de service dans la pièce se trouvèrent amplement occupés.

*** **

Vennis fut arrêté, selon l'expression de M. Angel, « de la manière ordinaire ». Des centaines de petits faits se produisent journellement à Scotland Yard « de la façon ordinaire », qui, sans avoir de lien apparent, se trouvent apparentés de façon extraordinaire. Un cambriolage commis à Clapham eut cette particularité qu'un jouet mécanique encombrant fut volé avec le reste. Un accident de circulation dans Kingsland Road causa l'arrestation d'un charretier pris de boisson. Dans l'émotion du moment, un voleur à la tire déroba un paquet sur la voiture et, poursuivi, fut arrêté. Une femme en larmes vint au poste vanter ses qualités d'époux et de père. « Pas plus tard que la semaine dernière, il a apporté au petit un bel âne mécanique. » Un détective l'accompagna chez elle, reconnut le jouet d'après sa description, et tint la piste de la fameuse « Bande de Kingsland Road ».

L'arrestation de Vennis n'avait aucun rapport avec les efforts d'Angel pour élucider le mystère des millions de Réale. Il le

connaissait comme un « homme du Bourg », mais ne l'associait pas aux recherches en vue de trouver le mot.

Néanmoins, l'arrestation de tous les grands criminels entraîne certaines formalités.

M. Angel confia à ses subordonnés un ou deux points secondaires à éclaircir, et deux jours après l'un d'eux vint le trouver dans son bureau.

– Les billets, monsieur, ont été remis à M. Spedding à son compte privé, lundi matin, dit l'homme. M. Spedding est un notaire de la maison Spedding, Mortimer et Lanach.

– Avez-vous vu M. Spedding ? demanda Angel.

– Oui, monsieur. M. Spedding se rappelle avoir retiré l'argent et l'avoir versé à quelqu'un qui s'embarquait pour l'Amérique.

– Un client ?

– Autant que je sache, répondit le subordonné, l'argent a été payé pour le compte d'un client, pour services rendus. M. Spedding n'a pas voulu préciser.

Angel fit une grimace.

– Les notaires font certainement des opérations bizarres, dit-il sèchement. Est-ce que M. Spedding a présenté quelques explications quant à la façon dont cet homme s'est trouvé en possession de l'argent ?

– Non, monsieur. Il pense qu'il a pu se le procurer tout à fait honnêtement. Je crois comprendre que celui qui a reçu l'argent était un drôle de citoyen.

– Je le crois aussi, dit Angel.

Resté seul, il demeura plongé dans une méditation profonde, dessinant des bonshommes sur son sous-main.

Puis il sonna.

– Envoyez-moi M. Carter.

Quelques minutes plus tard, un jeune homme au visage éveillé, frisant une moustache imperceptible, attendait ses ordres.

– Carter, dit Angel avec précaution, le travail doit être bien monotone au service anthropométrique ?

– Mais pas trop, monsieur, fit l'autre, ethnologue enthousiaste. Nous avons...

– Carter, reprit Angel plus prudemment encore, voulez-vous faire une bonne blague ?

– Comment donc, monsieur ! répondit Carter.

– Il me faut une douzaine d'hommes, des gens qui ne diront rien aux journalistes et qui demeureront « privés » aussi longtemps que je le voudrai...

Et Angel lui exposa son plan.

Quand le jeune homme fut parti, Angel traça un triangle sur le buvard.

– Spedding a partie liée avec la « Bande du Bourg »... (Il fit une croix dans un angle.) Spedding sait que je sais. (Il fit une croix au sommet.) Je sais que Spedding sait que je sais. (Il pointa l'angle qui restait.) C'est à Spedding à jouer, et il jouera diablement vite.

Le commissaire adjoint pénétrait à ce moment dans la pièce.

– Tiens ! Angel, dit-il à la vue des dessins sur le buvard. Qu'est-ce que c'est que ça ? Un nouveau jeu ?

– C'est un ancien jeu, répondit Angel sans mentir, mais joué d'une façon nouvelle.

*** **

Angel ne se trompait guère en supposant que Spedding allait agir immédiatement, et bien que le détective eût compté sans un facteur inconnu en la personne du vieux George, un concours de circonstances contribua pourtant à précipiter ce qu'il avait prévu.

L'une de ces circonstances, et non la moindre, fut l'arrestation de Vennis. Après son entrevue avec le vieux George, Spedding avait adopté une politique d'attente. Le vieillard fut conduit à Clapham. Spedding était disposé à attendre patiemment qu'une lubie de sa mémoire rappelât au vieillard quelle forme de cryptogramme il avait conseillé. Une douzaine de fois par jour, il lui demandait :

– Comment vous appelez-vous ?

– Le vieux George, seulement le vieux George, répondit-il invariablement en grimaçant et en hochant la tête.

– Mais votre vrai nom, le nom que vous portiez quand vous étiez... professeur ?

Cette question ne faisait que lancer le vieillard dans ses souvenirs sur son « généreux patron ».

Connor vint en secret prendre des ordres à Clapham. C'était dans la nuit qui suivit l'arrestation de Vennis.

– Il faut agir tout de suite, monsieur Connor, dit le notaire.

Connor était assis sur la chaise qu'avait occupée Jimmy quelques jours auparavant.

– Il ne sert à rien d’attendre que le vieux parle ; le premier plan était le meilleur.

– Est-il arrivé quelque chose ? demanda Connor.

La crainte que lui inspirait jadis l’homme d’affaires s’était changée en une familiarité complice.

– Un détective est venu à mon bureau aujourd’hui, enquêter au sujet des billets qu’on a trouvés sur Vennis. M. Angel va en tirer ses conclusions et nous n’avons pas de temps à perdre.

– Nous sommes prêts, dit Connor.

– Alors, ce sera pour demain soir. J’éloignerai les gardiens du coffre. Je pourrai facilement me justifier par la suite...

Une idée frappa Connor :

– Pourquoi ne pas envoyer une autre garde relever celle-ci ? Je peux déguiser quelques-uns de mes hommes de façon qu’ils ressemblent aux gardiens.

Spedding ferma à demi les yeux.

– Oui, dit-il lentement, cela peut se faire. Excellente idée !...

Il traversa la pièce à longues enjambées, le front plissé.

– Il y a deux relèves, dit-il, une le matin, une le soir. Je puis envoyer une note au sergent de la relève du matin pour lui dire que j’ai prévu une nouvelle équipe de nuit. Je les ai déjà changés deux fois. On ne saurait être trop prudent... Et je pourrais vous donner l’autorisation nécessaire pour le passage des consignes.

– Mieux encore, dit Connor : donnez-lui consigne de se retirer en vidant les lieux, ainsi notre arrivée n’attirera pas l’attention. Les gens de Lombard Street doivent avoir l’habitude de voir passer les gardiens ?

– C’est une idée, fit Spedding, et il s’assit pour écrire la lettre.

*** **

La nuit du grand projet, il pleuvait à torrents.

– Tant mieux, murmura Connor, regardant le monde de sa retraite de Kensington.

*** **

La pièce réservée au maître du logis était meublée simplement, et sur la table de bois blanc, Connor avait déposé son whisky tandis qu’il observait les rues ruisselantes à travers les fenêtres brouillées par la pluie.

– L’Angleterre pour travailler, et l’Égypte pour s’amuser, murmura-t-il. Et si j’ai ma part de l’argent (et elle sera plus grosse que mon ami Spedding l’imagine), ce maudit pays ne verra pas souvent M. Patrick Connor...

Il vida son whisky d’un trait, essuya la buée sur les vitres et jeta un coup d’œil dans la rue déserte. Deux hommes se dirigeaient vers la maison. L’un d’eux, bien abrité sous un lourd imperméable, avançait à grands pas ; l’autre, enveloppé dans un pardessus neuf, trottinait à côté de lui, pressant le pas pour demeurer à hauteur de son énergique compagnon.

– Spedding et le vieux George, dit Connor. Pourquoi l’amène-t-il ici ?

Il se précipita dans l’escalier pour leur ouvrir.

– Eh bien ? demanda Spedding en ôtant son manteau fumant.

– Tout est prêt, répondit Connor. Pourquoi avez-vous amené le vieux ?

– Oh ! pour me tenir compagnie, fit négligemment le notaire.

À dire vrai, Spedding espérait toujours que le vieillard retrouverait la mémoire. Ce jour-là, le vieux George avait été excessivement loquace, presque lucide par moments. M. Spedding se raccrochait encore au faible espoir que les révélations du vieillard lui épargneraient la nécessité d'employer la « Bande du Bourg » et, ce qui était plus important, de partager le contenu du coffre avec ses membres.

Pour cette dernière partie du programme, M. Spedding avait des plans dont la révélation eût stupéfié Connor ! Mais la loquacité du vieux George s'était arrêtée net en arrivant au point capital qui eût renseigné le notaire sur le cryptogramme. Il l'avait amené dans l'espoir qu'au dernier moment le vieillard révélerait son identité.

Inconscient de la responsabilité qui reposait sur sa tête débile, le vieillard s'assit dans la pièce du premier étage, conversant avec lui-même.

– Nous allons le laisser ici, dit l'homme d'affaires ; il sera en sûreté.

– Tout à fait. Il y a longtemps que je le connais. Il restera assis pendant des heures, à s'amuser tout seul.

– Et maintenant, nos hommes ? demanda le notaire. Où allons-nous les retrouver ?

– Au coin de Lombard Street, et ils nous suivront jusqu'à la Chambre Forte...

– Ah !

Ils se retournèrent vivement vers le vieux George qui les regardait, le menton en l'air et le visage éveillé.

– Chambre Forte, Lombard Street, marmonna-t-il. Et c'est d'ailleurs une idée excellente, tout à fait excellente...

Les deux hommes retinrent leur respiration.

– Et un plan fort ingénieux, monsieur... Vous avez dit Lombard Street ?... Un coffre-fort ?... Un coffre-fort avec un mot ?... Comment cacher le mot, voilà la question !... Je suis homme d'honneur, vous pouvez avoir confiance en moi.

Il fit une révérence majestueuse à une invisible présence.

– Pourquoi ne pas cacher votre mot comme ceci...

Et le vieux George frappa la paume de sa main avec un index crasseux.

– Pourquoi pas ? Avez-vous lu mon livre ? Ce n'est qu'un petit livre, mais fort utile, monsieur, remarquablement utile ! Les dessins et les signes sont des plus précis. Un éminent personnage du Musée Britannique a collaboré à sa préparation. Il s'intitule... il s'intitule...

Avec lassitude, il se passa la main sur le front et retomba dans sa chaise, misérable et bredouillant.

Spedding épongea la sueur qui lui mouillait le front.

– Presque, presque ! dit-il d'une voix enrouée. Bon Dieu ! il nous l'a presque dit.

Connor le regarda, soupçonneux.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de livre ? demanda-t-il. Cela fait deux fois que le vieux George en parle. Il s'agit du vieux Réale, n'est-ce pas ?

Spedding fit oui de la tête.

– Venez, dit Connor en consultant sa montre ; il est temps de partir. Nous allons laisser le vieux veiller sur la maison. Hé ! George !

Le bonhomme leva les yeux.

– Tu vas rester ici jusqu'à notre retour. Tu entends ?

– J'entends, monsieur Connor, dit le vieux George avec cette curieuse dignité qu'il affectait. Et entendre, c'est obéir.

Comme les deux hommes sortaient, la pluie redoubla et le vent de tempête qui soufflait du nord-ouest les frappa au visage.

– George, répondit Connor à une question de Spedding. Oh ! nous l'avons depuis des années ! Un des hommes l'a trouvé qui vagabondait, à demi nu, autour de Limehouse, et nous l'a amené. C'était avant que je connaisse la Bande du Bourg, mais ils s'en servaient comme de paravent. Il rapportait largement ce qu'il coûtait à nourrir.

Spedding fit attendre Connor tandis qu'il expédiait un long télégramme au bureau de poste de Westbourne Grove. Il était adressé au patron du *Putois*, dans le port de Cardiff, et suffisamment inintelligible pour l'employé.

Ils trouvèrent un fiacre au coin de Queen's Road, et se firent conduire devant la Banque d'Angleterre ; ils descendirent et gagnèrent le Royal Exchange. Quelques hommes en capote d'uniforme, qui attendaient là, échangèrent un coup d'œil avec Connor, et suivirent à distance les deux hommes qui se dirigeaient vers Lombard Street.

– La garde a quitté à quatre heures, dit Spedding en introduisant la clef de la lourde porte d'entrée.

Il attendit quelques minutes dans l'obscurité totale du vestibule, tandis que Connor faisait entrer les six hommes en uniforme qui les avaient suivis.

– Tout le monde est là ? fit Connor à voix basse... Bat ?

– Présent.

– Goyle ?

– Présent.

– Laniby ?

– Présent.

Un par un, il les nomma, et ils répondirent.

– Nous pouvons aussi bien allumer, dit Spedding en tâtonnant pour trouver le commutateur.

La lumière des lampes électriques fit voir à Spedding la plus belle collection de gredins qui eût jamais déshonoré l'uniforme d'un noble corps.

– Maintenant, dit Spedding à voix haute, avez-vous tous les outils nécessaires ?

Seule une grimace de Bat lui répondit.

– Si nous pouvons nous brancher sur le secteur, la serrure du coffre sera brûlée en une demi...

Spedding était allé jusqu'à la porte de la grande salle et tâtonnait avec les clés. Soudain il sursauta.

– Écoutez ! murmura-t-il. J'ai entendu un pas dans la salle.

Connor écouta.

– Je n'entends rien, commença-t-il, quand la porte s'ouvrit et un gardien, revolver au poing, franchit le seuil.

– Halte ! cria-t-il.

Puis, reconnaissant Spedding, il abaissa son arme.

Blanc de rage, Spedding se tenait au milieu de sa garde du corps hétéroclite. Sous la lumière pénétrante des lampes électriques, on ne pouvait se tromper sur leur qualité. Il vit le gardien les dévisager avec curiosité.

– Je croyais, dit doucement Spedding, que la garde avait été relevée.

– Non, monsieur, dit l’homme, et le groupe d’hommes en uniforme à la porte de la salle confirma ses paroles.

– J’ai envoyé des ordres cet après-midi, fit le notaire entre ses dents.

– Nous n’avons rien reçu, monsieur.

Et Spedding vit l’œil scrutateur de la sentinelle toiser ses compagnons.

– Est-ce là la relève ? demanda le gardien, sans chercher à dissimuler son mépris.

– Oui, dit l’homme d’affaires.

Tandis que la sentinelle saluait et disparaissait dans la salle, Spedding attira Connor à l’écart.

– Tout est perdu, dit-il vivement. Il faut vider le coffre cette nuit. Demain, j’aurai quitté Londres.

La sentinelle reparut sur le seuil et leur fit signe d’entrer. Ils se glissèrent dans la grande salle où, dans la pénombre, le coffre s’estompait sur son piédestal de granit, mystérieux et fantastique. Il vit Bat Sands regarder avec inquiétude vers les profondeurs vagues de l’édifice, et il ressentit une impression de solitude.

Un sergent parut.

– Faut-il nous retirer, monsieur ? demanda-t-il.

– Oui, fit sèchement Spedding.

– Voulez-vous nous donner l'ordre écrit ?

Spedding hésita, puis tira un carnet, traça quelques mots rapides sur un feuillet, le déchira et le tendit à l'homme.

Le sergent l'examina soigneusement.

– Il n'est ni signé ni daté, dit-il en le lui rendant.

Spedding le maudit à part lui et répara l'omission.

– Maintenant, vous pouvez partir.

Dans la demi-obscurité, car une seule ampoule éclairait la grande salle, il crut voir sourire l'homme. Peut-être était-ce un jeu de lumière, car il ne pouvait distinguer son visage.

– Et dois-je vous laisser seul ? demanda le sergent.

– Oui.

– Êtes-vous en sécurité ? demanda le sous-officier avec calme.

– Que diable voulez-vous dire ? s'écria le notaire.

– Ma foi, dit l'autre sans se troubler, je vois avec vous Connor, voleur et maître-chanteur notoire...

L'homme d'affaires resta interdit.

– Et Bat Sands. Comment ça va-t-il, Bat ? Comment vous a-t-on traité à Borstal, ou bien est-ce à Parkhurst ? fit le sergent d'une voix traînante. Et voilà ce bon Lamby, qui s'efforce d'avoir l'allure militaire dans une capote trop grande pour lui !... Ce n'est pas l'uniforme que vous portez d'habitude, hein, Lamby ?

Un rire franchement amusé secoua le groupe debout près de la porte.

– Que l’un de vous garde la porte de la rue, mes enfants, dit le sergent.

Puis, se retournant vers les hommes de Spedding :

– Et voici notre vénérable ami Curt Goyle.

Il se baissa pour ramasser un sac que Bat avait adroitement déposé sur le sol.

– Quel sac à malices ! roucoula le sergent. Des morceaux de diamant, des cartouches de dynamite, et... Qu’est-ce que c’est que cette petite chose, Bat ?... un coffret ?... Oui. Fichtre ! je vous félicite du chopin !

Spedding avait retrouvé son aplomb et fit un pas en avant. Il disputait le plus gros enjeu du monde !

– Vous serez puni de votre insolence ! tempêta-t-il.

– Nullement, répondit le sergent imperturbable.

À la porte, on entendit parler :

– En voilà encore un, sergent, et une vieille silhouette bizarre fut poussée dans la salle.

L’homme clignota en dévisageant les assistants.

Il aperçut Spedding et courut à lui, presque obséquieux.

– La Chambre Forte... de Lombard Street, gloussa-t-il gaiement. Vous voyez, je me suis souvenu, cher ami, et je viens vous parler du livre... de mon livre, vous savez ? Mon généreux patron qui voulait un mot secret...

Le sergent s’élança.

– Bon Dieu ! s’écriât-il, le professeur ?...

– Oui, oui, ricana le vieillard ; il m’appelait ainsi... Il acheta un exemplaire de mon livre. Il m’en donna deux souverains, quatre souverains. Le livre... comment s’appelait-il ?...

Le vieillard s’arrêta et se prit la tête dans les mains.

– *Étude... Étude...*, dit-il péniblement, *sur l’origine de... l’Alphabet. Ah !*

Un second gardien s’était avancé quand le vieillard avait commencé à parler, et le sergent se tourna vers lui.

– Prenez cela en note, Jimmy, dit le sergent.

Spedding chancela comme s’il avait reçu un coup.

– Angel !... fit-il, haletant.

– En personne, répondit l’autre.

Accablé, découragé, vaincu et impuissant, Spedding attendait la sentence. Quelle forme aurait-elle ? Il ne pouvait le deviner, mais il ne doutait pas qu’elle dût consommer sa ruine. L’homme d’affaires intègre s’était livré lui-même ; il ne pouvait justifier la présence de ses compagnons ; il n’y avait pas à se tromper sur le sens de leur présence.

– Renvoyez vos hommes, dit Angel.

Une espérance folle anima le notaire. Les hommes ne seraient pas arrêtés : il lui restait une chance !

La « Bande du Bourg » ne se le fit pas dire deux fois : ses membres se bousculèrent vers la porte désireux d’aspirer l’air libre avant qu’Angel eût changé d’avis.

– Vous pouvez disposer, dit Angel à Connor qui s’attardait encore.

– Si l’on doit ouvrir le coffre, j’en suis, répondit-il, bougon.

– Vous pouvez disposer, répéta Angel. On n’ouvrira pas le coffre cette nuit.

– Je...

– Sortez ! tonna le détective ; et Connor s’éclipsa.

Angel fit signe au gardien qui, le premier, avait reçu Spedding.

– Prenez ce sac, Carter. Il y a toutes sortes de choses là dedans qui peuvent faire explosion.

Puis, se tournant vers le notaire :

– Monsieur Spedding, j’ai beaucoup de chose à vous dire, mais il vaudrait mieux différer notre conversation. La véritable garde va arriver dans quelques minutes. Je leur ai dit de revenir à dix heures.

– De quel droit ? gronda Spedding.

– Bah ! fit Angel d’un air las. Nous sommes bien au-dessus de cela. Votre ordre de relève, je l’attendais. J’ai envoyé au sergent de garde un autre ordre...

– Un ordre faux, bien entendu ?, dit Spedding, retrouvant son sang-froid. Je comprends maintenant pourquoi vous avez laissé partir mes hommes... Je m’exagérais votre générosité.

– L’ordre, dit Angel d’un ton sérieux, était signé de Son Excellence M. le Ministre de Intérieur.

Il frappa sur l’épaule du notaire stupéfait.

– Et, si cela peut vous intéresser, j’ai dans ma poche un mandat d’amener contre chacun de vous. Si je ne m’en sers pas maintenant, c’est par politique.

Déconcerté, l’homme d’affaires scruta le calme visage du détective.

– Que voulez-vous de moi ? demanda-t-il enfin.

– Que vous soyez chez Jimmy à dix heures demain matin, répondit Angel.

– J’y serai, dit l’autre en se tournant pour partir.

– D’autre part, monsieur Spedding, appela Jimmy au moment où le notaire atteignait la porte, en ce qui concerne le bateau que vous avez frété à Cardiff, je crois qu’il n’y a pas lieu pour vous d’insister. L’un de mes hommes est en ce moment même chez le capitaine pour lui signaler l’énormité du délit que constituerait le transport dans les ports hispano-américains des fugitifs recherchés par la justice.

– Allez au diable ! dit Spedding en claquant la porte.

Jimmy posa son képi et ricana :

– Un de ces quatre matins, Angel, vous perdrez votre place à vous jouer ainsi du ministère de l’intérieur. Fi !

– Il le fallait, répondit Angel piteusement. Cela me coûte de mentir, mais je ne pouvais vraiment pas dire à Spedding que le brigadier des gardiens avait toujours été un de mes hommes depuis le début, avouez-le !

CHAPITRE X

QUELQUES VILAINS MESSIEURS

Il arriva que dans la nuit de la grande tentative, l'homme curieux qu'était M. Lane, du 76 de Cawdor Street, se trouva considérablement affecté par le piètre état de ses modestes finances. Pour ledit M. Lane, la différence entre l'opulence et la pauvreté était une question de shillings. Son genre d'affaires était modeste. Des conduites en plomb ou des restes de fil téléphonique ; éventuellement, un paillason qu'un domestique imprudent laissait dehors pour nettoyer le vestibule, constituaient tout son butin. Peut-être atteignait-il son zénith quand il subtilisait un pardessus à une patère, pendant qu'une vieille dame charitable lui découpait d'épaisses tartines de pain beurré dans une cuisine en sous-sol.

M. Lane venait seulement d'achever un court séjour à la prison de Wormwood Scrubbs. Une affaire vénielle de crin de cheval retiré des coussins de chemin de fer avait contraint M. Lane à cette retraite de deux mois. Ce fut cette même affaire qui amena sa perte dans la nuit de la tentative.

Car la gloire de ce larcin avait émoustillé son ambition. Avec des finances trop épuisées pour le soutenir, et le prestige de ses récents exploits pour l'inciter à mieux, Lane se décida au cambriolage. Il se départait follement et témérairement de sa ligne habituelle, mais il ne s'attarda pas à considérer les incon-

vénients résultant d'un changement de profession, ni à discuter les conditions peu propices d'un marché déjà trop encombré. Il est raisonnable de supposer que M. Lane manquait des qualités de logique et d'équilibre nécessaires pour pousser chacun de ces points à sa conclusion évidente, car il était tout le contraire d'un esprit brillant, et, en outre, mal préparé à l'examen introspectif et psychologique des circonstances motivant sa décision. Confé- rant avec soi-même, le curieux M. Lane exposa les faits succinctement et brutalement :

« Les conduites en plomb, ça marche pas à moins qu'on ait un copain pour travailler ensemble ; le fil téléphonique, c'est si tellement recouvert de bois que c'est tout un travail d'en tirer pour deux sous... Je m'en vas faire un tour chez Dupont et Durand. » Et sous la pluie battante, il guetta les Dupont et les Durand d'un seuil commode. Il vit avec satisfaction les « ouvriers » s'en aller un par un ; il observa avec joie le départ de « Jones » lui-même ; et lorsque, quelques minutes plus tard, l'étrange vieillard qu'il soupçonnait être une sorte de gardien sortit en traînant la jambe, claqua la porte derrière lui et, regardant à droite et à gauche, pataugea en marmonnant à travers la pluie, le guetteur considéra la disparition de cette dernière difficulté comme une faveur spéciale de la Providence.

Il dut attendre encore une demi-heure, parce que, pour une raison ou pour une autre, la rue habituellement déserte s'anima de façon contrariante. Ce fut d'abord un camion tardif de sacs de charbon avec un charbonnier crotté criant sa marchandise sur un ton lamentable ; puis un gamin échappé des limites de son cercle domestique vint s'ébattre sous l'averse et traverser en extase la mare qui s'était formée sur la surface inégale de la chaussée. Némésis, sous les espèces d'une femme à la voix perçante, atteignit l'enfant et l'envoya geignant et résigné vers la lourde main de l'autorité maternelle. Quand la route fut libre, M. Lane ne perdit pas de temps. En effectuant son entrée dans le quartier général de la « Bande du Bourg », M. Lane manqua de finesse. Il escalada la porte de la cour, espérant *in petto*

n'être pas remarqué, mais risquant sa chance ! Cambrioleur accompli, ayant quelque expérience derrière lui, il n'eût pas manqué de passer tout d'abord une inspection minutieuse des fenêtres utilisables. À coup sûr, il n'aurait pas tenté d'ouvrir la porte du « bureau ». Étant le plus parfait des novices, et conscient en outre que ses plus grands exploits étaient liés à des portes étourdiment laissées entre-bâillées, il essaya d'ouvrir la porte, et fut ravi d'y réussir.

Là encore, un maître de l'art aurait soupçonné quelque piège et se serait peut-être retiré. Mais M. Lane, ne voyant, dans l'oubli de fermer une porte à clef derrière soi, qu'une autre manifestation de la Providence bienveillante qui s'emploie au service exprès des gens « en déveine », pénétra hardiment. Il alluma un bout de chandelle et regarda autour de lui.

Les preuves de cette opulence qui signale les « grands hommes » n'étaient pas évidentes. En fait, le sol du corridor était nu, et les murs dépourvus de tableaux ou d'ornements. Le « bureau », petite pièce qui s'ouvrait sur le vestibule, n'était pas plus fertile en enseignements. Ne restait que ce que le précédent propriétaire n'avait pu emporter, et tout était plein de poussière.

– Bah ! fit le curieux M. Lane avec dédain, et sa voix résonna comme dans une maison vide.

Devant les stériles espérances de son exploit, M. Lane perdit contenance.

Il appartenait à cette classe – dont nous avons déjà parlé – pleine d'effroi et de respect à l'égard de la « Bande du Bourg », tout comme un jeune vicaire regarde un concile d'évêques. En vidant ses coupes – c'étaient des quarts en fer-blanc couronnés de mousse – il avait accoutumé de se vanter de relations étroites et intimes avec la « Bande du Bourg ». Il n'avait pas pris la peine de contredire à la rumeur selon laquelle le « dégoiseur »

qui l'avait défendu lors de la conclusion du malencontreux épisode du crin de cheval, avait été payé par la « Bande ».

S'il avait connu l'un d'eux, ne fût-ce que de vue, il ne se serait pas trouvé en train d'effectuer un cambriolage dans leurs locaux.

L'une après l'autre, il fouilla les pièces. Il vit la chambre de Connor, pauvrement meublée, et celle où le vieux George dormait sur un matelas malpropre. Il vit aussi la grande pièce où la « Bande » tenait ses réunions irrégulières. Mais rien qu'il pût emporter, rien à glisser sous les vêtements pour sortir hardiment par la grande porte. Pas la moindre pièce d'argenterie que votre femme pût porter au prêteur sur gages, avec une mine allongée et l'histoire plus longue encore du dénuement qui vous forçait à vous séparer du cadeau suprême de sa chère maman. Rien de tout cela, remarqua amèrement M. Lane, et à chaque déception nouvelle, il respirait plus difficilement.

Car, en dehors de la question commerciale, il y avait la pénible humiliation de l'échec. En homme d'imagination, il avait déjà inventé l'histoire qu'il allait raconter à quelques copains de choix parmi les voleurs à la tire. Il avait répété mentalement une scène où, d'un air nonchalant, il tirerait de sa poche une poignée de pièces d'or et commanderait à boire à la ronde. Et pendant qu'ils siroteraient ses tournées, souriant avec respect, il leur aurait confié qu'il venait d'être, dûment et en grande pompe, reçu membre à part entière de la « Bande du Bourg ». L'ironie de la situation lui échappait. Un cambrioleur exercé aurait en dix minutes achevé l'examen méthodique des lieux, mais M. Lane n'avait pas l'expérience. Il erra donc de pièce en pièce, revenant dans celle-ci pour être plus sûr, retournant dans celle-là pour être absolument certain qu'il n'avait rien négligé. Oublieux de la fuite du temps, il demeurait irrésolu dans la plus haute pièce de la maison quand commença la véritable aventure de la soirée. Il entendit le dé clic d'une serrure – il avait refermé avec soin la porte du bureau derrière lui – puis une voix, et le cœur lui man-

qua. Il entendit une voix, une voix rauque de rage ; puis une autre, et une autre encore. Du piétinement dans l'escalier, M. Lane déduisit qu'une demi-douzaine d'hommes venaient d'entrer dans la maison, et aux paroles qu'ils échangèrent, il inféra qu'ils étaient ennuyés.

Puis il entendit quelque chose qui lui glaça le sang dans les veines et l'amollit comme une serviette.

Cela avait commencé par un brouhaha rauque, par des mots indistincts, et cela s'était terminé par la phrase qui avait frappé son oreille.

– ... Il nous a vendus que je vous dis ! Il a mis des espions à nos trousses ! Il nous a attirés dans le piège, le salaud !...

M. Lane entendit une autre voix plus doucement :

– Qu'est-ce qu'on risque ? T'es qu'un idiot ! Qu'est-ce que tu crois qu'on risque ? On est la « Bande du Bourg », pas vrai ? Est-ce qu'il n'en sait pas assez pour en faire pendre deux ou trois ?... C'est Connor et son ami le notaire...

La « Bande du Bourg » !...

Cette révélation stupéfiante pénétra M. Lane et il se retint au-dessus de la cheminée vide. Des mouches ! Si on allait le découvrir et le prendre pour une mouche ? Ses cheveux se dressèrent à cette idée. Il les connaissait assez bien de réputation. Un culte excessif des grands hommes leur avait inculqué des dispositions pour le mal qu'ils pouvaient posséder ou ne pas posséder.

Il entrevit une chance de s'échapper. En bas, le tumulte continuait. Des bribes de conversation irritée montaient jusqu'à lui.

M. Lane se pencha à la fenêtre ; le sol était trop loin pour sauter, et il n'y avait pas trace de corde dans la maison.

Avec précaution, il ouvrit la porte. Les autres se trouvaient dans la pièce au-dessous. L'escalier qui menait à la rue passait devant leur porte.

M. Lane désirait vivement quitter la maison. Sans le savoir, il s'était fourré dans un guêpier, et il cherchait à en sortir sans déranger les habitants. C'était le moment ou jamais. Tandis que se poursuivait cette discussion animée, une marche d'escalier qui craque n'attirerait pas l'attention.

Mais Lane comptait sans les dons de ces hommes, facultés de vision et d'ouïe exceptionnelles.

Bat Sands, au milieu de sa tirade, vit le doigt levé et la secousse de tête de Goyle. Sans interrompre son flot d'invectives, il se dirigea vers la porte. Là, il s'arrêta court et, l'ouvrant soudain toute grande, saisit à la gorge M. Lane épouvanté et le traîna dans la pièce, le renversa à terre et s'agenouilla sur lui.

– Qu'est-ce que tu fais ici ? murmura-t-il féroce.

M. Lane, les yeux exorbités, vit les visages impitoyables qui l'entouraient ; il vit Goyle prendre sur la table une matraque, se tourner à demi pour frapper et... il perdit connaissance.

– Suffit ! gronda Bat la main étendue. Le zigoto s'est évanoui... Qui c'est-y ?... Y a-t-il quelqu'un de vous qui le connaît ?

Ce fut l'homme au visage ridé qu'Angel avait nommé Lamby qui l'identifia.

– C'est un petit type... Y s'appelle Lane.

– D'où qu'il vient ?

– Oh ! de par ici. Il était dans le Scrubbs de mon temps, fit Lamby.

Ils considérèrent le cambrioleur inanimé avec perplexité.

– Vides-y les poches, suggéra Goyle.

Il était arrivé – et ce fut l'événement le plus providentiel de la journée, du point de vue de M. Lane – qu'en décidant d'embrasser la carrière de grand criminel, il s'était muni de quelques instruments confectionnés à la maison. Ce fut le petit tisonnier à bout aplati, pour servir de pince-monseigneur, et la mèche anglaise qu'on trouva dans ses poches qui, selon toute probabilité, sauvèrent la vie de M. Lane.

Lombroso et d'autres grands criminalistes ont affirmé que les vrais dégénérés n'ont pas le sens de l'humour ; mais sur deux visages au moins s'épanouit une large grimace quand se révéla l'objet de la visite du petit homme.

– Il venait cambrioler, Connor ! fit Bat avec admiration. Hep ! passez le whisky, vous autres...

Il en introduisit de force quelques gouttes dans la gorge de l'homme, et M. Lane cilla et ouvrit les yeux avec une expression terrifiée.

– Debout, ordonna Bat, et dites-nous un peu qui vous êtes, jeune homme... Qu'est-ce que c'est que cette façon d'entrer chez les gens ?

– Occupe-toi donc pas de ça ! interrompit farouchement Goyle. Qu'est-ce qu'il a entendu pendant qu'il mouchardait à la porte ? Voilà la question !

– Rien, messieurs, haleta l'infortuné M. Lane. Je vous en fiche mon billet, messieurs !... J'avais des embêtements, pareils que vous-mêmes, et...

Il s'aperçut de sa bévue.

– Oh ! fit Goyle avec un calme sinistre. Alors, t'avais des embêtements pareils que nous, hein ?

– Je voulais dire que...

– Je le sais, ce que tu voulais dire, siffla l'autre. Tu voulais dire que t'avais écouté tout ce qu'on a dit, sale mouchard, et que t'es prêt à le bêler au premier flic venu.

Les choses auraient pu tourner mal pour M. Lane sans l'arrivée opportune du commissionnaire. Bat descendit en entendant frapper à la porte, et les autres demeurèrent immobiles à écouter. Ils attendaient Connor et se regardèrent d'un air interrogateur quand ils n'entendirent pas sa voix dans l'escalier. Bat revint avec une enveloppe jaune qu'il tendit à Goyle. Lire n'était pas son fort... Goyle lui-même lut avec difficulté :

Faites pour le mieux. Je suis terré.

– Qu'est-ce que ça veut dire ? grogna Goyle en agitant le message et en regardant Bat. Il est caché, et il faut qu'on fasse pour le mieux ?

Bat décrocha son pardessus. Il ne dit pas un mot pendant qu'il s'efforçait de l'enfiler, ni avant de l'avoir boutonné délibérément.

– Ça veut dire : décampez, fit-il brièvement ; ça veut dire : courez, ou bien ça veut dire : du temps, et pire encore.

Il pivota vers la porte.

– Connor se cache, dit-il en s'arrêtant. Quand Connor se cache, c'est que ça devient dangereux. Il n'y a rien contre moi, que je sache, sauf que...

Ses yeux tombèrent sur M. Lane. Il s'était mis sur son séant et, tête échevelée et jambes étendues, semblait l'image du désespoir.

Goyle intercepta son regard.

– Qu'est-ce qu'on fait de lui ?

– On le laisse, dit Bat. Y a pas de temps pour s’amuser avec lui.

Une automobile descendit Cawdor Street, ce qui était insolite. Ses freins grincèrent devant la porte, ce qui était suffisamment alarmant. Bat éteignit la lumière et ouvrit avec précaution les volets. Il se rejeta en arrière avec un juron.

– Quoi qu’il y a ? murmura Goyle.

Bat ne répondit pas, et ils l’entendirent ouvrir sa boîte d’allumettes.

– Qu’est-ce que tu fais ? murmura Goyle féroce.

– Allume la lampe ! dit l’autre.

Il y eut un tintement quand il enleva le verre et dans la lumière jaune Bat fit face à la « Bande du Bourg ».

– N, I, ni... fini, voilà ce que c’est, dit-il avec calme.

Il fouillait dans ses poches en parlant.

– Y me faut de la lumière parce qu’il y a une chose ou deux dans ma poche qu’il faut que je brûle – vite !

Après quelques recherches, il trouva un papier. Il l’examina rapidement, puis il frotta une allumette et y mit le feu.

– C’est le meilleur des flics, continua Bat. La rue est pleine d’agents, et, cette fois-ci, Angel n’est pas de la brigade des jeux.

Un coup violent retentit à la porte, mais personne ne bougea. Le visage de Goyle était livide. Il savait mieux que personne que toute fuite était impossible. C’était l’un des inconvénients de la maison : la facilité avec laquelle on pouvait la cerner. Il l’avait déjà signalé à Connor, naguère.

De nouveau, on heurta à la porte.

– Qu'ils l'ouvrent !... dit Bat d'un air farouche.

Comme si les assaillants avaient entendu l'invitation, la porte enfoncée céda et le piétinement d'hommes qui couraient envahit l'escalier.

Angel entra le premier. Froidement, il fit à Bat un signe de tête, puis s'écarta pour livrer passage aux agents.

– Je vous arrête, dit-il brièvement.

– Pourquoi ? demanda Sands.

– Effraction, dit le détective. Tes mains.

Bat obéit. Comme l'étrier d'acier des menottes se refermait sur ses poignets, il demanda :

– Vous avez « fait » Connor ?

Angel sourit.

– Connor aura son tour une autre fois, répliqua-t-il tranquillement.

Les agents qui l'accompagnaient s'occupaient des autres membres de la bande.

– C'est comme qui dirait un jour de bataille pour vous, monsieur Angel, dit plaisamment Lamby. Je croyais que vous alliez nous laisser partir.

– Tirer des conclusions hâtives est une déplorable habitude, dit Angel sentencieusement.

C'est alors qu'il aperçut M. Lane, terrorisé.

– Tiens ! qu'est-ce que celui-ci ? demanda-t-il.

M. Lane eut à ce moment une inspiration de génie.

Puisque, par suite de circonstances fortuites, il était mêlé à cette affaire, et que ce qu'il dirait ne changerait guère les choses, il saisit la gloire qui s'offrait à lui.

– Je suis de la « Bande du Bourg », dit-il.

Et il fut emmené, fier comme Artaban et, menottes aux poignets, sûr d'avoir indiscutablement établi ses droits au titre de criminel endurci.

*** **

M. Spedding était de ces hommes qui pensent rapidement. Idées et plans lui venaient comme la gangue et les diamants viennent au trieur, et il savait admirablement choisir. Il voyait l'organisation de la police anglaise comme la voyaient seuls les policiers eux-mêmes, et il considérait l'acte de M. Angel en toute liberté d'esprit. Sans doute, il était fort possible qu'Angel eût agi selon toutes les règles ; il était également possible qu'Angel eût bluffé.

M. Spedding avait le choix entre deux lignes de conduite et toutes deux étaient désespérées. Mais il lui fallait savoir à coup sûr comment sa liberté immédiate dépendrait du caprice d'un commissaire-adjoint délégué.

Angel avait nommé une autorité suprême. Spedding était homme à pénétrer dans une mine pour voir jusqu'où la mèche avait brûlé. En d'autres termes, il héla le premier fiacre qu'il rencontra et se fit conduire à la Chambre des Communes.

Le Très Honorable George Chandler Middleborough, Ministre de l'intérieur de Sa Majesté Britannique, est un homme connu pour être inaccessible. Mais il faut des exceptions, et il en fit une en faveur de Spedding. Car un notaire célèbre ne vient pas à la Chambre à dix heures du soir pour satisfaire une vaine

curiosité, ou pour visiter l'édifice, ou pour solliciter appui et patronage ; et lorsqu'une carte professionnelle porte en mention « *Très urgent* » et que c'est la carte d'un des premiers représentants d'une importante profession, la demande d'audience ne se refuse pas facilement.

Spedding fut introduit chez le ministre. Celui-ci se leva en souriant. Il connaissait M. Spedding de vue et l'avait rencontré une fois à un dîner.

– Hem ! commença-t-il en regardant la carte qu'il tenait à la main. Que puis-je pour vous... à cette heure ?

Il sourit de nouveau.

– J'ai demandé à vous voir au sujet de feu M. Réale.

Il observa le visage du ministre. Seul s'y lisait un léger étonnement.

« Bon ! » pensa Spedding, et il respira plus librement.

– Je crains... fit le ministre.

Il s'arrêta, car Spedding était tout à la fois humilité, excuse et embarras.

Quoi ! le ministre n'avait pas reçu sa lettre ? Une lettre au sujet des propriétés de Réale ? On peut imaginer la détresse et la contrariété répandues sur le visage de M. Spedding tandis qu'il parlait de l'insouciance criminelle de son secrétaire ; son attitude de totale impuissance, son aveu de l'impossibilité où il était de discuter l'affaire tant que le ministre n'aurait pas reçu la lettre, et sa retraite, laissant derrière lui un ministre sympathisant qui aurait eu plaisir – « aurait été ravi, cher monsieur » – de rendre service à M. Spedding, s'il avait reçu sa lettre à temps pour en étudier le contenu. M. Spedding était un génie inventif, et ç'aurait pu être par allusion à lui que la mère de l'invention fut tout d'abord identifiée avec la terrible nécessité.

Revenu dans la cour, Spedding trouva un fiacre qui le conduisit à son cercle.

« Angel bluffait ! réfléchit-il, souriant intérieurement. Mon ami, vous êtes en train de risquer votre belle situation ! »

Il sourit de nouveau, car il lui venait à l'esprit que c'était lui qui risquait le plus.

– Deux millions ! murmura-t-il. C'est ce que ça vaut. Je pourrais faire beaucoup de choses avec deux millions.

Il descendit devant son cercle et tendit au cocher le prix de la course, à un sou près.

CHAPITRE XI

À LA RECHERCHE DU LIVRE

Piccadilly Circus, flamboyant de lumière, était encombré par la foule qui sortait des théâtres, quand une automobile coupa adroitement le trafic, dépassa Regent Street et contournant Pall Mall, se dirigea vers le sud en traversant Westminster Bridge.

La pluie avait cessé, mais la chaussée demeurait grasse et la voiture éclaboussait ses occupants de boue noire.

Comme l'auto longeait doucement les lignes de tramway d'Old Kent Road, le chauffeur se retourna pour poser une question ; l'un des deux hommes assis au fond du véhicule consulta son compagnon.

– Chez Cramer d'abord, répondit celui-ci.

Old Kent Road offrait le spectacle fugitif de boutiques fermées, de petits groupes d'hommes sortant des cafés sur l'injonction stridente des garçons ; Lewisham High Road, comme il convient à cette voie respectable, était pompeusement endormie ; Lee, où commencent les haies, était silencieux ; et Chislehurst, domaine de la mort.

La voiture s'arrêta près de l'esplanade communale tranquille, et les deux occupants descendirent. Ils poussèrent la grille, suivirent l'allée sablée et s'arrêtèrent sous le vaste porche.

– Je ne sais ce que va dire le vieux Mauder, dit Angel en cherchant à tâtons la sonnette ; c'est un vieux maniaque.

Ils purent entendre la sonnerie électrique crépiter au milieu du silence. Ils attendirent quelques minutes et sonnèrent de nouveau, et une voix ensommeillée demanda :

– Qui est là ?

Angel recula hors de l'abri du porche et leva la tête.

– Ohé, Mauder !... J'ai besoin de vous. C'est Angel.

– Diable ! fit une voix étonnée. Attendez un peu. Je descends tout de suite.

L'homme avenant, vêtu d'une robe de chambre sur son pyjama, qui leur ouvrit et les conduisit à une confortable bibliothèque, n'était autre que M. Ernest Mauder.

Il est superflu de présenter le célèbre éditeur au lecteur, surtout après la tempête de controverses qui éclata autour de sa robuste personnalité lors de la récente publication des embarrassants Mémoires du comte Lehoff.

Il offrit un siège aux deux visiteurs et fit un signe de tête amical à Jimmy.

– Je suis vraiment désolé de vous déranger à cette heure indue, commença Angel.

L'autre arrêta d'un geste ses excuses.

– Vous autres, détectives, prenez tant de plaisir à provoquer la surprise chez les profanes inintelligents que nous sommes, fit-il avec un éclair dans les yeux, que je suis presque tenté de vous étonner.

– Il en faut beaucoup pour m'étonner, répondit Angel avec un brin de fatuité.

– C'est vous qui l'aurez voulu, avertit l'éditeur en tendant l'index vers Angel souriant. Eh bien ! laissez-moi vous dire pourquoi vous êtes venus de Londres par cette nuit affreuse, sans grand résultat d'ailleurs.

– Eh ?

Angel cessa de sourire.

– Ah ! je savais bien que cela vous étonnerait !... Vous êtes venus pour un livre ?

– Oui, dit Jimmy stupéfait.

– Un livre publié chez nous, il y a neuf ans ?

– Oui.

La stupéfaction augmentait sur le visage des deux hommes.

– Il a pour titre, continua l'éditeur d'un ton pénétré, *Courte Étude sur les origines de l'Alphabet*, et l'auteur en est un vieux professeur à demi fou qui fut par la suite expulsé d'Oxford pour ivrognerie.

– Mauder, dit Jimmy médusé, vous avez touché juste... Mais...

– Ah ! reprit l'éditeur triomphant, je me doutais que c'était cela. Eh bien ! vos recherches sont inutiles. Nous n'avons tiré que cinq cents exemplaires ; l'ouvrage a été un four... Le même sujet était plus complètement traité dans des ouvrages meilleurs. J'en ai trouvé un vieil exemplaire poussiéreux il y a quelques années et je l'ai donné à notre secrétaire. Autant que je sache, c'est le seul qui existe.

– Mais votre secrétaire, dit Angel passionnément, comment s'appelle-t-il ? Où habite-t-il ?

– Non pas *il*, mais *elle*.

– Comment s'appelle-t-elle ?

– Si vous m'aviez posé cette question plus tôt dans la soirée, je n'aurais pu vous le dire, dit Mauder, goûtant un plaisir évident à l'étonnement qu'il avait provoqué. Mais ma mémoire a été rafraîchie depuis. Cette jeune fille, tout à fait charmante, d'ailleurs, a été ma secrétaire pendant deux ans. Je ne sais pas ce qui l'obligeait à travailler ; je penche à croire quelle subvenait aux besoins d'un père malade.

– Comment s'appelle-t-elle ? demanda. Angel avec impatience.

– Kathleen Kent, répondit l'éditeur, et elle habite...

– Kathleen Kent ! répéta Jimmy ahuri. Anges et saints du paradis, protégez-nous !

– Kathleen Kent ! répéta Angel à son tour d'une voix étranglée. Ça c'est le comble ! Mais, ajouta-t-il vivement, comment avez-vous deviné le but de notre visite ?

– Ma foi, répondit lentement son interlocuteur en se drapant plus étroitement dans sa robe de chambre. Ça a été un peu une sorte de devinette... Voyez-vous, Angel, quand on a été arraché à un profond sommeil pour répondre à des questions mystérieuses au sujet d'un livre démodé...

– Quoi ! s'écria Jimmy en se levant d'un bond, quelqu'un est déjà venu ?

– ... il est tout naturel, continua l'éditeur, d'établir un lien entre sa visite et le second intrus.

– Qui est venu ? Au nom du ciel, ne plaisantez pas ; c'est une affaire sérieuse.

– Personne n’est venu, fit Mauder, mais il y a une heure j’ai été appelé au téléphone...

Jimmy regarda Angel, et Angel regarda Jimmy.

– Jimmy, dit Angel avec confusion, traitez-moi d’imbécile. Le téléphone ! Grands dieux ! j’ignorais que vous l’aviez.

– Je ne l’avais pas avant la semaine dernière, dit l’éditeur, et je ne l’aurai plus après demain. Le sommeil est un don trop précieux pour le gaspiller.

– Qui était-ce ? demanda Angel.

– Je n’ai pu saisir son nom. Il s’est longuement excusé. Je crus comprendre que c’était un journaliste qui voulait des détails à propos de la mort de l’auteur.

Angel sourit.

– L’auteur est bien vivant, dit-il d’un ton amer... Comment était la voix ?... Un peu emphatique, s’éclaircissant la gorge avant chaque phrase ?...

L’éditeur approuva de la tête.

– Spedding ! fit Angel en se levant. Nous n’avons pas une minute à perdre, Jimmy.

Mauder les accompagna jusqu’au vestibule.

– Une question, dit Jimmy en agrafant le col de son manteau d’automobiliste. Pouvez-vous nous donner une idée du contenu de ce livre ?

– Non, répondit-il. Je me rappelle vaguement que la plus grande partie en était purement conjecturale, qu’il y avait quelques dessins rudimentaires, et que les formes primitives de l’alphabet étaient illustrées, comme celles qu’on trouve dans les encyclopédies, ou aux dernières pages de certaines Bibles.

Les deux hommes s'assirent quand la voiture, ayant viré, tournait ses phares éblouissants vers Londres.

*– J'ai trouvé cette énigme dans un livre
Qui de grandes vérités nous livre,*

murmura Angel à l'oreille de son compagnon, et Jimmy approuva. Il était à ce moment tout à fait oublieux et insouciant de la fortune qui les attendait dans le grand coffre de Lombard Street. Son esprit était affreusement inquiet au sujet de la jeune fille qui détenait, sans le savoir, le mot qui, le lendemain, ferait d'elle une héritière. Spedding avait agi rapidement, et il serait secondé, il n'en doutait pas, par Connor et les bandits de la « Bande du Bourg ». Si la jeune fille possédait encore le volume, ils s'en empareraient et tenteraient leur coup aussitôt.

Jimmy était hanté de sombres pressentiments. Bien que la voiture bondît à toute allure, que la pluie, qui avait recommencé, lui cinglât le visage, et que la vitesse de la puissante machine lui coupât la respiration, ils allaient trop lentement à son gré.

Un incident rompit la monotonie du voyage. Comme l'automobile prenait un virage dans un chemin particulièrement étroit, elle faillit s'écraser contre une autre voiture qui, conduite à corps perdu, venait en sens inverse. Un échange rapide de jurons entre les chauffeurs, et les voitures passèrent.

D'un commun accord, ils s'étaient dirigés chez Kathleen. Streatham était désert. Comme ils tournaient le coin de la rue paisible où habitait la jeune fille, Angel arrêta la voiture et descendit. Il retira l'un des phares de son support pour examiner la route.

– Il y a eu une voiture ici, il n'y a pas une demi-heure, dit-il en désignant les traces des roues.

Elles conduisaient à la porte de la maison. Il sonna ; presque aussitôt, une vieille dame vêtue d'une robe de chambre le fit entrer.

« Personne ne semble surpris de me voir cette nuit », pensa Angel avec une amère ironie.

– Je suis l'inspecteur Angel, de Scotland Yard.

Il se présenta sans que la vieille dame parût impressionnée.

– Kathleen est partie, fit-elle gaiement.

Jimmy l'entendit, le cœur défaillant.

– Oui, dit la vieille dame, M. Spedding, le célèbre avoué, est venu la chercher, il y a une heure, et... (elle prit un ton de confiance) comme je sais, messieurs, que vous êtes intéressés dans l'affaire, je puis vous dire qu'il y a toutes les chances pour qu'avant demain ma nièce soit en possession de sa fortune.

Jimmy poussa un grognement.

– Continuez, je vous prie, dit Angel.

– C'est arrivé à propos d'un livre que Kathleen m'a donné il y a plusieurs années, et qui aurait sûrement été perdu sans mes habitudes soigneuses.

Jimmy maudit ses « habitudes soigneuses » à mi-voix.

– Quand nous sommes venus ici, après la mort du pauvre père de Kathleen, j'avais conservé des tas de choses. Il y avait en particulier une immense quantité de livres que Kathleen aurait vendus, mais qu'à mon avis...

– Où sont-ils ? demanda Angel vivement.

– Dans une vieille propriété familiale – la seule qui restât à mon pauvre frère, répondit-elle tristement. Et cela parce qu'elle était trop délabrée pour attirer les acheteurs.

– Où ? où ?

Angel se rendit compte de l'impolitesse de son impatience.

– Pardonnez-moi, madame, dit-il, mais il est absolument nécessaire que je suive votre nièce immédiatement.

– C'est sur la route de Tonbridge, répondit-elle avec aigreur. Autant que je me rappelle, c'est quelque part entre Crawley et Tonbridge, mais je n'en suis pas sûre... Kathleen connaît bien l'endroit ; c'est pourquoi elle est partie...

– Quelque part sur la route de Tonbridge ! répéta Angel d'un ton impuissant.

– Nous pourrions suivre l'automobile à la trace, suggéra Jimmy.

Angel secoua la tête.

– Si cette pluie tombe partout, les traces seront effacées, répondit-il.

Ils demeurèrent immobiles une minute, Jimmy mordillant le doigt trempé de son gant, et Angel regardant dans le vague. Puis Jimmy demanda inopinément :

– Avez-vous une Bible ?

La vieille dame laissa paraître l'étonnement que lui causait la question.

– J'en ai plusieurs.

– Une Bible de catéchisme, avec des notes ? demanda-t-il.

Elle réfléchit.

– Oui, il y en a une dans la maison... Voulez-vous attendre ?

Elle quitta la pièce.

– Nous aurions dû avertir la jeune fille au sujet de Spedding. Nous aurions dû l’avertir, dit Angel désespéré.

– Il n’y a pas à revenir sur ce qui est fait, dit Jimmy doucement. Ce qu’il faut, maintenant, c’est déjouer Spedding et sauver la jeune fille.

– Osera-t-il... ?

– Il osera. Oh ! oui, il osera ! dit Jimmy. Il est pire que vous ne croyez, Angel.

– Mais c’est déjà un homme perdu.

– Raison d’autant meilleure pour aller plus loin... Il est au bord du gouffre depuis des mois. J’ai découvert cela. J’ai fait une enquête l’autre jour, et j’ai trouvé qu’il était dans un trou que le dôme de Saint-Paul ne comblerait pas. Il est administrateur, ou quelque chose d’approchant, d’une société qui le presse de payer. Spedding osera n’importe quoi. Jimmy s’arrêta. – Mais s’il ose toucher à cette jeune fille, il est mort !

La vieille dame revint à ce moment avec le vieux livre, et Jimmy en tourna rapidement les pages.

Vers la fin, il tomba sur quelque chose qui alluma une lueur dans son regard.

Il plongea la main dans sa poche et en retira un carnet. Il ne perdit pas de temps à attirer une chaise, mais, s’agenouillant à côté de la table, il écrivit rapidement, comparant le texte avec les dessins du livre.

Angel, penché sur lui, suivait son travail, haletant.

– Là... là... là !... cria Angel exultant. Quels imbéciles nous faisons, Jimmy, quels imbéciles !...

– Puis-je vous emprunter ce livre ? demanda-t-il. Nous vous le rendrons... Merci... Maintenant, Angel (il consulta sa

montre et fit un pas vers la porte) nous avons deux heures. Nous serons sur la route de Tonbridge à l'aube.

Ils ne dérangèrent plus qu'une personne, au cours de cette nuit mouvementée : ce fut un vieux et irritable colonel de fusiliers-marins qui demeurait à Blackheath.

Là, devant le vieil officier hâtivement vêtu, Angel expliqua sa mission et, écrivant avec une hâte fébrile, confirma par serment sa déposition. Sur quoi, le magistrat lança un mandat d'amener contre Joseph James Spedding, avoué-notaire, sous l'inculpation de crime.

CHAPITRE XII

CE QUI SE PASSA AU MOULIN DE FLAIRBY

Kathleen considérait tout naturellement le notaire comme un ami désintéressé. Il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en fût pas ainsi. S'il avait fallu quelque geste pour susciter un sentiment amical à l'égard du conseiller juridique, son dernier geste eût suffi, car à peine, comme il le lui expliqua, avait-il découvert, grâce au plus grand des hasards, une indication le mettant sur la voie du mot mystérieux, qu'il était accouru en toute hâte pour lui communiquer ses renseignements. Il avait naturellement conseillé l'action immédiate, et comme elle hésitait à cause de l'heure tardive à se mettre en quête du livre, il avait fait de vagues allusions à des difficultés qui surgiraient si elle tardait. Elle songea à prévenir Angel et Jimmy, mais le notaire ne voulut pas en entendre parler, et elle s'expliqua cette opposition par la prudence de l'esprit juridique.

Puis la griserie de l'aventure nocturne la tenta : la course en automobile à travers la nuit tourmentée et les éventualités merveilleuses des recherches au bout du voyage.

Elle partit donc et sa soif d'aventures fut plus que satisfaite par une collision évitée de justesse avec une autre voiture venant en sens inverse. Elle ne vit pas les occupants de l'autre voi-

ture, mais elle souhaita qu'ils eussent eu aussi peur qu'elle-même.

En fait, aucun des deux hommes n'avait pensé longtemps au danger qu'ils venaient de courir. L'un avait l'esprit entièrement rempli de l'image de la jeune fille et l'autre réfléchissait à l'utilisation du téléphone.

Elle n'eut pas le temps de se fatiguer de l'aventure de la nuit : la course par les landes mouillées et les villages morts, où de petites chaumières se révélaient un instant dans l'éclat des phares avant de s'évanouir dans l'obscurité... Trop tôt elle arriva à une portion de la route qui lui était familière, et la voiture ralentit de façon à ne pas dépasser l'étroit chemin herbeux qui mène au moulin de Flairby. Ils l'atteignirent enfin, et la voiture cahota prudemment sur de profondes ornières, sur des pierres roulantes et parmi de hautes herbes humides, jusqu'au moment où, dans la nuit, s'estompa la silhouette trapue du moulin de Flairby.

Autrefois, avant l'apparition des mécaniques à bon marché, le moulin de Flairby avait été fameux dans la région et ses grosses meules bourdonnaient sans cesse nuit et jour. Mais la roue était depuis longtemps brisée ; ses débris jonchaient le lit du petit torrent qui l'avait si fidèlement servie ; sa machine n'était plus que rouille et ferraille ; seule la petite maison d'habitation contiguë conservait quelque valeur. Sans beaucoup d'entretien, ou même sans entretien du tout, elle était demeurée à l'épreuve de la pluie et du temps, et Kathleen y avait entassé le fatras et les reliques du ménage de son père. Les selles, boucliers, sagaies, toutes les bricoles qu'il avait recueillies dans ses voyages, et la modeste bibliothèque qui avait consolé l'amertume de ses dernières années y étaient réunies. Objets sans valeur pour le monde, mais, aux yeux de la jeune fille, reliques précieuses associées au souvenir de son père disparu.

Les larmes lui montèrent aux yeux quand Spedding, lui prenant la clef des mains, l'introduisit dans la serrure d'une porte du XVII^e siècle, mais elle les essuya furtivement.

Spedding utilisa la lanterne à acétylène de la voiture pour s'éclairer dans la maison.

– Il faut me conduire, miss Kent, dit-il, et Kathleen lui montra le chemin.

Comme ils montaient l'escalier de chêne couvert de poussière, leurs pas résonnèrent à travers la demeure déserte. Au sommet de l'escalier se trouvait une lourde porte que le notaire ouvrit sur les indications de la jeune fille.

C'était une vaste pièce, presque une grange, avec un toit de bois en pente. On y comptait trois fenêtres à contrevents ; à l'autre bout, une porte ouvrait sur une chambre plus petite.

– C'est ici qu'habitait le meunier, dit-elle tristement.

Elle se souvenait à peine des jours où un meunier vivait là, où elle venait se promener au moulin avec son père, et où le meunier, blanc et jovial, la descendait de voiture et l'emmenait dans une salle mystérieuse où de grandes pierres tournaient laborieusement et bruyamment dans une atmosphère remplie de fine poussière blanche.

Spedding posa la lampe sur la table, et ses yeux firent le tour de la pièce, en quête des livres. Ils n'étaient pas difficiles à trouver ; ils avaient été déballés et placés en désordre sur trois rayons grossièrement construits.

Le notaire tourna la lampe de façon à diriger toute la lumière sur les livres. Puis il les passa soigneusement en revue, rangée par rangée, vérifiant méthodiquement chaque volume et murmurant le titre de chacun de ceux qu'il manipulait. Il y avait des livres d'écolier, des livres de voyages et, de temps en temps, un lourd traité scientifique, car son père avait particulièrement

étudié les sciences. La jeune fille restait immobile, une main sur la table, attendrie, admirant la patience que le gros homme apportait à sa tâche et, il faut le dire, se demandant intérieurement ce qui nécessitait cette visite nocturne. Elle n'avait rien dit de l'enveloppe rouge au notaire, mais elle sentait instinctivement qu'il n'ignorait rien de tout cela.

– *L'Anabase*, Xénophon, murmurait-il ; *Vie et Œuvres* de Josèphe ; les *Essais* d'Elia ; les *Essais* d'Emerson, les *Essais* de de Quincey. Qu'est-ce là ?...

Il tira d'entre deux gros volumes un mince petit livre à la couverture décolorée. Il l'essuya soigneusement, jeta un coup d'œil sur le dos, l'ouvrit et lut la page de titre, puis revint vers la table, s'assit et se mit à lire le volume.

Sans que la jeune fille sût pourquoi, quelque chose dans l'attitude du notaire, à ce moment, lui causa un léger malaise et éveilla en elle le sentiment d'un danger. Peut-être était-ce parce que jusqu'alors il lui avait témoigné une déférence marquée et s'était montré presque obséquieux. Maintenant qu'il avait trouvé le livre, il la négligeait. Il ne le lui avait pas apporté ni n'avait attiré son attention, et elle sentit qu'elle était « hors de cause », que l'intérêt que le notaire portait à ses affaires avait cessé net avec cette découverte.

Il tournait soigneusement les pages, hypnotisé par l'introduction, et Kathleen regardait alternativement le livre et le visage de Spedding. Elle ne l'avait jamais considéré jusque-là avec un intérêt critique. À la lumière peu flatteuse de la lampe, elle voyait ses imperfections : la force brutale de son menton, la minceur peu scrupuleuse des lèvres, les lourdes paupières et le curieux visage glabre, sans cils et sans cheveux. Elle frissonna, car elle lisait sur ce visage trop de choses pour sa tranquillité d'esprit.

Sans soupçonner cet examen, car le livre qu'il tenait l'absorbait tout entier, le notaire allait de page en page.

– Ne croyez-vous pas que nous ferions mieux de repartir ? demanda timidement Kathleen.

Spedding leva les yeux, et son regard ne le céda en rien à ses paroles :

– Nous repartirons quand j’aurai fini, dit-il brusquement, et il continua sa lecture.

Kathleen eut un petit sursaut d’épouvante, car malgré tous ses soupçons, elle n’était pas préparée à un abandon aussi complet et aussi instantané de son manque d’amabilité. Elle commença obscurément à se rendre compte du danger qu’elle courait ; pourtant, il ne pouvait lui arriver malheur. Dehors se trouvait le chauffeur qui représentait l’ordre établi. Elle fit une nouvelle tentative :

– Je me permets d’insister, monsieur Spedding, pour que vous acheviez ailleurs votre examen de ce livre... Je ne sais si vous vous rendez compte que vous occupez la seule chaise de cette pièce, ajouta-t-elle avec indignation.

– Je m’en rends fort bien compte, dit le notaire avec calme, sans lever les yeux.

– Monsieur Spedding !

Il leva les yeux d’un air las.

– Puis-je vous demander de rester tranquille jusqu’à ce que j’aie fini ? dit-il avec une énergie à laquelle elle ne put se méprendre. Et pour que vous ne doutiez plus que mes présentes recherches sont faites dans mon intérêt plus que dans le vôtre, je puis ajouter que si vous m’agacez en geignant ou en vous indignant, ou par aucune de ces façons absurdes, j’ai avec moi de quoi vous calmer.

Sur ce, il reprit sa lecture.

Froide et blanche, la jeune fille demeura muette, le cœur battant violemment, l'esprit hanté de projets d'évasion.

Au bout d'un moment, le notaire leva la tête et posa son index sur le livre.

– Votre précieux secret n'est désormais plus un secret, dit-il avec un rire mauvais.

Kathleen ne répondit pas.

– Si je n'avais pas été un imbécile, je l'aurais deviné plus tôt, ajouta-t-il.

Et il regarda la jeune fille enfoncée dans sa méditation.

– J'ai deux possibilités devant moi, dit-il, et j'ai besoin de votre aide.

– Vous n'aurez aucune aide de moi, monsieur Spedding, répondit-elle froidement. Demain, vous aurez à rendre compte de votre extraordinaire conduite.

Il se mit à rire.

– Demain ? Par qui ? Par Angel ou par le jeune godelureau qui s'est à moitié toqué de vous ?

Il rit encore en voyant le rouge monter aux joues de la jeune fille.

– Ah ! j'ai touché juste, n'est-ce pas ?

Elle accueillit son discours par un silence méprisant.

– Demain, je serai loin... bien loin, je l'espère, de l'atteinte d'aucun des messieurs dont vous parlez. Je ne m'occupe pas de demain autant que d'aujourd'hui.

Elle se souvint qu'une heure à peine les séparait de l'aube.

– Aujourd’hui est un jour tout à fait décisif pour moi – et pour vous.

Il appuya sur ces derniers mots.

Elle conservait un silence glacial.

– En deux mots, continua-t-il avec son ton doucereux de naguère, je puis dire que je suis dans l’obligation de m’assurer de l’argent déposé dans ce coffre ridicule.

Elle réprima une exclamation.

– Ah ! vous comprenez ? Laissez-moi m’expliquer plus clairement... Quand je dis prendre l’argent, je veux dire le prendre pour moi, jusqu’au dernier sou, et l’employer à mon usage personnel... Vous ne sauriez imaginer, continua-t-il, combien il est réconfortant de pouvoir se redresser et exprimer sans réticence des pensées exprimées pendant toute une année, de pouvoir dire à un être humain les choses les plus secrètes que j’ai jusqu’à présent cachées ici. – Il se frappa la poitrine. – J’avais pensé, quand le vieux Réale me confia sa mission, que j’aurais affaire à des héritiers ordinaires, normalement stupides, qui m’eussent révélé au jour le jour le résultat de leurs recherches et permis d’en profiter. Je ne comptais pas beaucoup sur vous, car les femmes sont naturellement discrètes et soupçonneuses, mais je comptais bien sur les deux criminels. Mon expérience des classes criminelles, expérience assez approfondie, m’induisait à croire que je n’aurais pas de difficultés avec ces messieurs. – Il pinça les lèvres. – J’avais compté sans mon Jimmy, dit-il brièvement.

Il vit briller les yeux de la jeune fille.

– Oui, continua-t-il, Jimmy n’est pas un homme ordinaire, et Angel est un éclatant exemple d’une vilaine série... J’ai failli avoir Jimmy un jour... Vous a-t-il dit comment il s’est procuré l’enveloppe rouge?... Je vois que non... Eh bien ! j’ai failli l’avoir... Je suis allé chercher son cadavre le lendemain matin, et

je n'ai plus rien trouvé. Dans la journée, je reçus de lui une carte postale illustrée, particulièrement impertinente et vulgaire.

Il s'arrêta comme pour solliciter des commentaires.

– Vos confessions offrent peu d'intérêt pour moi, dit tranquillement la jeune fille. Je n'aspire en ce moment qu'à être débarrassée de votre présence.

– J'y arrive, dit le notaire. Je me suis montré très malappris à votre égard il y a un moment ; mais j'étais très occupé et, en outre, je désirais vous initier artistement à notre nouvelle condition. Maintenant, loin de me montrer grossier, je désire être très aimable.

En dépit de son calme apparent, la jeune fille frissonna devant le ton doucereux que le notaire avait adopté.

– Voici ma position, dit-il. Il y a une énorme somme d'argent qui en droit vous appartient. La loi et l'inclination de votre concurrent – nous écarterons Connor, qui n'entre pas en ligne de compte – vous confèrent l'argent. Le malheur est que moi aussi, qui n'y ai absolument aucun droit, je désire cet argent, et nous avons réduit la question à ceci : sera-ce Spedding ou Kathleen Kent ? Je réponds : Spedding, et les circonstances favorisent mes prétentions, car je vous ai ici et, pardonnez la pointe de mélodrame ! je vous ai en mon pouvoir. Il dépend entièrement de vous que je m'empare des deux millions, de vos deux millions, sans inconvénient...

Il s'arrêta encore pour observer l'effet de ses paroles.

La jeune fille ne répondit pas, mais il put voir la terreur dans ses yeux.

– Si j'avais pu me passer de vos services ou si j'avais eu assez d'esprit pour deviner la solution si simple de ce maudit rébus, j'aurais pu tout mener à bien sans vous importuner le

moins du monde. Mais puisque nous en sommes là, il faut que je vous réduise au silence.

Il énonça cette proposition avec le plus grand sang-froid, et Kathleen se sentit défaillir à la pensée de tout ce qu'impliquaient ces mots.

– Je puis vous réduire au silence en vous tuant, dit-il simplement, ou en vous épousant. Si je pouvais concevoir un plan efficace qui m'assurât de votre discrétion totale pendant deux jours, je l'adopterais avec plaisir ; mais vous êtes femme et c'est trop demander ! Or donc, dans cette alternative, quel terme préférez-vous ?

Elle recula jusqu'à la fenêtre aux volets clos, sans le quitter des yeux.

– Vous pensez sans doute au chauffeur, dit-il doucement, mais il ne faut pas compter sur lui. Si vous aviez l'oreille fine, vous auriez entendu repartir la voiture il y a une demi-heure. Elle nous attend à un demi-mille d'ici. Si je reviens seul, le chauffeur sera sans doute étonné, mais il ne saura rien... Ne pouvez-vous l'imaginer qui m'emmène, tandis qu'à côté de lui je me retourne et lance un adieu souriant à une femme imaginaire que le chauffeur ne peut voir ? Imaginez son inquiétude se dissipant à ce spectacle. Deux jours plus tard, il sera en mer avec moi, ignorant le crime, et il arrive en mer d'étranges accidents... Allons, Kathleen, est-ce le mariage ?...

– La mort ! s'écria-t-elle d'une voix rauque.

Puis, comme il la saisissait à la gorge d'un geste rapide, elle poussa un cri.

Le visage de Spedding était en face de celui de la jeune fille ; aucun muscle n'en bougeait. Immobile, rigide et plein de son épouvantable dessein, elle vit se contracter les pupilles de ses yeux impitoyables.

Soudain il lâcha prise et elle recula contre le mur.

Elle entendit son souffle se précipiter et, fermant les yeux, attendit.

Puis, lentement, elle releva ses paupières. Elle vit un revolver dans sa main et, dans une sorte de rêve, se rendit compte qu'il n'était pas dirigé sur elle.

– Haut les mains !

Elle entendit le cri rauque de Spedding.

– Haut les mains, tous les deux !

Un rire insolent retentit à ses oreilles.

Il n'y avait que deux hommes au monde pour rire ainsi, en face même de la mort, et ils se tenaient tous deux dans l'embrasement de la porte : Angel, ses lunettes de chauffeur au cou, et Jimmy retirant lentement ses gants.

Alors elle regarda Spedding.

La main qui tenait le revolver ne tremblait pas. Il était toujours aussi maître de lui.

– Si l'un de vous deux fait le moindre mouvement, je tire sur la petite, nom de Dieu ! fit Spedding entre ses dents.

Ils se tenaient dans l'embrasement, et Jimmy parla. Il n'éleva pas la voix, mais elle entendit vibrer la passion contenue dans ses phrases tranquilles.

– Spedding, Spedding, mon ami, vous faites peur à cette enfant ; posez votre arme et parlons. M'entendez-vous ? Je me domine, Spedding, mais si vous faites du mal à cette jeune fille, je bondis sur vous, et... Entendez-vous ? Si vous la blessez, je vous saisis de ces mains que voici et vous traite à la mode indienne, Spedding. Mon ami, je vous ligote, vous attache au poteau et vous fais brûler à petit feu... Oui, et par Dieu ! si quel-

qu'un, fût-ce Angel lui-même, s'interpose, il s'exposera aux conséquences ! Entendez-vous ?

L'effort qu'il faisait pour se contenir soulevait sa poitrine, et Spedding, frissonnant devant la férocité que décelait toute l'attitude de l'homme, baissa son pistolet.

– Parlons, fit-il d'une voix sourde.

– Cela vaut mieux, répondit Angel, et laissez-moi parler le premier. Je vous arrête.

– Venez me prendre !

– Le risque est trop grand, dit Angel franchement, et, en outre, je puis attendre.

– Eh bien ? demanda le notaire sur un ton de défi, après un long silence.

L'arme qu'il tenait demeurait braquée sur Kathleen.

Angel échangea un mot à mi-voix avec son compagnon, puis :

– Vous pouvez partir, dit-il en s'effaçant.

Spedding lui fit signe de s'écarter encore, puis, se rapprochant lentement de la porte, il l'atteignit. Il s'arrêta un instant comme s'il allait parler, puis, rapide comme la pensée, leva son revolver et tira deux fois.

Angel sentit le vent des balles qui effleurèrent son visage, et s'élança au moment où Jimmy étendit le bras.

Crac ! crac ! crac !... Trois coups, si rapides que les détonations furent presque simultanées, partirent du pistolet automatique de Jimmy pointé sur le notaire ; mais trop tard, et la lourde porte claqua au visage d'Angel. Le déclic de la serrure leur apprit qu'ils étaient prisonniers.

Angel bondit vers la fenêtre, mais les volets en étaient clos, cloués, inattaquables.

Il regarda Jimmy, et se mit à rire bruyamment.

– Pris au piège, ma parole ! dit-il.

Jimmy était à genoux près de la jeune fille. Elle n'avait pas perdu connaissance, mais avait soudain compris le terrible danger qu'elle avait couru, et la tension et la lassitude de cette nuit mouvementée l'avaient fait tomber défaillante sur ses genoux. Tendrement, le bras de Jimmy la soutenait. Elle sentit sa force et, tressaillant à son contact, sa tête s'inclina sur l'épaule du jeune homme, et elle se sentit en sûreté.

Angel était occupé à examiner les fenêtres quand une forte détonation attira son attention.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda faiblement la jeune fille.

– C'est ou M. Spedding qui se suicide opportunément – mais c'est trop attendre de lui, je le crains, dit Angel avec philosophie – ou bien ledit M. Spedding qui détruit les organes vitaux de notre voiture. J'ai peur que la dernière hypothèse ne soit juste.

Il parcourut la pièce, examina la petite pièce à l'autre bout, puis renifla avec inquiétude.

– Miss Kent, dit-il sérieusement, êtes-vous en état de me répondre ?

Elle sursauta et rougit en s'arrachant des bras de Jimmy ; puis elle se dressa, un peu étourdie.

– Oui, dit-elle avec un faible sourire, je crois que je suis remise maintenant.

– Qu'y a-t-il au-dessous de nous ? demanda Angel en désignant le plancher.

– Un vieil atelier, une sorte de débarras, répondit-elle, surprise.

– Qu’y a-t-il dans ce débarras ?

Il n’y avait pas à se méprendre sur la gravité de sa voix.

– Des meubles brisés.

– Des matelas ?

– Oui, je crois qu’il y en a ; et des pots de peinture, et diverses choses... Pourquoi cette question ?

– Jimmy, fit Angel vivement, vous ne sentez rien ?

Jimmy renifla.

– Oui, dit-il rapidement. Vite, les fenêtres !

Ils fouillèrent rapidement la pièce. Dans un coin, Jimmy ramassa un sabre de cavalerie rouillé.

– Voici ce qu’il faut, dit Angel en s’attaquant au massif volet.

Mais le bois était solide, et juste comme ils s’assuraient une prise, la lame se brisa.

– Il y a une vieille hache dans le buffet ! cria la jeune fille, appréhendant le danger inconnu.

Avec un hurlement de joie, Angel retira une antique hache de bataille et attaqua le volet derechef. À chaque coup, le bois volait en gros éclats, mais si vite qu’il travaillât, quelque chose allait plus vite encore. Angel ne s’était pas mépris à l’odeur de pétrole, et maintenant une légère fumée se répandait dans la pièce, s’insinuant sous la porte, et s’élevait en minces spirales des interstices du plancher.

Angel s'arrêta, exténué ; Jimmy ramassa la hache et se mit à l'ouvrage. Enfin, après un coup vigoureux, une fente lumineuse se dessina dans le volet.

La chaleur était devenue intolérable et Angel reprit la hache pour abattre la barrière de chêne qui les séparait de la vie.

– Échapperons-nous ? demanda tranquillement la jeune fille.

– Je crois que oui, fit Jimmy avec calme.

– Je ne regretterai pas cette nuit, balbutia-t-elle.

– Ni moi, dit Jimmy à voix basse, quelle qu'en soit l'issue. Il est bon d'aimer une fois dans sa vie, même si c'est au bord du tombeau.

Les lèvres de Kathleen tremblèrent et elle tenta de parler.

Angel besognait ferme à la fenêtre, le dos tourné. Et Jimmy s'inclina pour embrasser la jeune fille.

La fenêtre s'abattit. Angel se retourna, baigné de sueur et triomphant.

– Dehors, aussi vite que possible ! s'écria-t-il.

Angel avait découvert une corde dans la petite pièce, lors de ses premières recherches, et il la glissa autour de la taille de la jeune fille.

– Quand vous serez en bas, sortez tout de suite de la fumée, lui conseilla-t-il.

En un instant, elle se trouva suspendue dans les airs, au milieu d'un nuage tourbillonnant qui l'aveuglait et la suffoquait. Elle toucha le sol et, dès qu'elle eut dénoué la corde, s'éloigna en courant et s'affaissa, épuisée sur un talus herbeux.

Quelques minutes plus tard, les deux hommes l'avaient rejointe.

Ils demeuraient silencieux, contemplant l'incendie ; puis Kathleen se souvint et s'écria :

- Le livre, le livre !
- Il est sous ma chemise, dit Angel impudemment.

CHAPITRE XIII

CONNOR S'EN MÊLE

C'est un axiome de Scotland Yard : « Méfiez-vous d'un auditoire. » Les ennemis de l'organisation policière anglaise proposent de nombreuses et curieuses raisons de cette timidité. En particulier, ils interprètent fâcheusement le désir de cette police d'accomplir sa besogne sans bruit et sans ostentation, car elle procède selon un système fort gênant d'arrestations nocturnes. Si vous n'annoncez pas le fait, et si votre cas ne provoque pas un article dans les journaux du soir, il n'y a aucune raison pour que votre disparition de la société soulève des commentaires, ou pour que la rumeur, destinée à excuser votre absence, que vous êtes parti à l'étranger, ne soit pas acceptée sans discussion.

Angel reçut de son chef, homme plein de sagesse, un excellent conseil :

– Si vous devez l'arrêter, faites-le en douceur. Si, comme vous le dites, il se barricade chez lui ou se réfugie dans sa cave spéciale, laissez-le faire. Pas de bruit, pas d'articles sensationnels dans la presse ! Si vous pouvez régler l'affaire Réale sans l'arrêter, n'hésitez pas à le faire. Nous le prendrons probablement en... heu... comment dites-vous, Angel ?... Ah ! oui, de la façon courante.

– Très bien, monsieur, répondit Angel, tout disposé à adopter cette ligne de conduite.

– D’après ce que je sais de cette sorte d’homme, poursuivit le commissaire-adjoint en frisant sa moustache grise, il ne fera rien. Il mènera son existence quotidienne comme si de rien n’était ; vous le trouverez à son bureau ce matin, et si vous alliez l’arrêter, vous seriez abattu à coups de feu. Non, si vous voulez m’en croire, laissez-le absolument tranquille en ce moment. Il ne s’enfuira pas.

Angel remercia son chef et se retira.

Durant toute la matinée, il fut hanté du désir de voir le notaire. Vers midi, cette idée était devenue si obsédante qu’il mit son chapeau et descendit à Lincoln’s Inn Fields.

– Oui, M. Spedding est là, dit un clerc plein de gravité.

Et, après avoir consulté son patron :

– M. Spedding va vous recevoir.

L’avoué-notaire était assis derrière un grand bureau couvert de liasses de papiers sanglées. Il salua Angel d’un sourire et lui désigna une chaise de l’autre côté du bureau.

– J’ai passé au tribunal la plus grande partie de la matinée, fit-il doucement. Mais j’ai une demi-heure de liberté. Que puis-je pour vous ?

Angel le regarda sans dissimuler son admiration.

– Vous êtes merveilleux, dit-il en hochant la tête.

– Vous m’admirez, répondit l’homme de loi en jouant avec un coupe-papier, à peu près comme un naturaliste enthousiaste admire les marques d’une vipère à cornes.

– Voilà qui est fort bien dit, fit Angel avec franchise.

Le notaire avait baissé les yeux sur le bureau, devant lui ; il les releva.

– Et alors, ce sera ?... interrogea-t-il.

– Une trêve, répondit Angel.

– Je m’attendais à ce mot, reprit Spedding avec aisance. Vous savez, je suppose, que...

– Oh ! oui, dit Angel nonchalamment, je sais que votre main droite, qui repose avec tant d’insouciance sur votre genou, tient une arme d’une remarquable précision.

– On ne peut rien vous cacher, dit le notaire, s’inclinant légèrement.

– Naturellement, fit Angel, il y a un mandat d’amener contre vous.

– Naturellement, approuva Spedding poliment.

– C’est une mesure de précaution, continua Angel, très affable.

– Sans aucun doute, dit le notaire. Et maintenant ?

– Oh ! maintenant, dit Angel, je voulais vous informer, sans façons, de la part de miss Kent, que nous avons l’intention d’ouvrir le coffre-fort demain...

– J’y serai, répondit le notaire en sonnant.

– Et, ajouta Angel en baissant la voix, ne vous trouvez pas sur le chemin de Jimmy.

Les lèvres de Spedding tremblèrent ; c’était le premier signe de nervosité qu’il donnait depuis le début de l’entretien ; mais il ne répondit pas. Comme l’employé attendait près de la porte ouverte, Spedding, avec son plus gracieux sourire, demanda :

– Euh... vous êtes rentré sans accident ce matin ?

– Mais certainement, merci ! répondit Angel, nullement troublé par l'audace du notaire.

– Et avez-vous trouvé votre maison de campagne confortable ?

– Tout à fait, fit Angel, se montrant à la hauteur de la situation, mais l'installation est défectueuse...

– L'installation ?

Le notaire mordit à l'appât que le détective lui avait lancé.

– Oui, dit le détective, la main sur la porte, le chauffage, vous savez !

Angel ricanait tout seul, tout en revenant vers la Tamise. Il goûtait tant sa petite plaisanterie qu'il ne put s'empêcher d'aller trouver son chef pour la lui raconter, et le sourire du chef fut vraiment flatteur.

– Vous êtes un brillant sujet, dit-il, mais le jour où il vous faudra arrêter cet honnête notaire, je compte que vous prendrez la précaution de purger votre âme de toute frivolité et de vous préparer pour un monde meilleur !

– Si, dit Angel, je ne vois pas le côté comique qu'il y a à être assassiné, je considérerai que je termine bien mal mon existence.

– Sortez, ordonna le directeur, et Angel obéit.

Il sentit dans le courant de l'après-midi qu'il était très fatigué, et prit deux heures de sommeil avant d'aller au rendez-vous qu'il avait fixé avec Jimmy.

Tandis qu'il s'habillait, Jimmy entra, très pâle, la tête bandée et dégageant une odeur pénétrante d'iodoforme.

– Eh bien ! s'exclama Angel stupéfait, que diable avez-vous fait ?

Jimmy promena son regard autour de la chambre, en quête du siège le plus confortable, avant de répondre.

– Ah ! dit-il en s'asseyant avec un soupir de satisfaction, cela va mieux !

Angel désigna le bandage.

– Quand cela est-il arrivé ?

– Il y a environ une heure, répondit Jimmy. Spedding est un homme très actif.

Angel sifflota.

– D'une façon banale ?

– Artistique ! répliqua Jimmy en secouant sa tête bandée. Une auto folle qui suivait mon fiacre...

Truc admirable ! Le cheval du fiacre a été tué et le cocher a eu une commotion, mais je l'avais vu venir et j'ai sauté.

– Le chauffeur est arrêté ? demanda Angel inquiet.

– Oui ; c'était dans la Cité. Vous connaissez les agents de la Cité ? Ils l'ont eu en trois secondes. Il a essayé de s'échapper, mais c'est folie dans la Cité.

– Était-ce le chauffeur de Spedding ?

Jimmy sourit avec pitié.

– Naturellement non ! C'est là que se montre l'artiste.

Angel prit un air grave une minute.

– Je crois qu'il faudrait en finir avec notre ami.

– Vous voulez dire Spedding ?

– Oui.

– Je ne suis pas de votre avis, dit Jimmy. Ce serait bien plus sûr pour vous et pour moi, mais il vaut beaucoup mieux terminer d’abord l’affaire Réale.

– Les grands esprits..., murmura Angel, se rappelant le conseil de son chef. Je suppose que M. Spedding m’aura à l’œil cette nuit.

– Vous pouvez parier votre vie là-dessus, dit Jimmy.

Comme il parlait, un domestique entra avec une lettre. L’homme sorti, Angel l’ouvrit et la lut. Son rictus s’élargit pendant sa lecture.

– Écoutez, fit-il. Cela vient de miss Kent.

Jimmy fut tout oreilles.

Cher monsieur Angel,

Spedding m’a de nouveau prise au piège. Pendant que je faisais mes courses, cet après-midi, deux hommes se sont approchés et m’ont demandé de les suivre. Ils se disaient inspecteurs de la police et avaient besoin de moi au sujet de l’affaire de cette nuit, j’étais si bouleversée que je les ai suivis. Ils m’ont emmenée dans une maison inconnue à Kensington... Au nom du Ciel, venez à mon secours !...

Le visage de Jimmy était si pâle qu’Angel crut qu’il allait défaillir.

– Les bandits ! cria-t-il. Angel, il faut...

– Il faut vous asseoir, dit Angel, ou vous allez avoir une attaque.

Il examina la lettre de nouveau.

– C’est admirablement fait, dit-il. Griffonnée au crayon sur une facture déchirée de magasin de nouveautés, ça pourrait très facilement passer pour son écriture.

Il mit soigneusement la lettre dans un tiroir de son bureau et le ferma à clef.

– Malheureusement pour le succès de ce tour-ci, monsieur Spedding, j’ai quatre hommes qui surveillent nuit et jour la maison de miss Kent, et comme je suis en communication téléphonique avec eux, je sais que cette jeune dame n’est pas sortie de chez elle aujourd’hui.

Il regarda Jimmy pâle et tremblant.

– Du nerf, Jimmy ! dit-il gentiment. Votre coup sur la tête vous a secoué plus que vous ne pensez.

– Mais la lettre ? demanda Jimmy.

– Un petit faux, répondit Angel négligemment. Un petit ballon d’essai, si naïvement simple que je crois que Spedding perd ses moyens et son sang-froid. Je parierais qu’on surveille cet immeuble pour voir l’effet du billet !... (Angel aurait gagné son pari.) Maintenant, l’unique question est celle-ci : Quel petit programme ont-ils manigancé pour moi ce soir ?

Jimmy était pensif.

– Je ne sais pas, dit-il lentement, mais je crois qu’il serait plus sage pour vous de rester à la maison. Vous pourriez me faire un lit dans le salon, et s’il y a des ennuis, nous les partagerons.

– Et nous sifflerons pour me soutenir le moral ? railla Angel. Je vous ferai un lit avec le plus grand plaisir, mais je vais sortir, Jimmy, et vous emmener, si vous voulez bien m’accompagner chez quelqu’un qui remplacera ce bandage blanc trop visible par quelque chose de moins terrifiant !

Ils trouvèrent, place de Devonshire, un homme qui était leur ami à tous deux. C’était un spécialiste des maladies à noms compliqués, commandeur de l’ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges, membre des deux Facultés et auteur d’une demi-douzaine d’ouvrages de science médicale. Angel l’appelait Bill.

Le grand chirurgien pansa adroitement la tête endommagée de Jimmy et s’abstint discrètement de poser des questions. Il connaissait les deux hommes et avait été à Oxford avec l’un d’eux. Il se permit des commentaires mordants sur leur genre de vie et les éventualités de leur fin.

– Si vous ne jacassiez pas tant, dit Angel, je vous emploierais régulièrement ; vu ce qui en est, je doute fort que je vous amène jamais un autre client.

– Ce pourquoi, répondit sir William Farran en coupant les bouts du pansement, je vous suis grandement obligé, monsieur Angel. Vous êtes de ces gens que je n’aime à voir qu’une fois par an – aux environs de Noël, quand je suis rassasié de charité envers l’humanité, que j’ai besoin d’une cure morale salutaire pour ramener cette image éclatante à sa grisaille normale. Voilà l’époque où vous êtes le bienvenu, Angel !

– Très beau, dit Angel en extase. J’aimerais voir cette phrase dans un livre, avec des illustrations.

Le chirurgien sourit avec bonne humeur. Il mit la dernière main au pansement.

– Voilà ! fit-il.

– Merci, Bill, fit Jimmy... Vous engraissez.

– Merci de quoi ? répliqua le chirurgien avec indignation.

Angel prit un ton plus sérieux pour lui demander à mi-voix en partant :

– Où serez-vous, cette nuit ?

Le chirurgien consulta un petit carnet de rendez-vous.

– Je dîne au Ritz avec quelques amis, à huit heures. Nous allons ensuite au théâtre de Drury-Lane, et je serai rentré vers minuit. Pourquoi ?

– Il y a un monsieur, répondit Angel en confidence, qui fera tout son possible pour se débarrasser de l'un de nous ou de tous les deux, cette nuit, et il est possible qu'il nous manque de peu ; c'est pourquoi il serait bon de savoir où vous trouver, si nous avons besoin de vous... Toutefois, ajouta Angel en ricanant, ce pourrait être pour lui qu'on ait besoin de vous.

– Vous êtes un drôle de pistolet, fit le chirurgien, et Jimmy encore plus... Allons, videz les lieux : vous allez donner mauvaise réputation à ma maison.

Une fois dans la rue, les deux ingrats continuèrent leur discussion sur l'embonpoint qui accompagne la prospérité.

Ils marchèrent paisiblement jusqu'à Piccadilly et obliquèrent vers le Circus. Il est intéressant de noter que, sans raison apparente, ils prirent des rues latérales, poussèrent des excursions inattendues dans les squares avoisinants, coupèrent sans nécessité par des ruelles, et finalement, se retrouvant au coin d'Oxford Street et de Charing Cross Road, ils hélèrent un cab et se firent rapidement conduire vers l'est. Par la trappe dans le toit, Angel cria quelques instructions au cocher.

– Je tiens à ce que les deux messieurs qui me suivent en aient pour leur argent, comme on dit en langage sportif, expliqua-t-il.

Il leva le store au fond du cab, regarda par le petit carreau et grogna. Puis il donna de nouvelles instructions au cocher.

– Conduisez-nous au restaurant du Trocadéro, ordonna-t-il, et il ajouta pour Jimmy : s’il faut mourir, mourons du moins pleins de bonne chère.

Dans le grill-room bondé de clients et étincelant de lumière, les deux hommes trouvèrent une table d’où l’on apercevait toute la salle. Ils s’assirent et pendant que Jimmy commandait le dîner, Angel surveilla le flot des gens qui entraient.

Il vit un petit homme sémillant, au visage basané, yeux noirs, sourcils et moustache couleur de jais, entrer par la porte à tambour. Il s’arrêta une seconde près de la porte, son œil allant d’un visage à l’autre. Puis il rencontra le regard assuré d’Angel et ses yeux s’arrêtèrent un moment sur les deux dîneurs. Angel lui fit signe.

Il hésita une seconde, puis s’approcha lentement de leur table.

Jimmy éloigna une chaise de la table et de nouveau le petit homme hésita, comme traversé d’un doute, puis il s’assit lentement, les dévisageant l’un après l’autre d’un air soupçonneux.

– Monsieur Calvet, n’est-ce pas ? demanda Angel en français.

– Lui-même, répondit l’autre.

– Permettez que je me présente.

– Je vous connais, fit le petit homme sèchement. Vous êtes détective.

– Telle est ma profession, dit Angel sans relever l’amertume du ton de son interlocuteur.

– Vous désirez me parler ?

– Oui, répondit Angel. D’abord, je voudrais vous demander pourquoi vous nous suivez depuis une heure.

L’autre haussa les épaules.

– Monsieur fait erreur.

Jimmy avait été très calme pendant la soirée. Il s’adressa soudain au Français :

– Calvet, dit-il rapidement, savez-vous qui je suis ?

– Oui, vous êtes aussi un détective.

Jimmy le regarda droit dans les yeux :

– Je ne suis pas un détective, Calvet, et vous le savez bien...

Il éprouva une extraordinaire répugnance à prononcer les derniers mots :

– Je suis Jimmy du Caire. Vous me reconnaissez ?

– J’ai entendu parler de vous, répondit l’homme d’un ton maussade.

– Ce que vous êtes... aujourd’hui... je n’en sais rien, reprit Jimmy avec dédain. Je vous ai connu sous de nombreux aspects : orgueil du parti jeune égyptien, démarcheur au service de Réale, courtier de la traite des blanches...

L’homme haussa les épaules et fit mine de partir. Jimmy le saisit par la manche et le retint.

– Calvet, dit-il, retournez vers M. Spedding, votre patron, et dites-lui que l’affaire est trop dangereuse. Dites-lui que l’un des hommes, au moins, en sait assez long sur votre compte pour vous envoyer en Nouvelle-Calédonie ; sans cela...

– Sans cela ? dit l’autre sur un ton de défi.

– Sans cela, reprit Jimmy de sa voix hésitante, j’avertirai l’ambassadeur de France que M. Plessis est à Londres.

Le visage de l’homme devint verdâtre.

– Monsieur, je n’en vois pas la nécessité, murmura-t-il.

– Qui est Plessis ? demanda Angel quand l’homme fut parti.

– Un assassin que recherche activement la police française, répondit Jimmy. Spedding a bien choisi son instrument ! Angel, il y aura du grabuge avant la fin de la soirée.

Ils dînèrent en silence, s’attardant au café.

Le Français était assis à une table, de l’autre côté de la salle. Une fois, comme Angel sortait, il fit mine de le suivre ; mais voyant que Jimmy ne bougeait pas, il se ravisa.

Angel mangea son dessert sans se presser et mit un temps inconcevable à boire son café.

Jimmy, impatient de partir, grommela lorsque son compagnon commanda un second verre de liqueur.

– C’est une abominable cochonnerie, grommela Jimmy.

– Parole inélégante, mais vraie ! fit Angel.

Il s’amusait des efforts manifestes de l’espion à l’autre table pour tuer le temps, de son côté.

Soudain Angel se leva sans avoir touché à son verre et saisit son chapeau.

– Allons, fit-il vivement.

– Cela vous prend bien subitement, remarqua l’impatissant Jimmy.

Ils allèrent régler leur note à la caisse et, du coin de l'œil, Angel put voir que le petit Français leur emboîtait le pas.

Ils suivirent Shaftesbury Avenue ; puis Jimmy s'arrêta pour chercher quelque chose dans sa poche. Ce faisant, il se retourna, face à la direction d'où ils venaient. Le petit Français s'approcha d'eux sans hâte, tandis que derrière eux surgirent deux hommes vêtus grossièrement. Jimmy les vit presser le pas. Passant l'un à droite, l'autre à gauche de Calvet, chacun lui prit affectueusement un bras, et ils tournèrent tous les trois dans Rupert Street, Angel et Jimmy derrière eux.

Jimmy les vit tous les trois bras dessus bras dessous et entendit un déclic de menottes. Puis Angel siffla un fiacre qui passait. Le prisonnier éleva la voix.

– Mettez-lui un mouchoir dans la bouche, ordonna Angel, et l'un des hommes obéit.

Jimmy et Angel regardèrent s'éloigner le fiacre jusqu'à ce qu'il eût tourné le coin.

– Il serait ridicule de courir des risques inutiles, fit Angel avec enjouement. Passe pour être idiot, mais être un triple idiot est une affaire... Maintenant, continuons et voyons ce qui va arriver.

Il expliqua, en continuant son chemin :

– Je cherchais Calvet depuis déjà longtemps. Il est sur la liste, pour ainsi dire. J'avais perdu sa trace, il y a un mois. Comment Spedding l'a-t-il trouvé?... Mystère ! À vrai dire, il connaît la moitié, des bandits de Londres... Il a beaucoup fréquenté les criminels avant de passer du côté plus lucratif de la loi.

Un attroupement s'était produit au coin de Haymarket. D'un commun accord, ils l'évitèrent.

– La curiosité, discourut Angel, a causé la perte de plus d'une pauvre âme ! Tenez-vous loin des foules, Jimmy.

Ils gagnèrent à pied l'appartement d'Angel, dans Jermyn Street.

– Spedding va doubler et tripler ses plans pour nous avoir cette nuit, dit Jimmy.

– Sans doute, opina Angel en ouvrant la porte de la maison où il habitait.

L'étroit corridor, où brûlait d'habitude une lumière, était plongé dans l'obscurité.

– Oh ! non, fit Angel en revenant dans la rue, oh ! certainement, non !

Pendant leur promenade, Jimmy avait eu l'impression qu'on les suivait. Ses soupçons furent confirmés quand, Angel ayant sifflé, deux hommes traversèrent la rue et se joignirent à eux.

– Prêtez-moi votre lampe, Johnson, dit Angel.

Tenant en main la forte petite lanterne électrique, il pénétra dans le corridor, les autres sur ses talons. Arrivé au pied de l'escalier, Angel tendit le bras en arrière. Sans dire un mot, l'un des deux hommes y plaça une canne.

Prudemment, ils s'avancèrent dans l'escalier qui conduisait à la porte d'Angel.

– Quelqu'un est venu, dit celui-ci en désignant une tache de boue sur le tapis.

La porte était entr'ouverte et Jimmy l'ouvrit d'un coup de pied ; Angel avança le bras avec précaution, alluma l'électricité, et les quatre hommes attendirent dans l'obscurité du palier qu'on bougeât dans la chambre.

Rien ne se produisit et ils entrèrent. Il ne fallait pas beaucoup d'ingéniosité pour s'apercevoir que l'endroit avait été fouillé : tiroirs entr'ouverts, leur contenu répandu sur le sol, et tous les signes d'une perquisition hâtive.

Ils passèrent du petit salon dans la chambre à coucher ; là aussi, les visiteurs avaient laissé des traces de leurs investigations.

– Oh !

Jimmy s'arrêta et ramassa un chapeau de feutre. Il regarda la coiffe : la doublure sombre portait le nom d'un chapelier égyptien.

– Le chapeau de Connor ! dit-il.

– Ah ! fit Angel doucement, Connor s'en mêle, maintenant ?

L'un des détectives, qui les avait suivis, saisit le bras d'Angel.

– Regardez ! murmura-t-il.

À demi caché par les lourds rideaux de la fenêtre, un homme était tapi dans l'ombre.

– Sortez de là ! cria Angel.

Quelque chose dans l'attitude de l'homme arrêta ses paroles sur ses lèvres. Se coulant en avant, il écarta la tenture.

– Connor ! s'écria-t-il.

C'était bien Connor en effet, raide mort, le front troué par une balle.

CHAPITRE XIV

L'OUVERTURE DU COFFRE

Les quatre hommes demeurèrent silencieux devant le corps. Jimmy s'inclina pour lui toucher la main.

– Mort ! dit-il.

Sans répondre, Angel alluma toutes les lampes de la pièce. Puis, lentement, il retourna les poches du cadavre ; il passa les objets qu'il trouvait à l'un des détectives, qui les déposait sur la table.

– Un ciseau, une pince-monseigneur, une mèche anglaise, une lampe, un pistolet, annonça Angel. Il n'est pas difficile de comprendre ce que Connor venait faire ici ; mais qui l'a tué ?

Il visita avec soin l'appartement. Les fenêtres fermées étaient intactes, et il n'y avait pas trace de lutte. Dans le salon, il découvrit des empreintes de semelles boueuses, laissées soit par Connor, soit par son meurtrier. Une petite table occupait le centre de la pièce. Pendant ses fréquentes absences, Angel avait l'habitude de fermer à clef ces deux pièces pour en interdire l'accès à ses domestiques qui ne les nettoyaient que sous ses yeux. Aussi la surface polie de la petite table était-elle couverte d'une fine couche de poussière, sauf à un endroit où se trouvait

une bizarre empreinte circulaire d'environ vingt-cinq centimètres de diamètre.

Angel l'examina avec un soin scrupuleux, poussant délicatement la table en pleine lumière. Le petit cercle d'où la poussière avait disparu l'intéressait plus que tout le reste de la pièce.

– Vous veillerez à ce qu'on n'y touche pas, dit-il à l'un des hommes. Puis, se tournant vers l'autre : Vous, vous ferez mieux d'aller à Vine Street rendre compte de... Et puis, non, je vais y aller moi-même.

Comme il se dirigeait d'un pas léger, avec Jimmy, vers le célèbre poste de police, Angel s'expliqua avec concision :

– Connor est venu de son propre chef pour cambrioler ; il a été surpris par un troisième larron qui, le prenant pour moi, a tiré sur lui.

– C'est bien ainsi que j'interprète la chose, répondit Jimmy. Mais qu'est-ce que venait faire Connor ?

– J'attendais Connor, dit Angel avec sang-froid. Il n'était pas homme à se laisser intimider par la menace d'une arrestation. Il s'était mis dans la tête que j'avais le secret du coffre, et il est venu le chercher.

L'inspecteur de service au poste les salua.

– Nous avons là un de nos hommes, dit-il plaisamment en faisant allusion au Français ; puis, remarquant la gravité de leurs deux visages, il ajouta : il y a quelque chose qui cloche, monsieur ?

Le détective lui expliqua rapidement ce qui s'était passé à Jermyn Street. Il ajouta ses instructions concernant la table, et quitta le poste au moment où l'inspecteur convoquait le chirurgien divisionnaire.

– Je me demande où nous pourrions trouver Spedding ? demanda Angel.

– Je me demande où Spedding va nous trouver ? ajouta Jimmy d'un ton sombre.

Angel, surpris, se tourna vers lui.

– Vous faiblissez ? demanda-t-il durement.

– Non, répondit lentement le jeune homme, mais, je ne sais pourquoi, la vie me paraît plus précieuse qu'il y a huit jours.

– Vous êtes amoureux ?

– Peut-être bien, concéda Jimmy d'un ton surpris, comme si cette idée ne lui était pas encore venue.

Angel consulta sa montre.

– Dix heures, fit-il. C'est le moment où les honnêtes gens vont se coucher... Mais, étant en humeur de vadrouiller et désirant par ailleurs chasser ce goût de tragédie que j'ai dans la bouche, je propose de gagner sans désemparer quelque endroit où nous rafraîchir...

– Angel, dit Jimmy, je ne puis m'empêcher de penser que vous prenez plaisir à vous entendre parler.

– J'adore ça, répondit Angel sans hésiter.

*** **

Dans un petit bar en sous-sol de Leicester Square, ils s'assirent pour écouter l'orchestre à cordes s'efforçant de venir à bout de l'ouverture de *Lohengrin*.

La salle pleine de monde convenait à leur humeur, après les événements mouvementés des heures précédentes. Jimmy, préoccupé, trouva un apaisement dans le bruit, les bavardages polyglottes et les laborieux gémissements de l'orchestre. L'élément humain, dans cette foule, détendait Angel. Les hommes parlant haut, avec leurs bijoux voyants, les femmes maquillées et leurs sourires mécaniques, le visage tendu des escrocs qu'il reconnaissait çà et là, faisaient partie du spectacle de la vie – de la vie telle qu'Angel la voyait !

Ils restèrent assis à siroter leur verre jusqu'à l'arrivée d'un homme qui, regardant avec insouciance dans la salle, fit à Angel un signe imperceptible ; puis, comme s'il s'était rendu compte que la personne qu'il cherchait n'était pas là, reprit la porte et sortit.

Angel et son compagnon le suivirent.

– Eh bien ? demanda Angel.

– Spedding va au coffre cette nuit, répondit l'inconnu.

– Bon, fit Angel.

La garde du coffre est complètement supprimée par ordre de Spedding.

– Cela, je le sais, dit Angel. Elle a été relevée la nuit même où la « Bande du Bourg » est intervenue. Au nom de qui Spedding agit-il ?

– Au nom de Connor, qui doit être l'un des héritiers.

Angel sifflota.

– Pffuit !... Jimmy, voilà qui promet d'être la grande finale !

Il demeura pendant un moment plongé dans ses pensées.

– Il faudra que miss Kent soit là, dit-il enfin.

D'une cabine des environs, Angel téléphona à un garage, et moins d'une demi-heure après, ils sonnaient à la modeste petite maison de Kathleen.

La jeune fille se leva pour les recevoir. Toute trace de fatigue de la nuit précédente avait disparu.

– Oui, répondit-elle, j'ai dormi presque toute la journée.

Angel remarqua qu'elle évitait soigneusement de regarder Jimmy, et que ce héros s'intéressait extraordinairement à une grande marine suspendue au-dessus de la cheminée.

– C'est la dernière fois que nous vous dérangeons à une heure aussi tardive, dit Angel, mais nous aurons besoin de vous, je le crains, cette nuit encore.

– Je ferai tout ce que vous voulez, répondit-elle simplement. Vous avez été, l'un et l'autre, d'une telle obligeance !

Elle lança un coup d'œil vers Jimmy et remarqua pour la première fois son pansement.

– Vous... vous n'êtes pas blessé ? s'écria-t-elle avec émotion ; puis elle se contint.

– Du tout, répondit Jimmy d'une voix assurée. Ce n'est rien, je vous assure.

Il était saisi de panique et aurait bien voulu n'être pas venu.

– Il a trébuché dans un tapis et s'est cogné contre une cheminée, mentit Angel avec beaucoup d'art. Le marbre appartenait à ma famille depuis des siècles ; il est fort endommagé et, je le crains, irrémédiablement.

Jimmy sourit et son sourire fut contagieux.

– Calomnie grossière, miss Kent, fit-il en reprenant contenance. En réalité...

– En réalité, interrompit Angel avec autorité, Jimmy a eu un accès de somnambulisme.

– Soyez sérieux, monsieur Angel, implora la jeune fille, soudain très inquiète, car elle se rendait compte de la gravité de la blessure de Jimmy et remarquait le cerne de ses yeux. Est-ce Spedding ?

– Oui, répondit vivement Angel. Une petite tentative qui a tourné à l'échec.

Jimmy lut la compassion dans les yeux de la jeune fille et se sentit réconforté.

– Cela ne vaut pas la peine d'en parler, dit-il vivement, et je crois que nous ne devrions pas différer notre départ.

– Je ne vous retarderai pas un instant de plus qu'il ne faut, dit-elle en sortant pour aller se préparer.

– Jimmy, dit Angel dès quelle fut dehors, confiez-moi une pièce en argent, mon bon monsieur, et je vous dirai la bonne aventure.

– Ne dites pas de bêtises, répondit Jimmy.

– Je puis voir un brillant avenir, une dame brune avec de grands yeux gris, qui...

– Au nom du ciel, taisez-vous ! gronda Jimmy très rouge. La voilà !

Ils atteignirent la Chambre Forte au moment où les cloches carillonnaient la demie de onze heures.

– Nous entrons ? demanda Jimmy.

– Mieux vaut pas, conseilla Angel. Si Spedding sait que nous avons une clef, cela peut gâter tout le spectacle.

La voiture monta et redescendit lentement la petite rue, suscitant l'intérêt professionnel de la demi-douzaine d'inspecteurs en civil qui étaient de service dans Lombard Street.

Ils durent attendre trois quarts d'heure avant qu'une grande auto débouchât dans la rue. Elle freina brusquement devant la Chambre Forte et une silhouette en haut de forme en descendit. La voiture d'Angel vint alors s'arrêter derrière, et ses trois occupants descendirent.

Spedding, vêtu de sa redingote et de son chapeau de soie professionnels, la main sur la clef qu'il venait d'introduire dans la serrure, s'était arrêté sur les marches de l'édifice.

Il ne manifesta aucune surprise en voyant Angel et s'inclina légèrement devant la jeune fille. Puis il ouvrit la porte et entra. Angel et ses compagnons le suivirent. Spedding alluma le vestibule, ouvrit la porte intérieure et pénétra dans la salle obscure.

Des commutateurs cliquetèrent et la grande salle étincela de lumières.

La jeune fille frissonna en levant la tête vers le coffre, dominateur et sinistre, monument de ruine, matérialisation des regrets défunts d'un millier de joueurs disparus. Solitaire, isolé, il se dressait à l'écart, contrastant avec le magnifique édifice, – masse de granit sertie dans de l'or fin.

Le vieux Réale avait eu le sens des contrastes et prévu comment la beauté de la grande salle accentuerait le caractère farouche du hideux piédestal.

Spedding ferma la porte derrière lui et regarda la petite troupe avec un sourire de triomphe.

– Je crains, dit-il de son ton le plus doux, que vous n'arriviez trop tard !

– Je le crains, acquiesça Angel, et le notaire le regarda avec méfiance.

– Je vous ai écrit, dit-il. Avez-vous reçu ma lettre ?

– Je ne suis pas passé chez moi depuis cet après-midi, dit Angel ; sur quoi il perçut le petit soupir de soulagement du notaire.

– Je suis désolé, continua Spedding, d’avoir à vous infliger une déception, mais, comme vous le savez, aux termes du testament, l’heureux héritier ayant trouvé le mot qui ouvre ce coffre doit m’en informer et revendiquer le droit d’essayer ce mot à la combinaison.

– C’est exact, fit Angel.

– J’ai reçu notification de l’un des héritiers, monsieur Connor, poursuivit le notaire en tirant un papier de sa poche, et je suis pourvu de l’autorisation écrite d’ouvrir le coffre en son nom.

Il tendit le papier à Angel, qui l’examina et le lui rendit.

– Il est signé et daté de l’après-midi, ajouta le notaire. Maintenant, je...

– Avant d’aller plus loin, monsieur Spedding, interrompit Angel, je dois vous rappeler qu’il y a une dame ici et que vous avez conservé votre chapeau.

– Mille fois pardon, répondit le notaire avec un sourire ironique, et il se découvrit.

Angel tendit la main pour le prendre, et l’homme d’affaires s’en dessaisit machinalement.

Angel regarda la forme. Elle était brossée à rebrousse-poil et couverte d’une fine couche de poussière.

– Si vous avez envie de me servir de domestique, dit le notaire, je n’y vois aucun inconvénient !

Angel, sans répondre, déposa soigneusement le chapeau sur le dallage de mosaïque qui recouvrait le sol.

– Si, reprit le notaire, avant que j’ouvre le coffre, vous avez quelque question à me poser ou quelque objection légitime à élever, je serai ravi de l’examiner.

– Je n’ai rien à dire, répondit Angel.

Spedding se tourna vers Jimmy :

– Et vous ?

– Rien, répondit celui-ci laconiquement.

– Miss Kent, peut-être ?

Kathleen le regarda dans les yeux en lui répondant froidement :

– Je suis prête à m’en tenir à l’action de mes amis.

– Je n’ai plus, dit le notaire presque aussitôt, qu’à exécuter les instructions de M. Connor.

Il se dirigea vers le pied de l’escalier d’acier et s’y engagea. Il s’arrêta pour respirer, à mi-chemin. Il se tenait sur un petit palier, avec devant lui le bloc de granit poli qui marquait l’endroit où reposaient les cendres du vieux Réale.

PULVIS
CINIS
ET
NIHIL

disait l’inscription.

– *Poussière, cendres et néant*, murmura le notaire, digne châtement de ce qui recherche les ombres de la vanité.

Ils le regardèrent grimper jusqu'à la large plateforme qui précédait la porte du coffre. Ils le virent alors tirer de sa poche un papier qu'il examina. Il le regarda soigneusement, puis fit tourner les disques avec précaution, jusqu'à ce que, une à une, les lettres cherchées vinssent se placer en face de l'index. Ensuite, il tourna la grosse poignée du coffre. Il tourna, il tira ; mais la porte d'acier demeura immobile. Ils virent Spedding s'arrêter, examiner encore le cadran et reprendre la poignée sans plus de résultat. Dix fois il renouvela sa tentative et dix fois la lourde porte résista à ses efforts. Alors il descendit précipitamment l'escalier et tituba presque jusqu'au petit groupe. Ses yeux brûlaient d'un feu surnaturel ; son visage était livide et de grosses gouttes de sueur perlaient sur son front.

– Le mot, haleta-t-il, ce n'est pas le mot !

Angel ne répondit pas.

– Je l'ai essayé vingt fois, cria le notaire, presque forcené, et il ne va pas !

– Puis-je essayer ? demanda Angel.

– Non, non ! siffla l'homme. Par le ciel, non ! Je vais essayer encore... L'une des lettres est fausse ; l'un des symboles doit avoir deux sens !

Il fit demi-tour et remonta les marches.

– Cet homme souffre, dit Jimmy à mi-voix.

– Qu'il souffre ! répondit Angel, le regard dur. Il souffrira davantage avant d'expier sa scélératesse ! Regardez. Le voilà de nouveau là-haut. Faites entrer mes hommes, Jimmy ; il va trouver le mot, cette fois, et emmenez miss Kent dès que ça commencera à tourner mal...

La jeune fille vit soudain s'endurcir le visage d'Angel. Il déposa son pardessus, et l'on entendit craquer des chaussures derrière la porte de la salle. L'homme du monde charmant et désinvolte avait disparu, remplacé par le policier inexorable, impénétrable comme le destin. Un Angel nouveau se révélait à la jeune fille qui se rapprocha de Jimmy.

Un cri de joie délirante leur fit lever les yeux vers le notaire. Le cœur battant, ils virent la pesante porte d'acier tourner lentement sur ses gonds.

Puis l'homme poussa un cri qui ressemblait à un hurlement de bête fauve.

– Vide ! rugit-il.

Il resta étourdi, incapable de parler. Il se précipita dans la grande chambre d'acier, et l'on entendit sa voix résonner dans le métal. Il revint sur la plateforme, tenant une enveloppe blanche. Aveuglément, il se précipita dans l'escalier ; on put entendre sa respiration embarrassée.

– Vide !...

Sa voix rauque devint un cri aigu :

– Rien que ceci !

Il tendit l'enveloppe, puis l'ouvrit. Elle ne contenait que quelques mots :

Reçu au nom de miss Kathleen Kent, le contenu du coffre.

Signé : James Cavendish Stannard, Bat,
Christopher Angel.

Désemparé et abasourdi, l'homme d'affaires lut le papier, puis dévisagea les assistants l'un après l'autre.

– Ainsi, c'est vous ! fit-il.

Angel approuva sèchement de la tête.

– Vous ! reedit Spedding.

– Oui.

– Vous avez cambriolé le coffre, vous ! un fonctionnaire de la police !...

– Oui, dit Angel sans le quitter des yeux.

Il fit signe à Jimmy, et Jimmy entraîna la jeune fille vers la porte en lui murmurant un mot à l'oreille. Derrière lui, quand il revint aux côtés d'Angel, entrèrent six agents en civil.

– Alors, vous croyez me tenir, n'est-ce pas ? haleta Spedding.

– Je ne le crois pas, fit Angel, je le sais.

– Si vous en savez tant, savez-vous combien vous êtes prêt de la mort ?

– Je sais cela aussi, dit Angel de sa voix tranquille. Je suis d'autant plus certain du danger que je cours que j'ai vu votre chapeau.

Le notaire garda le silence.

– Je veux dire, continua Angel : depuis que j'ai vu le chapeau que vous avez posé sur une table poussiéreuse, dans mon appartement, – quand vous avez assassiné Connor.

– Ah ! vous l'avez trouvé, alors ? Je me le demandais, dit Spedding sans émotion.

Il entendit un léger dé clic métallique et bondit en arrière, la main dans la poche. Mais le pistolet de Jimmy était braqué sur lui.

Il s'arrêta, irrésolu, pendant un instant. Six hommes se précipitèrent alors sur lui, et il roula sur le sol en se débattant. Menottes aux mains, il se releva, redevenu nonchalant, conscient de toute l'étendue de son échec. C'était à nouveau le suave et doux personnage de naguère. Et même il éclata de rire au nez d'Angel.

– Une belle fin, dit-il ; vous êtes beaucoup plus malin que je ne pensais !... De quoi m'inculpez-vous ?

– D'assassinat ! répondit Angel.

– Vous aurez du mal à le prouver, répondit Spedding froidement, et comme il est de coutume, à ce point des événements, que l'accusé fasse une déclaration formelle, je déclare formellement n'avoir pas vu Connor depuis deux jours.

Escorté de près, Spedding se dirigea vers la porte. Il passa devant Kathleen, debout dans le vestibule, et elle se rejeta avec dégoût de côté, ce qui l'amusa. Il grimpa dans la voiture qui l'avait amené, suivi des inspecteurs, et se mit à fredonner.

Il se pencha pour dire un dernier mot à Angel :

– Vous pensez que ma gaîté est inconcevante, dit-il, mais je suis comme un homme las de ses extravagances et qui sait que s'étend devant lui le profond sommeil qui apportera l'oubli...

Puis, comme la voiture démarrait, il parla de nouveau :

– Naturellement, j'ai tué Connor... C'était inévitable.

Et la voiture l'emporta.

Angel referma la porte de la Chambre Forte et tendit la clef à Kathleen.

– Je prierai Jimmy de vous accompagner chez vous, dit-il.

– Que pensez-vous de lui ? demanda Jimmy.

– De Spedding ? Oh ! il a agi selon mes prévisions. Le type de criminel qu'il représente est le pire qui soit au monde ; les hommes comme lui, on ne peut les condamner, pas plus qu'on ne peut l'expliquer. Ils forment une classe à part... Les caprices pervers de la nature. Il y a chez Spedding un aspect particulièrement agréable...

Il dit au revoir aux deux jeunes gens, puis s'en fut lentement vers le poste de police de la Cité. L'inspecteur de service le salua d'un signe de tête.

– Nous l'avons mis dans une cellule spéciale, dit-il.

– L'a-t-on bien fouillé ?

– Oui, chef... La trousse habituelle et un revolver dont cinq chambres étaient chargées.

– Faites-voir ? demanda Angel.

Il prit le revolver et le regarda sous le bec de gaz. L'une des chambres contenait une cartouche vide, et le canon était encrassé.

« Cela lui vaudra la corde, sans même qu'il avoue », pensa-t-il.

– Il a demandé un crayon et du papier, dit l'inspecteur. Il ne doit pourtant pas espérer être mis en liberté.

Angel secoua la tête :

– Non, il veut m'écrire, j'imagine.

Une porte s'ouvrit brusquement et un gardien, tête nue, se précipita dans la pièce.

– Il se passe quelque chose au n° 4, dit-il, et Angel suivit l'inspecteur qui se précipita dans l'étroit corridor percé de portes de fer.

L'inspecteur jeta un coup d'œil par le judas.

– Ouvrez la porte, dit-il vivement.

Dans un bruit discordant de verrous, la porte fut ouverte. Spedding était étendu sur le dos, un léger sourire aux lèvres. Ses yeux étaient clos, et Angel, posant sa main sur la poitrine, ne sentit pas battre le cœur.

– Courez chercher un docteur ! dit l'inspecteur.

– Inutile, fit Angel tranquillement, il est mort.

Une feuille de papier était placée sur la couchette.

Elle était adressée, de la grande écriture du notaire, à « Monsieur Angel ». Le détective la prit et la lut.

Excellent Angel, disait la lettre, le moment est venu de vérifier par moi-même l'irritante question de l'immortalité. Je tiens à vous dire que je ne vous veux aucun mal, ni à votre compagnon, ni à la charmante miss Kent. Je vous aurais tués tous trois ou l'un de vous, cela va sans dire. Heureusement, mes intentions n'ont pas coïncidé avec mes occasions ! Depuis quelque temps, j'envisage la possibilité du geste que je vais accomplir, et je porte sur tous mes complets un bouton qui, coloré de façon à ressembler aux autres, est en réalité une boulette de cyanure habilement modelée. Adieu.

Angel regarda le mort étendu à ses pieds.

Le premier bouton recouvert de drap de la première rangée avait été arraché...

CHAPITRE XV

LA SOLUTION

Si vous pouvez concevoir que tous les événements extraordinaires rapportés aux chapitres précédents se produisirent sans éveiller l'attention de la presse de Londres ; que des journalistes remarquables accomplirent leur besogne quotidienne sans se douter de rien ; que de nouveaux rédacteurs pleins de zèle dépouillèrent avec soin les colonnes des journaux de province pour y découvrir des thèmes originaux, avec le mystère du coffre à leur porte, tandis qu'à Londres ils perdaient leur temps à de malheureux petits accidents d'autobus et de réchauds à gaz, vous apprécierez d'autant mieux l'explosion journalistique qui suivit la double enquête sur Spedding et sur sa victime.

Il n'est pas du domaine de ce récit d'instruire le lecteur de détails techniques, mais il est permis de dire en passant qu'il n'y eut pas moins de douze journalistes, trois rédacteurs, deux « experts au criminel » et un éditeur sommairement et incontinent remerciés par leurs journaux respectifs à cause du « Mystère du Coffre ». *Le Porte-Voix*, à lui seul, en perdit cinq, mais *Le Porte-Voix* révoque invariablement plus de personnel que tout autre journal parce qu'il a une réputation à soutenir ! Des manchettes flamboyantes, des « chapeaux » compacts et des colonnes serrées narrèrent l'histoire des millions de Réale, du sinistre notaire, du remarquable dizain et de la « Bande du

Bourg ». Les portraits d'Angel, de Jimmy parurent dans les journaux, ainsi que les plans de la maison de Spedding à Clapham, et de schémas de la Chambre Forte.

Pendant les trois jours que dura l'enquête judiciaire, Londres, et plus spécialement Fleet Street, se reput du remarquable testament du vieux croupier et de ses tragiques conséquences. Les procureurs glissèrent avec beaucoup de tact sur le passé aventureux de Jimmy et abrégèrent l'interrogatoire de Kathleen ; mais celui d'Angel dura près de cinq heures, car il lui incombait de raconter en détail toute l'histoire.

Le témoignage d'Angel, il faut le reconnaître, fut un effort couronné de succès pour justifier toutes les initiatives de Scotland Yard. Il y avait certaines irrégularités à voiler, certains sujets à éviter. Pourquoi, par exemple, une action publique n'avait-elle pas été intentée quand on eut découvert que Spedding préparait un crime ?

Très valeureusement, Angel défendit, ce jour-là, la cause officielle ; et en quittant la barre, il laissa l'impression que Scotland Yard était toute prévoyance, toute sagesse, et avait ajouté un nouveau fleuron à sa couronne de succès.

L'intérêt passionné des journaux dura exactement quatre jours. Le quatrième, parlant devant le Congrès annuel de l'Association Britannique, sir William Farran, ce grand chirurgien, au cours d'une lumineuse communication sur « Les causes premières de la maladie », émit sa ferme conviction que tous les maux dont souffre l'humanité viennent primitivement du port des chaussures, et le souvenir de la sensation que produisit dans Cheapside l'apparition d'un lord-maire converti, qui se promena pieds nus, persistera longtemps dans l'histoire du journalisme anglais. Cela suffit, en tout cas, pour effacer le souvenir de l'affaire Réale, car immédiatement après cette vision d'un membre corpulent et respecté de la Compagnie des Merciers en robe et collier d'apparat entrant dans le palais du lord-maire, les journaux entamèrent la mémorable polémique sur « Les chaus-

sures et le Crime » qui menaça un moment d'ébranler jusqu'en ses fondements la société établie.

– Bill est un chic type, manda Angel à Jimmy. Je lui avais proposé qu'il fît un exposé sensationnel sur les microbes, mais il m'a dit que *La Lancette* avait ressassé le sujet, et il m'a offert l'alternative « pas de chaussures ».

Une quinzaine de jours après l'enquête, Jimmy se rendit à Streatham, selon sa promesse, pour expliquer à Kathleen la solution du cryptogramme.

C'était sa dernière visite : ainsi en avait-il décidé. Ayant repoussé l'offre de la jeune fille de partager également la fortune du vieux Réale, il ne restait à Jimmy qu'un seul parti à prendre, et ce parti était pris.

Elle l'attendait, assise devant un bon feu, tournant languissamment les pages d'un volume.

Jimmy garda d'abord un silence embarrassé. C'était la première fois qu'il se trouvait seul avec elle, depuis le soir où il l'avait reconduite à Streatham, et il ne savait par où commencer.

Banalement, il parla de la température, et, pour ne pas demeurer en reste, elle commanda le thé.

– Et maintenant, miss Kent, dit Jimmy, je vais vous expliquer la solution du cryptogramme.

Il tira de sa poche une feuille de papier couverte d'hiéroglyphes.

– Ce fut naturellement en Égypte que le vieux Réale prit son idée. Il y avait vécu assez longtemps pour être familier avec l'écriture graphique qui abonde en ce pays, et nous avons été stupides en ne mettant pas aussitôt le sujet sur cette solution... Je ne parle pas de vous, ajouta-t-il vivement. Je veux dire Angel, moi, et Connor, et tous ceux qui avaient eu affaire avec lui.

La jeune fille regardait la feuille de papier et sourit innocemment de sa maladresse.

– Comment il fit la connaissance du professeur...

– Qu'est donc devenu ce pauvre vieux ? demanda-t-elle.

– Angel l'a placé dans une sorte d'hospice, répondit Jimmy. C'est le type banal du vieux monsieur fêlé. Angel l'appelle « butineur de science », ce qui le décrit assez bien. C'est ce genre d'hommes qui hantent le ministère de la Marine avec des plans de navires insubmersibles, un « génie négatif » – c'est encore Angel qui parle – qui, pourvu des connaissances livresques et d'une bonne mémoire, a écrit un petit livre passablement intelligent, que cinq cents autres maîtres d'école auraient aussi bien pu écrire. Nous ne saurons jamais comment le professeur est entré dans la vie du vieux Réale. Sans doute lut-il le livre par hasard et découvrit-il son auteur ; et, se fiant à sa folie, il en fit son confident. Vous souvenez-vous, continua Jimmy, vous disiez que les dessins vous rappelaient la Bible ? Eh bien ! vous aviez raison. Presque toutes les Bibles pour professeurs – je l'ai vérifié – ont un tableau expliquant comment s'est constitué l'alphabet.

Tout en parlant, il montrait du doigt les dessins.

– Voici l'hiéroglyphe égyptien. Voici une main qui signifie D, et voici un bizarre petit tortillon hiératique qui désigne la même lettre ; vous voyez combien la lettre phénicienne diffère peu du hiéroglyphe ; le delta grec est devenu un triangle et, parmi nous, le D que nous connaissons.

Il esquissa rapidement :



– Tout cela est horriblement pédant, dit-il, et n’a rien à voir avec la solution. Mais le vieux Réale chercha parmi les oiseaux, les animaux et les choses bizarres, jusqu’à ce qu’il eût trouvé les six lettres S P R I N G qui devaient former le mot qui ouvrirait le coffre.

– C’est très intéressant, dit-elle, un peu effarée.

– La nuit de votre enlèvement, dit Jimmy, nous trouvâmes le mot et vidâmes le coffre, en cas d’accident. C’était très risqué de notre part, parce que nous n’avions pas votre autorisation pour agir en votre nom.

– Vous avez très bien fait, répondit-elle.

Elle sentit que c’était là une faible repartie, mais elle ne put rien trouver de mieux.

– Et c’est tout, acheva-t-il brusquement.

Puis il regarda la pendule.

– Vous allez prendre une tasse de thé avant de partir, fit vivement Kathleen.

Ils entendirent un cri bizarre de klaxon d’auto. Jimmy sourit.

– C’est la dernière trouvaille d’Angel, dit-il, sans savoir s’il devait bénir ou maudire son énergique ami de troubler le tête-à-tête.

– Ah ! dit la jeune fille, d’un ton où il lui sembla discerner un léger trouble.

– Angel est toujours en train d’expérimenter de nouveaux bruits, fit Jimmy, et quelqu’un lui a présenté une sirène qui est censée reproduire presque parfaitement la voix humaine.

La sonnette tinta ; quelques secondes plus tard, Angel fut introduit dans la pièce.

– Je ne fais qu’entrer et sortir, dit-il gaiement. Je voulais voir Jimmy avant qu’il s’embarque, et comme j’ai reçu à l’improviste une mission à remplir loin de Londres...

– Avant qu’il s’embarque ? répéta lentement la jeune fille. Vous allez partir ?

– Mais oui, il va partir, répondit Angel en évitant le regard menaçant de Jimmy. Je pensais qu’il vous l’aurait dit...

– Je..., commença Jimmy.

– Il part pour le Congo tuer des éléphants, reprit Angel, quoique j’en sois encore à me demander ce que lui ont fait les pauvres éléphants.

– Mais c’est bien imprévu ?

Elle s’affairait, le dos tourné, parmi le service à thé. Jimmy ne pouvait voir sa main qui tremblait.

– Vous renversez le lait, intervint Angel. Faut-il vous aider ?

– Non, merci, répondit-elle sèchement.

– Ce thé est délicieux, fit Angel sans se déconcerter, en prenant sa tasse.

Il était venu remplir un devoir et s’en acquittait.

– Vous ne prendrez pas le thé l’après-midi, sur la Sangha, Jimmy ! Je le sais parce que j’y suis allé, et je ne voudrais pas y retourner, dût-on me nommer gouverneur de la province.

– Pourquoi ? demanda-t-elle en s’efforçant vainement de paraître indifférente.

– Je vous en prie, ne faites pas attention à ce que dit Angel, miss Kent, implora Jimmy.

Et il ajouta, hostile :

– Angel est un chasseur de grands fauves, vous savez, et il cherche à vous émouvoir par l'étendue et les dangers de ses voyages.

– C'est vrai, reconnut Angel patiemment, mais, tout de même, miss Kent, je m'en tiens à ce que j'ai dit du Congo. C'est un pays mortel, plein de fièvre. J'ai connu des gens qui se plaignaient de maux de tête à quatre heures et qui étaient morts à dix, et Jimmy le sait, lui aussi !

– Vous êtes bien déprimant, aujourd'hui, monsieur Angel, dit la jeune fille.

Elle se sentit inexplicablement nerveuse et tenta de se persuader qu'elle n'était pas remise de ses récentes épreuves.

– Je me promenais une fois avec quelques camarades sur la Sangha, dit Angel en fixant le plafond d'un œil méditatif. Nous cherchions des éléphants, nous aussi, et c'est terriblement dangereux ! J'ai vu un éléphant mâle charger un chasseur, et...

– Angel, tonna Jimmy, voulez-vous être assez aimable pour réserver vos souvenirs pour une autre occasion ?

Angel se leva et posa tristement sa tasse.

– Ah ! bon, soupira-t-il d'un air lugubre. Après tout, la vie est un fardeau, et l'on peut aussi bien aller mourir au Congo – pays particulièrement solitaire pour y faire une fin, je le reconnais – que n'importe où ailleurs. Au revoir, Jimmy.

Il tendit la main d'un air lamentable.

– Ne bêlez pas, implora Jimmy. Je vous donnerai de temps à autres de mes nouvelles... Vous pourrez m'écrire *via* Sierra Leone.

– La Tombe du Blanc ! murmura Angel assez haut pour être entendu.

– Et je vous annoncerai suffisamment à l’avance la date de mon retour.

– La date ! reprit Angel d’un ton plein d’arrière-pensées.

Il lui serra la main mollement, comme s’il lui disait un éternel adieu. Puis il quitta la pièce, et ils purent entendre le singulier gémissement de sa sirène décroître peu à peu.

– Le ciel le confonde ! dit Jimmy. Avec son visage maussade et son extravagante mélancolie, il...

– Pourquoi ne m’avez-vous pas dit que vous partiez ? demanda Kathleen posément.

Elle était debout, son petit pied sur un chenet, la tête un peu penchée.

– J’étais venu pour vous le dire, répondit Jimmy.

– Pourquoi partez-vous ?

Jimmy s’éclaircit la voix.

– Parce que j’ai besoin du changement, dit-il presque brutalement.

– Êtes-vous las... de vos amis ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

– J’ai si peu d’amis, dit-il amèrement. Les gens d’ici qui valent la peine d’être connus me connaissent.

– Et que connaissent-ils ? demanda-t-elle en fixant ses yeux sur lui.

– Ils connaissent ma vie, dit-il, bourru, depuis le jour où je fus renvoyé d’Oxford jusqu’au jour où j’héritai du titre et des

biens de mon oncle. Ils savent que j'ai parcouru le monde, me faisant d'étranges relations. Ils savent que j'ai fait partie de la...
– Il hésita devant un mot – ... de la bande qui pilla la banque de Rahbat Pacha ; que j'avais de gros intérêts dans les entreprises de Réale – intérêts dont il m'a frustré, mais passons ; – que ma vie a été constamment employée à esquiver la loi.

– Au bénéfice de qui ?

– Dieu le sait ! dit-il avec lassitude ; pas au mien. Je n'ai jamais éprouvé de besoins d'argent ; mon oncle y avait pourvu... Je n'aurais jamais revu Réale sans un désir de justice. Si vous croyez que j'ai volé pour de l'argent, vous vous trompez. J'ai volé par amour du jeu, pour l'émotion que cela procure, pour la lutte perpétuelle contre des hommes d'esprit aussi subtil que le mien. Ce sont des gens comme Angel qui ont fait de moi un voleur.

– Et aujourd'hui ?

– Et aujourd'hui, répondit-il en se redressant, j'ai rompu avec mon ancienne existence. Je suis malade et triste, – et fini.

– Et ce voyage en Afrique fait partie de votre pénitence ?... Ou bien partez-vous pour oublier...

La voix de la jeune fille n'était plus qu'un murmure ; ses regards étaient fixés sur les flammes du foyer.

– Quoi ? demanda-t-il d'une voix étouffée.

– Pour m'oublier... moi ! répondit-elle dans un souffle.

– Oui, dit-il, c'est vous que je veux oublier.

– Pourquoi ? fit-elle sans le regarder.

– Parce que... Oh ! parce que je vous aime trop pour vouloir vous abaisser à mon niveau. Je vous aime plus que je ne croyais possible d'aimer une femme... Je vous aime tant, que je suis

heureux de sacrifier le plus cher désir de mon cœur, parce que je crois vous rendre un plus grand service en vous quittant...

Il lui prit la main et la retint entre les siennes.

– Ne croyez-vous pas – la voix de Kathleen n’était qu’un souffle, et il dut se pencher sur elle pour l’entendre, – ne croyez-vous pas que je... que j’aurais mon avis à donner ?...

– Vous, vous... s’écria-t-il bouleversé, vous consentiriez ?...

Elle le regarda, souriante, les yeux rayonnant d’un bonheur ineffable.

– Je vous veux, Jimmy, dit-elle. – C’était la première fois qu’elle l’appelait par son nom. – Je vous veux, mon chéri.

Ses bras l’entourèrent et leurs lèvres s’unirent. Ils n’entendirent pas tinter la sonnette, mais quand on frappa à la porte, la jeune fille s’échappa des bras de Jimmy. Elle rassemblait tasses et cuillers au moment où Angel entra.

Il regarda Jimmy, qui jouait niaisement avec sa chaîne de montre, et il regarda la jeune fille.

– Vraiment désolé de vous déranger encore, dit-il, mais j’ai reçu un télégramme, au petit bureau de poste, sur la route, m’informant que je n’aurai pas à me charger de l’affaire de Newcastle. Ainsi ai-je eu l’idée de revenir, Jimmy, vous inviter à boire l’adieu final.

– Je ne pars plus, répondit Jimmy, retrouvant son calme.

– Vous ne... vous ne partez plus ? fit Angel abasourdi.

– Non, dit la jeune fille, je l’ai persuadé de rester.

– Ah ! oui... je vois ! fit Angel en se baissant pour ramasser deux épingles à cheveux sur le tapis.

FIN

Ce livre numérique :

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2013.

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Isabelle, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après *Angel Esquire par Edgar Wallace*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1931. La maquette de première page réalisée par Laura Barr-Wells en février 2013 utilise, issues de Wikimedia, *An image of an old car* (Singer), de Martin Leng, photo prise le 19.07.2005, ainsi qu'un détail de *Safe* de Ikum12, photo prise le 27.01.2007.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Autres sites de livres numériques :**

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>
<http://beq.ebooksgratuits.com>,
<http://efele.net>,
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,
<http://fr.wikisource.org> et
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>